Accessions
159.424

Shelf No.
G.228.17

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

N° 94 - 8 f. 14 —

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE.

Tableau philosophique &c (par Borde, auteur du Catachumène)

Barbier, dict. des Anon., qui ajoute dans une note :

" Ce renseignement m'a été donné par Naigeon, qui regardait comme étant dans l'erreur tous les bibliographes qui attribuaient cet ouvrage à Voltaire. "

TABLEAU PHILOSOPHIQUE,

DU GENRE HUMAIN DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE, JUSQU'A CONSTANTIN.

traduit de l'Anglois.

EN III. PARTIES.

Nec aliud..... quæritur,
Quam corrigatur error ut mortalium,
Phæd. Liv. 2.

Par Mr. Bordes aut. du Catéchumène.

A LONDRES,
MDCCLXX.

avec effort, & toujours empoisonnées par le le crime puissant: voilà les fatales couleurs qui viendront s'arranger sous mon pinceau. Ce n'est pas pour aggraver ce poids accablant que je veux le reproduire sous les yeux; c'est au contraire pour punir le vice par la main vengeresse de l'Histoire, & encourager les mortels à des vertus pénibles à la vérité, mais toujours préférables aux fausses délices des méchans. Autrefois au Méxique, à la naissance d'un enfant, on lui disoit avec magnanimité: *Enfant, tu es venu au monde pour souffrir, souffre & tais-toi.*

L'Homme est encore une énigme pour lui-même: sa nature, ses penchans, sa situation, ses peines, ses plaisirs, ses opinions, ses espérances; tout est problême dans cet être étonnant: c'est pour l'approfondir que les Philosophes ont fait des systêmes, & les anciennes Religions des dogmes insuffisans. Les deux Principes des Perses, la Métempsycose des Gymnosophistes, le Typhon des Égyptiens, la Pandore des Grecs, sont des solutions qui peuvent contenter des Rhéteurs & ceux qui les admirent: mais la difficulté reste toujours la même. La Religion Chrétienne nous offre le Péché originel: c'est la clef du grand mystere de la perversité humaine; notre raison qui est un peu pointilleuse, ose quelquefois proposer des doutes contre ce dénouement: mais c'est à la raison de se taire lorsque la Foi décide.

Voyons donc d'abord l'histoire de l'homme dans celle de la Religion; nous le considérerons ensuite dans l'histoire profane.

AN DU MONDE I.

Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le ciel & la terre; & c'est la premiere Epoque de l'Histoire. Ce terme *créer* implique une idée moderne. Les Anciens ne concevoient gueres ce que c'étoit que tirer des êtres du néant. Quant à ces mots, *le ciel & la terre*, ils marquent une prédilection qui flatte la vanité des hommes. Si les habitans de Saturne ont leur histoire, ils n'auront pas manqué de dire que Dieu a fait *le Ciel & Saturne*, c'est à dire un atôme perdu dans l'abîme de l'espace. Au reste cette expression, *le ciel & la terre*, est consolante pour nous; elle démontre que le Maître de la Nature s'est autant occupé de ces reptiles qui végetent, rampent & raisonnent comme ils peuvent sur la terre, que de ces mondes innombrables qui rempliſſent la nature créée, & de ces soleils qu'il a allumés dans l'océan de l'étendue.

La matiere étant donc sortie du néant à la voix toute puissante de l'Eternel, il emploie six jours à lui imprimer l'ordre que nous admirons. Dans le premier, il crée la lumiere qu'il sépare des ténebres: notre foible intelligence ne conçoit pas trop cette physique respectable: mais cela est écrit. Bientôt le firmament se forme au milieu des eaux *pour séparer les eaux des eaux*: autre mystere que nous ne comprenons pas davantage. Dieu continue, & sépare *l'humide du sec* en rassemblant les eaux dans le bassin des mers. Le *sec* produit ensuite l'herbe, les arbres & les vé-

gétaux. Vient enſuite la création du Soleil & de la Lune, le Soleil pour éclairer pendant le jour, & la Lune pour éclairer pendant la nuit. Entre des millions de globes que la main du Souverain Etre a balancés dans l'eſpace, Moïſe n'en cite que deux qui paroiſſent de même dimenſion à notre foible vue, mais qui different dans la proportion d'un million à un: pour les étoiles qui ſont toutes auſſi groſſes que le ſoleil ou même davantage, Moïſe les cloue indiſtinctement à la voute du firmament comme de petits lampions qui relevent la majeſté de la nuit. On voit par là, je le répete, que Moïſe parloit à des hommes & qu'il n'en vouloit pas faire des Philoſophes. Ces étoiles, qui ſont le centre d'autant de ſyſtêmes divers, n'ont ici d'autre fonction que celle de diviſer la lumiere des ténebres aux yeux des hommes, pour qui Dieu a tout fait: Les eaux produiſent des poiſſons, la baleine & les *ames vivantes* qui peuplent l'air & l'océan. Enfin le ſixieme jour, Dieu fait les *ames vivantes* des éléphans, des bœufs, des ânes, des chameaux, des chats & des cloportes. L'homme, le plus ſublime des ouvrages de l'Etre ſuprême après les Anges, dont Moïſe ne parle pas, couronne l'œuvre ineffable des ſix jours. Dieu le crée à ſon image: expreſſion magnifique, dont il ſeroit à ſouhaiter que les hommes fuſſent dignes: dans tous les ſiecles, ils ſe ſont ſouillés de ſang, de crimes & de brigandages: Dieu Saint! Eſt-ce là ton image? La Geneſe ajoute que l'homme reçut l'empire ſur les poiſſons de la mer, ſur les

oiſeaux du ciel & ſur tous les animaux qui rampent ſur la terre. Cependant le requin engloutit le matelot qui tremble à ſa vue, le crocodile dévore le vil Egyptien qui l'adore, toute la nature inſulte à la majeſté de l'homme. Tel eſt notre Empire: mais ces inconvéniens ſont le fruit du péché, comme nous le verrons bientôt. Ce qui diſtingue l'homme, cet animal fait de boue & pêtri d'orgueil, c'eſt que Dieu l'anima de ſon ſoufle, & en fit une *ame vivante*, qui differe ſans doute des *ames vivantes* des poiſſons, des oiſeaux & des quadrupedes que nous avons vus précédemment.

L'Evêque de Meaux, Boſſuet, a dit de belles choſes ſur la création de l'homme: il admire comme de raiſon ces paroles: *Faiſons l'homme à notre image & reſſemblance.* Dieu, dit-il, tient conſeil en lui-même; il parle en lui-même; il parle à un autre lui-même: en un mot l'illuſtre Boſſuet trouve ici la Trinité parce que Dieu parle en nombre pluriel: ce profond Myſtere d'un Dieu en trois perſonnes eſt le dogme diſtinctif de l'économie évangélique: la race de Jacob ne le ſoupçonna jamais, & il falloit être auſſi myſtique que l'éloquent Prélat pour aller chercher des armes contre les Unitaires dans ce fameux paſſage. Avouons que Boſſuet n'étoit pas inſpiré, & qu'il a pu ſe tromper: qu'il trouve partout des allégories ſublimes, il eſt permis aux raiſonneurs Chrétiens de s'édifier comme ils peuvent. La Trinité eſt révélée ſans contredit dans le Nouveau Teſtament, & il n'eſt pas moins évident que la Geneſe n'en dit pas

un mot. Quand le bon Empereur Yontchin envoya ordre aux Jésuites qui troubloient ses Etats en préchant la paix, de sortir de l'Empire, il dit, *Nous voulons, nous ordonnons*, & l'on ne voit pas qu'il ait parlé en son nom & en celui de son fils: c'est le stile des Rois, qui sont les images de Dieu.

L'Homme, pour qui Dieu avoit tout fait, car il n'a besoin de rien, devoit être heureux: le Souverain des Etres ne nous a pas sans doute créés pour être misérables: cependant nous le sommes: qui nous donnera la clef de cette funeste énigme? Voici ce que dit Moïse. Dieu planta un Jardin, un Paradis de volupté, où Adam devoit jouir paisiblement dans l'innocence, de toutes les faveurs qui sont la récompense de l'innocence. Ce jardin produisoit tout ce qui peut réjouir les yeux & flatter le goût. Il y avoit un arbre mystérieux, nommé *l'arbre de vie*, & un autre, *l'arbre de la science du bien & du mal*. Adam pouvoit manger indifféremment de tout, à l'exception du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal, qui devoit lui donner la mort s'il osoit en manger. Vous voyez donc que Dieu qui, à ce qu'il semble, devoit nous rendre heureux sans restriction, commence d'abord par attacher des conditions à ses graces. Il prévoit le mal, & ne l'empêche pas pour des raisons qui surpassent notre intelligence, & qui n'en sont que plus adorables. Adam, qui devoit croître & multiplier par cette méthode admirable qu'on nomme génération, eut pour cela besoin d'une femme: Dieu lui fit une femme avec une

de ſes côtes, tandis qu'il dormoit. Le pere du genre humain fut heureux quelques momens ; les arbres du jardin lui donnoient à manger, & notre vieille mere lui donnoit du plaiſir : mais cette félicité fut bientôt empoiſonnée par la ruſe d'un ſerpent, qui par malheur pour nous eut plus d'eſprit que nos peres. Il flatta la femme, & l'engagea à manger du fruit défendu. Adam en mangea après elle par complaiſance, & le péché empoiſonna le coupable & ſon innocente poſtérité. Nous ſommes tous des fruits dégénérés & gâtés dans leur germe : telle eſt la ſolution que nos Docteurs donnent à nos crimes, à nos erreurs, à nos foibleſſes, & ce qu'il y a de plus terrible, à notre réprobation éternelle.

Certaine caſte du Canada, qui a auſſi ſon ſyſtême ſur l'exiſtence du mal, dit que ſon Dieu, qui habite derriere une haute montagne, ayant produit les hommes, leur donna une pipe d'argille, & leur jura qu'ils ſeroient heureux tant qu'ils ne la caſſeroient pas. Ils garderent quelques minutes cette précieuſe pipe dans toute ſon intégrité : mais au bout d'un quart d'heure la pipe ſe caſſa par malheur. Le Dieu en colere donna ſa malédiction à la nature humaine, & condamna les pauvres mortels à être pour toujours méchans, fourbes, frippons & miſérables. Les Théologiens ſauvages ont beaucoup raiſonné ſur cette pipe ; car les hommes ſont partout plus ou moins raiſonneurs ; ils ont dit que leur Dieu n'étoit pas trop bon d'avoir fait dépendre leur bonheur d'une pipe fragile que

le moindre accident peut briſer. Les nations ſauvages ſont trop indociles; les nations policées ont une meilleure raiſon, qui leur apprend à ne pas interroger Dieu. Cette chimere des Canadiens a beaucoup de rapport à l'hiſtoire aſiatique dont nous venons de parler: la premiere idée eſt viſiblement auſſi fabuleuſe que la Boëte de Pandore; la ſeconde eſt conſacrée par la Religion & par tous les hommes qui raiſonnent juſte.

Voilà donc l'hiſtoire de l'homme & de ſes malheurs; elle confond la raiſon; mais la foi nous dédommage. L'Allemand Leibnitz qui liſoit Platon, & qui faiſoit de grandes découvertes en Géométrie, a voulu auſſi pénétrer le ſecret du mal exiſtant: Selon lui, *Tout eſt bien*, parce que tout eſt mal, parce qu'il y a une raiſon ſuffiſante de tout, parce que des diſſonances placées à propos donnent du relief à la Muſique. *Manger toujours des perdrix, avoir toujours du plaiſir*, dit ce grand Philoſophe, tout cela n'eſt pas raiſon: il faut donc qu'un miſérable cultivateur qui engraiſſe un maître inſolent de ſon travail & de ſes ſueurs, mange un pain de douleur, qu'il paſſe ſa vie dans les larmes, & qu'il meure dans le déſeſpoir: il faut qu'un homme puiſſant, qui a la force en main, écraſe le foible qu'il rencontre ſur ſon paſſage, & qui n'a que le droit de l'humanité pour toute défenſe; il faut que les Alexandre, les Céſar, les Attila & tous ces brigands qu'on nomme conquérans, couvrent la terre des cadavres des malheureuſes victimes de leur ambition, & qu'ils changent le monde en un vaſte cime-

tiere; il faut que dans la société, le méchant tende des pieges au juste qui se tait devant l'iniquité, qu'il dévore sa substance, qu'il mépriſe insolemment la vertu & l'innocence, qu'il triomphe de la justice, des loix & des droits les plus sacrés de l'humanité. Le juste qui meurt par le fer d'un assassin ou par la faim, est le martir de *l'Harmonie préétablie:* tout est bien, tout est beau dans le monde. Les scélérats sont les ombres du tableau, & les honnêtes gens, qui y tiennent un petit coin, couronnent la scene. Il faut avouer que jamais Sophiste ne rendit le crime si sublime & si intéressant; les bons font leur salut avec bien de l'amertume, & les frippons se damnent d'une maniere bien respectable. Carpocrate écrivit autrefois la même sottise, il disoit que le vice étoit nécessaire à la perfection, & il proposoit de faire alternativement le bien & le mal pour se rendre parfait. Shaftsbury, Bolingbroke & le Poëte Pope ont consacré cette illusion par les prestiges de leur éloquence: mais ce n'est pas ici une affaire de Rhéteur, c'est un point de discussion qu'il faut examiner en Logicien. Je ne puis croire que le vertueux Caton, qui donna ses conseils & sa vie à sa République, ne fut pas plus important dans le tableau de la Nature, que Catilina & Cethegus qui vouloient massacrer le Sénat & renverser leur patrie. Les Péruviens qui n'avoient encore jamais menti, lorsque les Espagnols coururent dans l'autre hémisphere avec des fourbes, des prêtres & des assassins, pour leur ravir leur or & leur innocence, ne faisoient-ils donc pas

mieux dans le tableau général qu'aujourd'hui qu'ils ſont comme nous, menteurs, perfides & frippons ? Je permets à Néron qui n'a point de mœurs, de dire qu'il eſt impoſſible d'en avoir, que le crime eſt néceſſaire : oui le crime eſt néceſſaire dans la cour d'un vil tyran, & parmi les eſclaves qui partagent & admirent ſes forfaits. Quel eſt le bien de la ſuperſtition, de ce monſtre qui s'eſt tant de fois baigné dans le ſang ? Les ſuperſtitieux ſont comme ces chiens enchaînés qui en ſont plus féroces : briſez vos fers, & vous ſerez humains. Le ſuperſtitieux répand le poiſon qui le ronge, ſur tout ce qu'il touche : à quoi eſt-il bon ? à faire le mal avec privilege & au nom de Dieu. L'ambitieux trouve qu'il eſt bon de dominer, l'avare d'amaſſer de l'argent & de voir périr le pauvre d'un œil ſec ; le pareſſeux croit qu'il eſt bon de ne rien faire & d'être inutile au monde. En un mot tous les méchans canoniſent leurs vices : Dieu & la Philoſophie les condamnent.

Mais revenons. L'homme s'étant damné avec ſa poſtérité, erra longtems aux environs du Paradis terreſtre que les Savans cherchent dans l'Arabie : il n'y a pas d'apparence qu'ils le trouvent de ſitôt, s'il eſt vrai, comme dit S. Auguſtin, que *Dieu l'enleva ſur l'orbite de la Lune.* La mere du genre humain fit dans la miſere des enfans miſérables : l'homme condamné à ſouffrir & à ſe ſouiller de crimes, commença bientôt à ſe faire connoître. Nous voyons d'abord le juſte Abel périr par la main jalouſe de ſon frere Caïn. Dieu punit le coupable par ſa malédiction.

Adam dévora ſa douleur; il vit pour la premiere fois l'image terrible de la mort, & cet exemple lui fit preſſentir ce que ſeroient ſes malheureux enfans; ce qui ne l'empêcha pas d'en faire d'autres, dans l'eſpérance de mieux réuſſir. Le juſte Seth le conſola, & le juſte Seth, qui devoit perpétuer la race des honnêtes gens, engendra Enos: c'eſt ce patriarche Enos qui *commença*, dit l'Ecriture, *à invoquer le nom du Seigneur*. Cette remarque eſt ſinguliere. Son oncle Abel n'avoit-il pas prié Dieu avant lui? Adam n'avoit-il pas fait la même choſe, & adoré ſon maître- Les Docteurs répondent qu'il s'agit ici du culte public. L'homme avoit juſqu'alors ſacrifié à Dieu dans ſon cœur; Enos lui ſacrifia en cérémonie.

Caïn, errant ſur la terre, épouſa une de ſes ſœurs, qui mit au monde Henoch: il bâtit en même tems une Ville, c'eſt à dire des cabanes, qu'il nomma *Henochia* du nom de ſon fils. Ainſi, c'eſt cet homme maudit qui inventa les premiers arts. On voit dans ſa poſtérité un Jadal, qui trouva le ſecret de faire des tentes & de garder les troupeaux dans les campagnes: un de ſes freres nommé Jubal fut le pere des muſiciens & des joueurs de flute. Vient enſuite Tubalcaïn, le pere des forgerons: il travailla le fer à l'uſage des laboureurs & des aſſaſſins. Remarquez que tous les arts & la ſociété ſont de l'invention des méchans, c'eſt à dire de la race de Caïn. Le juſte Seth & ſes enfans n'inventerent rien; ils profiterent ſeulement de l'eſprit des damnés. Moïſe a fait l'hiſtoire des premiers

hommes d'une maniere qui peut ſervir de modele: il ſe contente de dire de la plupart, qu'ils vécurent & moururent: tel eſt le ſort des foibles mortels; ils font ſi peu de bien qu'il eſt preſque inutile d'en parler; ils font beaucoup de mal, & notre exemple ſuffit pour deviner celui qu'on a fait il y a ſix mille ans: l'hiſtoire eſt le ſcandale des hommes juſtes & l'amuſement des méchans.

Nous ſommes encore étonnés de la longue vie des premiers Patriarches: un philoſophe qui vit tout au plus ſoixante & dix ans, a de la peine à croire qu'on ait autrefois vécu 900 ans: mais les hommes étoient plus ſages dans ces beaux ſiecles, ou les miracles étoient plus fréquens. Soixante & dix ans ſuffiſent à un honnête homme qui aime Dieu, la ſociété & la vertu. La longue vie ſeroit le triomphe des frippons & le ſupplice des gens de bien qu'ils font ſouffrir.

Le vice & la débauche commencent à ſouiller la nature humaine. *Les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étoient belles*, en firent leurs femmes, & chercherent le plaiſir en négligeant la vertu. Nos Docteurs ne conçoivent pas trop cette diſtinction entre les fils de Dieu & les filles des hommes. Le Martir Juſtin dit dans ſon Apologie que c'étoient les Anges qui devinrent amoureux des filles, & leur firent des enfans: le commentaire eſt ici plus obſcur que le texte: on ne comprend guere comment des Anges peuvent s'amuſer avec des filles; mais du tems de S. Juſtin, les Anges avoient des corps ſubtils & déliés, comme nos Silphes que le Comte

de Gabalis met souvent aux prises avec les femmes: c'étoit la théologie régnante; aujourd'hui les Anges sont immatériels à la rigueur comme l'ame humaine. De l'ancien préjugé sur les Anges vint la belle doctrine des Démons *incubes* ou *succubes :* plusieurs femmes attribuoient leurs foiblesses à l'opération nocturne du Diable, comme dans le Paganisme, la belle Pauline entre les bras du Chevalier Romain, Mundus, crut avoir affaire au Dieu Anubis. Le Seigneur voyant donc que les hommes se livroient à la corruption de leur cœur, & que le commerce des fils de Dieu avec les filles des hommes avoit déjà produit des géans, il mépriſa son ouvrage, & se repentit de l'avoir fait. Dès-lors il résolut sa perte. Le juste Noé, pere de Sem, Cham & Japhet, trouva grace devant lui: il reçut ordre de bâtir une arche longue de trois-cents coudées, large de cinquante, & haute de trente, & d'y rassembler sept paires des animaux mondes, & deux paires des immondes. Il semble que tous les animaux sont également purs devant Dieu: il est vrai qu'il peut interdire l'usage de certaines especes, comme il fit dans la Théocratie Judaïque pour des raisons de santé: mais il n'avoit pas encore fait cette distinction sous la Loi de Nature, & tous les animaux avoient pour lors la même dignité. Il y a apparence que Moïse, pour rendre ses loix d'abstinence plus respectables, écrivit que Dieu avoit déjà fait cette distinction, lors de l'événement le plus étrange, dont parle l'Histoire Sainte. Les dimensions de l'arche ne paroissent guere

proportionnées à la foule innombrable d'animaux qui y ſont entrés: Noé dut y mettre, en conſéquence de ſes ordres, quatorze Eléphans, qnatorze Rhinocéros, quatorze Chameaux, quatorze Dromadaires, quatorze Buffles, quatorze Chevaux, quatorze Anes, quatorze Cerfs, quatorze Daims, quatorze Bœufs, quatorze Elans & 7 paires de plus de deux-mille autres eſpeces conſidérables: notre foible raiſon ne conçoit pas cet arrangement: mais le S. Eſprit l'a révélé, & nous devons nous taire. Noé s'étant enfermé dans l'arche avec ſa famille & les bêtes, les cataractes du ciel s'ouvrirent; toute la terre fut noyée, & l'eau ſurpaſſoit de plus de quinze coudées les plus hautes montagnes: c'eſt la ſeconde Epoque de l'Hiſtoire.

An du Monde 1656.

La mémoire d'un Déluge s'eſt conſervée chez toutes les anciennes nations, & même de nos jours, on en a trouvé des traces en Amérique. Il eſt certain que la terre avoit eſſuyé un bouleverſement général par un déluge: les Grecs citoient celui de Deucalion & de Pyrrha, après lequel ces réparateurs du genre humain firent des hommes & des femmes en jettant des pierres derriere leur dos. Les Théologiens prétendent que les nations profanes avoient corrompu le récit de Moïſe, quoiqu'ils ne connuſſent ni les miſérables habitans de la Paleſtine, ni leur Légiſlateur: d'ailleurs les Caſtes ſauvages de l'Amérique, dont les anciens n'avoient aucune idée, ne

paroiſſent pas avoir lu Moïſe pour y prendre l'opinion du déluge. Cette difficulté eſt conſidérable, & il n'y a que la Religion qui puiſſe y répondre.

Noé ſortit de l'arche avec ſes enfans & ſes bêtes: il remercia Dieu de la grace unique qu'il lui avoit faite, par le ſacrifice de quelques animaux. Les anciens Parſis, les Brachmanes, les Guebres & tous ces peuples doux, qui n'ont jamais cruellement verſé le ſang ni des hommes, ni des animaux, offroient au Maître de la nature des fleurs, des fruits & les prémices de leurs moiſſons; mais ils n'ont jamais égorgé des victimes: ces ſacrifices barbares & dégoutans n'ont été en uſage que chez les peuples groſſiers & féroces, qui croyoient plaire à Dieu en exterminant ſes créatures. Le ſang d'une bête peut-il expier le crime d'un coupable? N'eſt-ce pas aux pécheurs à payer pour eux, ſans ſe ſouiller encore par des ſacrifices inhumains. Cette réflexion ne regarde pas Noé, qui ne fit rien que par l'ordre de Dieu, qui eſt le maître de la vie des hommes & des animaux.

Cette étrange avanture du Déluge offre une complication de miracles qui nous étonnent. *Les miracles ſont pour les fous, les ſages n'en croient aucun:* c'étoient les Grecs qui diſoient cela, parce qu'ils n'étoient pas chrétiens. Dieu fait des miracles, & il permet pour des raiſons inconnues que le Diable en faſſe auſſi. Il faut étonner le peuple qui ne juge que par ſes ſens. Le ſage n'a pas beſoin de miracles pour croire en Dieu. Il n'y a point de miracles abſolus, parce que Dieu

eſt conſéquent; mais il y a une foule de miracles relatifs parce qu'il en faut au peuple. Un meurtrier couvert de ſang & fatigué du carnage d'un peuple innocent, peut bien dire que le ſoleil s'eſt arrêté pour éclairer ſes abominations, & il eſt permis à ſes complices de le répéter. Dieu ſaint, as-tu fait ce prodige? je t'aurois bien aimé ſans cela. Les miracles de Jéſus ſont ceux d'un Dieu bienfaiſant; il nourrit extraordinairement cinq mille hommes, auxquels il enſeigne la vertu: il guérit un Paralytique; il rend la raiſon à des fous qui étoient poſſédés du Démon. Ton doigt eſt ici, Dieu de bonté, je te reconnois à tes œuvres. Mais je parle à ces petits Prophetes, qui de nos jours ſe ſont donnés en France & en Angleterre, pour des Thaumaturges. Dis-moi, Béotien ſtupide, à quoi bon tes prodiges inſenſés? Pour prouver la puiſſance du Maître de l'univers, pour autoriſer ſa loi d'une maniere éclatante? Mais ſa Loi eſt dans mon cœur: ta phyſique & tes tours de gibbeciere peuvent m'étonner; mais toute cette parade ne ſignifie rien. Si mon cœur n'eſt pas touché, c'eſt un prodige inutile: j'aime Dieu, & tu veux m'en faire peur. L'exécrable Cortez porte du canon, des prêtres & des aſſaſſins au Mexique. Les Indiens étoient aſſez heureux pour ne pas connoître la pyrotechnie; le canon les fait trembler; les brigands d'Europe ſont pris pour des Dieux; ils baptiſent ces infortunés, & les égorgent enſuite pour prouver qu'ils ne ſont que des chrétiens. Croyez-moi, Dieu n'a pas la petite ambition de m'étonner;

il parle à mon cœur, & la voix de la conscience se fait entendre d'un pôle à l'autre, dans le fond des terres australes & dans les sables brûlans de la Lybie.

Voilà donc la race humaine réduite à une petite famille, qui se multiplie ensuite prodigieusement par de nouveaux miracles. Les hommes se trouvent trop à l'étroit dans la Chaldée; ils prennent le parti de couvrir toute la terre; mais auparavant ils veulent élever une tour pour braver Dieu en cas d'un nouveau déluge. Ce projet insensé que Moïse, ou son prête-nom, raconte gravement, est aussi puéril que la guerre des Titans contre les Dieux, qu'ils attaquent sur l'Olimpe en entassant des montagnes. Les Théologiens disent avec confiance que les payens ont pillé les principes, les vérités sublimes & les avantures merveilleuses de la Race d'Abraham: les Juifs étoient trop mépriſables & trop mépriſés pour avoir quelque crédit chez les nations; d'ailleurs ils étoient aussi inconnus qu'ils méritoient de l'être: ils prétendent que leur Dieu s'isola avec eux dans les rochers de la Palestine, qu'il y cacha ses miracles, ses faveurs & ses bienfaits, tandis que les Idolâtres, livrés au vice & à l'erreur, donnoient cependant seuls des exemples de la vertu la plus magnanime. Non le Législateur de ces misérables n'a pu dicter ni une bonne Loi, ni des maximes saines que les nations étrangeres jugeassent dignes de leur estime.

Les trois fils de Noé ont peuplé le monde. La race de Japet remplit l'Occident; celle de Cham régna en Egypte & en Ethiopie; &

celle de Sem produisit l'illustre peuple Juif. Le premier Brigand ou conquérant, dont parle l'Ecriture, est le farouche Nemrod, qui après s'être accoutumé à la chasse des bêtes, fit ensuite la guerre aux hommes. La Genese rapporte qu'il s'établit à Babylone. On voit ensuite différens petits Etats se former; la fameuse Ninive devient le siege d'un Empire célebre. L'ancienne Egypte compte quatre Dynasties, ou familles souveraines, qui régnoient à Thebes, à Thin, à Memphis & à Tanis. C'est dans ces siecles inconnus que les Egyptiens opérerent toutes les merveilles que les Scaliger, les Saumaise & tous ces pédans, qui ne jugent & ne pensent que par les Livres, leur attribuent. Ils eurent dans les tems fabuleux des loix & une police admirables: mais dans les tems de l'histoire, c'est, après la race des Hébreux, le peuple le plus lâche & le plus vil.

Cependant la perversité des hommes alloit toujours en augmentant: ils avoient le rayon de la Divinité, qu'on appelle raison, & ils ne s'en servoient que pour mieux réussir à faire le mal. Dans cette extrêmité, Dieu ne voulant plus les noyer, résolut de se former un peuple de vrais adorateurs: c'est la troisieme Epoque.

An du Monde 2083.

Abraham, fils d'un potier de Chaldée, qui gagnoit sa vie à faire des Idoles de terre, en fut, dit-on, la tige. Le Maître de l'univers promet à cet Abraham de multiplier ses en-

fans *comme les étoiles du ciel & le sable de la mer;* le bon Patriarche fait plusieurs courses qui paroissent assez singulieres; mais on répond à tout en disant que Dieu même le conduisoit. Abraham eut toujours la grace d'une foi extraordinaire aux promesses du ciel, ce qui lui mérita le beau titre de *Pere des Croyans*, & à cet égard il est le modele des Chrétiens comme il fut celui des Juifs. Dieu, pour le récompenser, s'engage de donner à sa race la vaste contrée de la Palestine, qui a plus de vingt-cinq lieues d'étendue, & de faire sortir le Messie *de ses reins.* Abraham, qui savoit mentir & prêter sa femme aux Princes qui lui vouloient du bien, gagna à ce métier des richesses immenses. Il exerçoit l'hospitalité avec magnificence, & il hébergea un jour des Anges, ou plutôt les trois personnes de la Trinité, suivant la remarque de plusieurs Peres de l'Eglise. Isaac, fils de ce Patriarche, & Jacob son petit-fils, imiterent les vertus qui ont consacré sa réputation; ils furent aussi dévots & aussi malhonnêtes-gens que lui. Dieu leur réitéra cependant les mêmes promesses. Jacob eut un frere aîné qu'il trompa indignement, parce que Dieu n'aimoit pas cet aîné; il lui enleva la bénédiction de son pere mourant, & il se signala par plusieurs tours d'adresse, que les Théologiens admirent beaucoup. L'avanture de son combat avec un Ange renferme des mysteres extraordinaires; il obtient par là le nom d'*Israël*, & les Hébreux furent appellés *Israélites* en conséquence. Il eut plusieurs femmes, tant du premier que du second ordre, & il

donna le jour aux douze Patriarches, peres des douze Tribus. Les plus célebres de ces Patriarches ſont Lévi, qui fut la tige des Prêtres Hébreux, Juda, de qui devoit naître le Meſſie, & Joſeph qui fit une grande fortune en Egypte. Ce Joſeph étoit ſujet aux viſions, & ſes premiers eſſais dans ce genre lui attirerent la haine de ſes freres, qui le vendirent à des marchands d'eſclaves. Il tombe chez un certain Putiphar, qui avoit une femme quoiqu'il fut Eunuque : cette femme en devient amoureuſe, elle le tente vivement ; mais il triomphe de la ſéduction. Cette avanture lui attire la perſécution de ſon maître ; il eſt jetté dans une priſon, où il montre ſon courage & ſon habileté dans l'art d'interpréter les ſonges. Le Roi Pharaon rêve de vaches graſſes & de vaches maigres, ce qui ſignifie clairement l'abondance & la ſtérilité. Ce Prince ſage, conjecturant que Joſeph avoit deviné juſte, le fait ſon premier Miniſtre avant l'accompliſſement de la prophétie. Ce grand Miniſtre établit le deſpotiſme du Roi en obligeant les Egyptiens à lui donner leurs terres pour ne pas mourir de faim ; mais il ménage, comme de raiſon, les Prêtres qu'on n'auroit pas dépouillés impunément, & qui doivent toujours s'engraiſſer des ſueurs du peuple. Dieu béniſſoit toutes les démarches de Joſeph ; & dans le haut rang où ſon mérite l'avoit élevé, il donne conſtamment des exemples d'une profonde ſageſſe, que Machiavel auroit appellée d'un autre nom. Cet enchaînement d'avantures merveilleuſes que l'on trouve dans ſon hiſtoire, avoit

pour but d'empêcher Jacob & sa famille de périr dans la famine qui désoloit toute la terre, c'est à dire le petit pays de la Palestine & les environs. En effet, Jacob vient en Egypte, s'y établit & y meurt dans un âge très-avancé, mais qui n'approche pas de la longue vie des *Prédiluviens*.

Les Livres des Juifs rapportent une célebre Prophetie que fit ce bon homme en mourant; car dans ces beaux tems les miracles & les Prophetes étoient fort communs La prédiction de Jacob annonçoit clairement le messie pour l'époque précise où Jésus a paru : les Hébreux y voient au contraire clairement que les Chrétiens n'entendent pas du tout la pensée du S. Patriarche, ni moi non plus. Quoiqu'il en soit, la Maison d'Israël devient nombreuse & florissante; elle se multiplie prodigieusement contre toute raison; les Egyptiens en sont jaloux; ils haïssent & persécutent les Hébreux, qui par leur esprit & leurs mœurs ont toujours mérité d'être esclaves. Cependant Dieu, qui veilloit toujours sur son peuple, lui suscite un Libérateur, & ce Libérateur, est Moïse, *le plus doux des hommes*, qui commence d'abord sa mission par un lâche assassinat. Ce grand homme fut instruit dès son enfance dans toute la sagesse des Egyptiens, c'est-à-dire à la lettre, qu'il fut élevé par les Prêtres du pays, grands fourbes & grands charlatans, qui lui apprirent tous les tours de leur métier.

On dit que les Egyptiens s'établirent alors en diverses contrées: Cécrops amena quelques colons dans les déserts sauvages de la

Grece, & bâtit douze villages qui composerent le Royaume d'Athenes: La superstition Egyptienne y prit en même tems racine. Les Annales profanes rapportent ensuite l'histoire du Déluge de Deucalion, que les Grecs, quoique grands exagérateurs, ne tiennent pas pour universel; l'absurdité seroit trop palpable. La scene du Déluge de Deucalion fut en Thessalie. C'est dans cette région que régna Hellen, & c'est de son nom que les Grecs s'appellerent *Hellenes*: Vers le même tems Cadmus, Fils d'Agénor, conduisit en Grece une colonie de Phéniciens, qui fonderent la ville de Thebes en Béotie.

Cependant Moïse, né violent & inquiet, fut obligé de se sauver chez les Madianites pour se soustraire au ressentiment des Egyptiens: il passa quarante ans à paître les troupeaux de son beau-pere Jethro. Ce fut dans cet exercice qu'il vit le buisson ardent, & qu'il entendit la voix du Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, qui l'appelloit en Egypte pour rompre les fers des Hébreux. Il obéit, & il alla donner, aux yeux de Pharaon, toutes ces scenes merveilleuses que l'on trouve dans les livres qui portent son nom. Dieu endurcit Pharaon, le châtia, & marcha à la tête de ces vils esclaves qui avoient lâchement volé leurs maîtres. Moïse passa la mer rouge à pied sec avec tout le saint peuple; Pharaon, qui devoit naturellement craindre son art, crut pouvoir aussi la traverser impunément: Mais il fut enseveli dans les eaux avec toute son armée, & toute la cavalerie qu'il ne devoit plus avoir.

AN DU MONDE 2513.

Nous voici parvenus à l'époque vénérable de la loi écrite, que l'on appelle le quatrieme Age du monde. Dieu avoit mis les principes de la morale & de la vertu dans le cœur de l'homme; la conſcience, cet oracle infaillible, qui parle d'une maniere uniforme dans tous les tems & dans tous les lieux, ſuffit à tous les mortels qui ont le cœur droit. Mais on nous dit qu'il falloit que Dieu parlât, quoique cette maniere d'inſtruire les hommes, ſoit très-inutile & très-dangereuſe. Dieu donc ayant tiré ſon peuple de l'Egypte, pour le conduire dans la terre promiſe, il écrit de ſa propre main ſur deux tables le Décalogue, qui renferme les devoirs de l'homme à l'égard de l'Etre Suprême & de la Société. Il dicte enſuite à Moïſe ſur le Mont Sinaï, les loix cérémonielles, concernant le Tabernacle; l'Arche où il rendoit ſes oracles, & où les tables de la Loi étoient dépoſées; le ſouverain ſacerdoce confié à Aaron qui en étoit le plus indigne; les cérémonies de ſon ſacre & la forme de ſes habits myſtérieux; les fonctions ſacrées des Prêtres, enfans de cet Aaron, & celles des Lévites, avec les plus petits détails du culte; il marque de plus tout ce qui appartient à l'état politique de la nation ſainte, les loix du gouvernement, de la police & des mœurs.

Moïſe apporte tout cela au peuple de la part de Dieu, après quoi il continue ſes courſes dans le déſert, ſans oublier de faire des miracles à chaque pas, afin de tenir la ſuper-

ſtition en haleine. Cependant il y a des révoltes continuelles; il ſe plaint que les Hébreux ont le cœur dur & la tête dure, parce qu'ils regrettent l'Egypte, où ils étoient, à la vérité, un peu mieux. Dans cette extrémité, ſon génie ne l'abandonne pas; il fait deſcendre du ciel la manne & des habits: on trouve même dans la Bible le beau conte des cailles qui ſervirent à régaler extraordinairement des gens qui étoient raſſaſiés de manne. Phinées, digne petit-fils d'Aaron, égorge avec ſes Lévites vingt-quatre mille Juifs qui avoient méchamment péché avec des femmes Moabites ou Madianites. Ce ſacrifice appaiſe la colere de Dieu qui confirme le ſouverain Sacerdoce dans la maiſon de ce Phinées: cet horrible exemple de zele a fait commettre plus d'un crime au Clergé Chrétien, qui fut ſouvent animé du même eſprit que les Prêtres des Hébreux.

Les Egyptiens continuoient alors à établir différentes Colonies. Danaüs paſſe en Grece, & détrône les anciens Rois d'Argos, deſcendans d'Inachus. Le peuple de Dieu voyageoit toujours dans le déſert: à la fin il trouve des ennemis que Moïſe bat par ſes prieres ſur la montagne & ailleurs. Après avoir vu périr ſous ſes yeux tous les miſérables qui l'avoient ſuivi, à la réſerve de Caleb & de Joſué, il meurt ſans entrer dans la terre promiſe: mais auparavant il écrit, dit-on, les Livres qui portent le nom de *Pentateuque*. C'eſt un Recueil informe d'avantures extravagantes ou atroces, d'ordonnances & de loix politiques, parmi leſquelles on trouve

deux ou trois bonnes maximes. L'Hiſtoire des Hébreux ſe continua ſous Joſué & ſes ſucceſſeurs : on peut conſulter là deſſus le Livre qui porte le nom de ce Joſué, qui s'empara de la terre de Chanaan à force de maſſacres & de brigandages, ſi toutefois le peuple de Dieu fut auſſi abominable qu'il l'eſt dans la Bible. Il faut lire auſſi le Livre des Juges & les quatre des Rois pour le mieux connoître. On verra les exploits d'un certain Othoniel, qui ſecoue le joug de Chuſan, Roi de Méſopotamie ; puis l'expédition de l'homme de Dieu, Aod, qui aſſaſſine Eglon, Roi de Moab, par la plus lâche perfidie.

Dans ces circonſtances, Pélops, fils de Tantale, s'établit dans la partie de la Grece, que l'on appella Pélopponeſe de ſon nom. Belus, Roi de Chaldée, fut adoré de ſes ſujets, qui en firent un Dieu. Les Juifs, qui ont preſque toujours été eſclaves ; car c'étoit par là que Dieu les puniſſoit de leurs péchés ; les Juifs, dis-je, ſont aſſervis par Jabin, Roi de Chanaan ; mais Debora, qui les commandoit pour lors, & ſon Lieutenant Barac, triomphent de Siſara Général du Roi Jabin. On trouve enſuite le brave Gédeon, qui défait les Madianites ſans combattre. Abimelec, fils de Gédeon, maſſacre ſes freres, & s'empare de l'autorité ſouveraine ; il regne en tyran, & il perd la vie d'une maniere ignominieuſe. Jephté fait un vœu inſenſé, & l'accomplit en inſenſé, quoiqu'en diſent les Interpretes & les Théologiens.

On rapporte au tems de Debora le regne de Ninus, fils de Belus, qui fonda le pre-

mier Empire d'Assyrie: l'ancienne Ninive, qu'il embellit, fut honorée de sa résidence. La célebre Tyr, qui fonda plusieurs Colonies, & se distingua par la navigation, fut alors bâtie ou renouvellée. N'oublions pas ici les proueſſes mémorables d'Hercule, fils d'Amphytrion; & de Théſée, Roi d'Athenes, qui furent les Chevaliers errans de leur ſiecle. Toute l'hiſtoire de ces tems-là n'offre guere que des fables. Que n'a-t'on pas dit, par exemple, de la fameuſe Sémiramis, veuve de Ninus, qui régna, dit-on, ſous le nom de ſon fils Ninias, & qui tâcha de jetter tout le merveilleux poſſible ſur toutes les circonſtances de ſa vie & de ſa mort? Elle fit de grandes conquêtes, & recula au loin les bornes de l'Empire d'Aſſirie. Au reſte, on ne peut compter ſur l'hiſtoire de ces premiers tems: c'eſt un mélange de contes ridicules, où l'on diſcerne à peine quelques faits certains. La guerre de Troie en fournit une nouvelle preuve. Les Annaliſtes ne méritent guere plus de créance que le Divin Homere qui l'a chantée, & *qui excelloit à mentir*, ſelon la remarque d'Ariſtote.

AN DU MONDE 2820.

La priſe de Troie forme la cinquieme Epoque du monde, ſelon le calcul de nos chronologiſtes: cette ville célebre avoit été déjà ſoumiſe par les Grecs ſous le regne de Laomédon, ſon troiſieme Roi; mais elle tombe pour toujours ſous le regne du vieux Priam. Toutes les circonſtances de ſa ruine ſont fort

ſuſpectes; cependant elles prouvent en général que les hommes étoient méchans, & qu'ils excelloient déjà dans l'art de ſe détruire: les horreurs que l'on rapporte à cette date font frémir : au reſte, l'abominable peuple Juif nous a accoutûmés aux ſcenes les plus ſanglantes & les plus odieuſes. Ces tems ſont appellés *fabuleux* ou *héroïques* par les Hiſtoriens; fabuleux parce qu'ils n'offrent preſque que des événemens fabuleux ou équivoques; héroïques, parce que des hommes, que les Poëtes ont honorés du titre de *Héros* & d'*Enfans des Dieux*, ſe ſignalerent alors, en faiſant au genre humain tout le mal poſſible. On rapporte à la date de Laomédon, pere de Priam, l'expédition des Argonautes, où paroiſſent tous les héros de la toiſon d'or, Jaſon, Hercule, Orphée, Caſtor & Pollux &c. Achille, Agamemnon, Ménélas, Ulyſſe, Hector, Sarpedon, Enée, fondateur prétendu des Romains, & cent autres, auxquels les Princes rapportoient leur origine, brillerent pendant la derniere guerre de Troie: c'eſt dans cette époque que l'on trouve tout ce que les tems héroïques ont de plus grand & de plus beau aux yeux des imbécilles humains, qui ont toujours admiré les plus habiles ſcélérats.

Si l'on revient à l'Hiſtoire des Juifs, on verra les avantures extravagantes d'un Samſon, qui fait des tours de force extraordinaires, parce qu'il ne s'eſt pas fait raſer les cheveux; ce ſont les portes d'une ville qu'il enleve ſur ſes épaules; c'eſt une mâchoire d'âne qui tue mille Philiſtins, & puis trois-cents

renards attachés par la queue, qui brûlent les moissons des ennemis du peuple de Dieu; en un mot jamais Rabelais n'a menti avec autant d'impudence que l'Historien de ce Samson, qui fut cependant la dupe & la victime des Philistins. On trouve ensuite l'illustre Samuel, cet homme de Dieu par excellence, qui sacrifie le malheureux Agag, Roi des Amalécites, qui cabale contre son Souverain Saül, & qui après avoir mérité pendant toute sa vie l'exécration des hommes qui connoissent la vertu, meurt, suivant la Bible, avec la gloire d'un homme juste, d'un grand prophete & d'un grand saint. Saül, premier Roi des Juifs, montre une étincelle de générosité au milieu d'un peuple qui ne connut jamais les belles actions; & le fanatisme l'en punit: un fourbe lui annonce qu'il a désobéi à Dieu en obéissant à la vertu; il le livre à l'anathême, lui donne pendant sa vie un successeur, & ce Prince foible, après avoir perdu la raison & le courage, meurt misérablement, persuadé qu'il a commis un grand crime contre le ciel en faisant une seule bonne action.

L'Histoire profane nous offre alors un Codrus, Roi d'Athenes, qui se dévoue à la mort pour sauver son peuple: ses fils, Medon & Nilée, se disputent la couronne; les Athéniens les accordent en abolissant la monarchie, & en déclarant que Jupiter seroit le seul Roi d'Athenes. Ils établissent alors des Gouverneurs, ou Présidens perpétuels, sous le titre d'Archontes, mais qui doivent rendre compte de leur administration. Medon,

fils de Codrus, fut le premier qui exerça cette charge ; & sa famille la posséda longtems. Athenes s'étendoit alors dans cette partie de l'Asie Mineure, qu'on appelloit Ionie, & y fonda diverses colonies. Les Eoliens formoient aussi de pareils établissemens, & toute l'Asie Mineure se trouva bientôt remplie de Villes Grecques.

A Saül succede *l'Homme selon le cœur de Dieu*, le Berger David, que Samuel avoit sacré Roi des Juifs du vivant même de Saül : il s'étoit d'abord signalé par sa victoire sur le Géant Goliath & par divers exploits détestables, qui font bien voir que les grands hommes des Livres Juifs sont très-différens de ceux de l'Histoire Grecque ou Romaine ; mais il faisoit des *Psaumes*. Les Théologiens, qui croient bonnement honorer Dieu par tous leurs blasphêmes, n'ont pas manqué de dire que la pénitence de l'illustre David avoit fait tourner son crime à la gloire de son Créateur : que Dieu regarde en pitié ces bons Théologiens ! Le *sage* Salomon, fils de *l'Homme selon le cœur de Dieu*, se rend célebre par sa magnificence & ses richesses, qui étonneroient le plus habile financier de l'Europe : il éleve un beau Temple au Seigneur & de beaux palais à ses maîtresses, qu'il préfere à la fin au Seigneur. Le *Cantique des Cantiques* est un sale monument de ses débauches, que l'Auteur érotique le plus effronté rougiroit d'imiter ; ce qui n'empêche pas qu'on ne le donne pour un Livre inspiré par le S. Esprit.

AN DU MONDE 3000.

L'édification du Temple eſt la ſixieme Epoque de nos Hiſtoriens. Ce fut le premiere merveille du monde, ſi l'on s'en rapporte aux Livres des Hébreux; & Salomon s'y montra dans toute ſa gloire à la cérémonie de la dédicace. Cependant il aimoit trop les femmes, & le plus ſage des hommes devint fou pour leur plaire. Une certaine Reine de Saba entreprend un grand voyage pour admirer de près un Roi Juif; & les Livres Juifs remarquent prudemment qu'elle fut très-contente de ce qu'elle avoit vu. Le ciel ne voulut pas châtier la prodigieuſe incontinence de Salomon dans ſa propre perſonne, par conſidération pour David, ſon pere: mais Roboam, qui n'étoit que ſon petit-fils, en porte la peine; il perd dix Tribus qui choiſiſſent un autre Roi & un autre Dieu. C'eſt depuis cette époque que l'on diſtingue deux Royaumes, celui de Juda & celui d'Iſraël. Jéroboam, premier Roi d'Iſraël, voulant confirmer plus efficacement le ſchiſme qui diviſoit la miſérable race d'Abraham, défend à ſes ſujets d'aller ſacrifier à Jéruſalem. Il leur donne pour Dieux des Veaux d'or; ce qui prouve que le peuple n'avoit pas encore oublié le divin bœuf Apis des Egyptiens. Il retient en même tems la Loi de Moïſe pour ne pas trop effaroucher les eſprits, mais en l'interprétant à ſa maniere; ce qui n'eſt pas difficile à concevoir. Le feu ſacré ne ſe conſerve que dans le Royaume de Juda.

Les Savans nous diſent que les Egyptiens

étoient alors fort puissans. Le Royaume de Thebes avoit englouti les trois autres qui partageoient avec lui cette vaste région. Le fameux Séfostris fait des conquêtes étonnantes & chimériques; & les Historiens à systêmes conjecturent que ce redoutable Conquérant est le Sesac, Roi d'Egypte, dont Dieu se sert pour punir Roboam, tant de ses propres péchés que de ceux de Salomon son pere. Abias, Asa, & surtout le S. Roi Josaphat, se distinguent par des vertus Juives; on en connoit la valeur: mais l'Ecriture maudit tous les Rois d'Israël. Achab & sa femme Jésabel paient de leur sang, le sang de Naboth qu'ils avoient fait verser pour envahir son pauvre héritage. David avoit fait assassiner Uri pour ravir sa femme, & il en avoit été quitte pour dire, *J'ai péché:* mais chacun n'a pas les privileges des *Hommes selon le cœur de Dieu.*

On rapporte à ce tems la fondation de Carthage, que Didon, Princesse de Tyr, bâtit sur le modele de cette ville célobre. Carthage s'illustre d'abord par le commerce & l'art militaire: mais l'esprit marchand la renversa, comme nous le verrons dans la suite.

Les affaires changent de face chez les Juifs. Joram, Roi de Juda, épouse Athalie, fille d'Achab, & périt misérablement. C'étoit alors le tems des miracles. Dieu, dit l'Evêque de Meaux, *faisoit des prodiges inouïs* pour rappeller son peuple à la pénitence, tandis qu'Elie & Elisée faisoient des prédictions, & beaucoup plus de mal que de bien. Rien de plus mépriſable que l'homme dans les Livres

de l'Ecriture, au lieu qu'on eſt forcé de le reſpecter quelquefois dans les Ecrits des Profanes. Héſiode & Homere fleuriſſoient vers ces tems-là : on eſt touché de la peinture qu'ils font des anciennes mœurs, & ſi le crime paroît dans leurs tableaux, il y eſt du moins rarement conſacré.

Les Royaumes de Juda & d'Iſraël offrent des ſcenes affreuſes, toujours mêlées d'impertinences. C'eſt une Reine qui ſe pare en coquette pour tenter un uſurpateur, qui la fait précipiter du haut d'un balcon ; & les chiens lechent ſon ſang. Cet uſurpateur, nommé Jehu, fait maſſacrer Joram, Roi d'Iſraël ; & toute la maiſon d'Achab eſt exterminée. Le Roi Ochoſias, fils de Joram Roi de Juda & d'Athalie, eſt tué dans Samarie avec ſes freres, en qualité d'ami & d'allié de la maiſon d'Achab. Athalie, qui étoit pour lors à Jeruſalem, égorge tout ce qui reſte de la famille Royale, ſans épargner même ſes propres enfans, afin de régner ſans obſtacle. Il n'échappe que le ſeul Joas encore au berceau. Jéſabeth, ſœur d'Ochoſias & femme du grand-prêtre Joïada, le ſauve heureuſement dans le Temple, ſans quoi l'illuſtre maiſon de David étoit éteinte contre la parole formelle des Prophetes. Athalie regne en paix pendant ſix ans, tandis que les Prêtres tramoient ſourdement ſa ruine au nom du Seigneur. Le jeune Joas avoit à peine ſept ans, que le Pontife Joïada le montre aux principaux chefs de l'Etat, après avoir preſenti adroitement leurs diſpoſitions ; en un mot, il ſacre cet enfant anonyme en qualité de

de Roi de Juda. Tout le peuple reconnoit clairement l'héritier de David, l'héritier de la promeſſe, & les Prêtres ſe vengent par le meurtre d'Athalie du mépris qu'elle avoit pour eux & pour leur ſainte Religion. L'Idolâtrie étoit alors fort à la mode, & il falloit que les Juifs y euſſent un furieux penchant, puiſqu'ils y revenoient ſans ceſſe malgré toutes les punitions que ce crime leur attiroit. Nos Juifs modernes different extrêmement à cet égard de leurs peres, & j'avoue que je ne conçois rien à cela. Quoiqu'il en ſoit, Joas obſerve pendant les premieres années de ſon regne la Religion Juive, & ſe livre enſuite au culte des Idoles à l'exemple de pluſieurs de ſes prédéceſſeurs. Le grand-prêtre Zacharie, fils de Joïada, lui en fait des reproches de la part de Dieu: mais le Roi le fait lapider pour récompenſe de ſon zele. Ce nouveau crime ne reſte pas ſans punition; les Syriens battent les Juifs, & leur Roi meurt par le fer d'un aſſaſſin. Le Royaume d'Iſraël reſpire un peu ſous Jéroboam II. qui valoit mieux que ſes prédéceſſeurs. Oſias regne auſſi paiſiblement à Jeruſalem: il lui arrive une avanture humiliante, que les Prêtres Chrétiens citent ſouvent aux Princes ou aux Magiſtrats, qui ne ſont pas aſſez dociles. Le bon Oſias veut un jour offrir de l'encens au Seigneur ſur l'autel des parfums; le ciel punit cette profanation par la lepre, & on le ſéqueſtre, ſuivant l'ordonnance de Moïſe contre les lépreux: Joatham gouverne à la place de ſon pere interdit, & monte ſur le trône après ſa mort. Dans ces tems là, les

Prophetes commencent à écrire, & dépoſent les originaux de leurs prédictions dans le Temple pour l'inſtruction des races futures. Les petits Prophetes, qui n'écrivoient, ou ne parloient pas beaucoup, faiſoient enrégiſtrer des copies de leurs oracles dans les Archives du Temple avec les nouvelles courantes.

Chez les Gentils, on trouve Lycurgue qui donne de ſages Loix à Lacédémone: il forme un peuple de Soldats, à l'exemple du Roi Minos, dont il imite les Inſtitutions. Les Jeux Olympiques, établis par Hercule, ſe renouvellent après avoir été longtems ſuſpendus: c'eſt depuis cette époque que l'on compte les Olympiades. Varron rapporte à cette date la fin des tems fabuleux & le commencement des tems hiſtoriques, parce que les événemens ſont rapportés dès-lors avec plus de fidélité, de préciſion, & moins de circonſtances fabuleuſes. La premiere Olympiade, eſt marquée par la victoire de Corebe: on les renouvelloit ſolemnellement dans une aſſemblée générale des Grecs, qui ſe tint d'abord à Piſe, & dans la ſuite à Elide. C'étoit dans ces fêtes que ſe donnoient ces jeux célebres, ces combats fameux, où l'on triomphoit avec tant de gloire. La Gymnaſtique, ſur laquelle Platon & d'autres anciens Auteurs ont tant inſiſté, faiſoit une partie principale de la diſcipline des Grecs. Les exercices du corps entroient dans l'éducation publique comme un point eſſentiel, & tant qu'ils les cultiverent, ils furent un peuple de héros. L'Italie n'offroit alors, pour ainſi di-

re, qu'un désert sauvage, tandis que la postérité d'Enée régnoit à Albe. Phul étoit Roi d'Assyrie: il passe pour le pere du trop fameux Sardanapale, ce Prince efféminé qui n'existoit que pour le plaisir. Ceux qui veulent rapprocher à toute force l'histoire profane de l'histoire sainte, devinent que ce Phul étoit le Roi de Ninive, à qui Jonas prêcha avec succès la pénitence; ce qui ne l'empêcha pas de profiter des troubles du Royaume d'Israël, & d'exiger mille talens de Manahem, dont il affermit l'usurpation. Les Athéniens changeoient alors la forme de leur gouvernement: Alcmæon fut leur dernier Archonte perpétuel; ils diminuent le pouvoir des Magistrats, & réduisent au terme de dix ans l'administration des nouveaux Archontes. Dans le même tems, Romulus & son frere Remus, issus des anciens Rois d'Albe par leur mere Ilia, rétablissent sur le trône d'Albe leur ayeul Numitor, que son frere Amulius en avoit chassé; après quoi ils bâtissent Rome.

An du Monde 3250.

Cette époque célebre de la fondation de Rome, est comptée pour la septieme par les Chronologistes: elle précede celle de J. C. d'environ 753 ans. Romulus, hardi, entreprenant & ferme dans ses résolutions, rassemble une troupe de bandits, déterminés comme lui à se faire une retraite au milieu de plusieurs petites nations, dont ils ont tout à craindre. Il emploie tour à tour la force,

l'adreſſe & les petites manœuvres de la politique pour ſoutenir ſon établiſſement. Afin d'inſpirer plus de reſpect & de docilité, il révele à ſon monde le profond myſtere de ſa naiſſance divine: il n'eſt pas moins que fils de Dieu, fils de Mars. L'antiquité nous offre mille exemples d'une pareille audace, qui a preſque toujours réuſſi. Cependant la molleſſe de Sardanapale cauſe la chûte du premier Empire d'Aſſyrie: les Medes, excités par leur Gouverneur Arbace, mépriſent ce Prince foible, & tout l'Empire ſuit bientôt leur exemple: on ſe révolte partout, & Sardanapale, aſſiégé dans ſa Capitale, ſe voit réduit à ſe brûler dans ſon palais avec ſes femmes, ſes ennuques & ſes tréſors. Trois grands Royaumes naiſſent des débris de cet Empire. Les Medes deviennent libres ſous la conduite d'Arbace; ils ſont livrés pendant quelque tems à l'anarchie; mais ils forment dans la ſuite un Etat très-puiſſant. On trouve encore immédiatement après Sardanapale, un ſecond Royaume d'Aſſyrie, dont Ninive demeure la Capitale, & un Royaume de Babilone. Le ſecond Royaume d'Aſſyrie a pour fondateur Théglathphalaſar, que l'on appelle auſſi Ninus le jeune: pour le Royaume de Babilone, c'eſt Baladan ou Beleſis, qui l'établit; ce Prince eſt auſſi connu ſous le nom de Nabonaſſar, & il y a *l'Ere de Nabonaſſar*, célebre dans Ptolomée & les anciens Aſtronomes, qui comptoient par la date de ſon regne.

Dans ces entrefaites, Achaz, Roi de Juda, dont les Livres Juifs diſent beaucoup de

mal, se voyant serré de près par Razin, Roi de Syrie, & par Phacée, fils du Roi d'Israël, néglige d'implorer le secours du ciel pour mendier celui de Théglathphalasar. Ce formidable auxiliaire renverse le Royaume de Syrie, réduit aux dernieres extrémités celui d'Israël, & désole les Etats d'Achaz, qu'il étoit venu défendre. Les Rois d'Assyrie méditent dès-lors la conquête de la Terre Sainte. Le Royaume d'Israël tombe le premier sous leurs coups: Salmanasar enmene captives les dix Tribus qu'il disperse dans ses Etats, & dont il ne reste aucun vestige: quelques-uns de ces misérables se mêlerent dans la suite parmi les autres Juifs du Royaume de Juda. Dans l'occident, Romulus, qui avoit consacré sa ville à son pere le Dieu Mars, fit toujours la guerre, & fut toujours heureux. Il semble qu'un état aussi violent ne pouvoit subsister; mais la fortune des Romains est un prodige, à la vérité d'un autre genre que celle du peuple de Dieu, tant ancien que moderne. Numa, Successeur de Romulus, police dans le sein de la paix les hommes féroces & inquiets auxquels il commande: il leur donne des Loix civiles & une Religion détaillée: son prétendu commerce avec la Déesse Egérie le sert admirablement dans tous ses projets. Imposez aux hommes le frein de la superstition, & vous en serez le maître, ou même le tyran, à votre gré. Heureux le petit nombre de mortels, que les fourbes n'ont jamais trompé que pour leur bien! Du tems du sage Numa, il vient des Colonies de Corinthe & de quelques autres villes Grecques,

qui fondent Syracuſe en Sicile, Crotone, Tarente &c. dans cette partie de l'Italie, que de pareils établiſſemens plus anciens avoient déjà fait nommer la Grande-Grece.

Ezéchias régnoit en Judée. La Bible le donne pour le plus juſte, le plus pieux & le plus ſaint des Rois après le grand David: ſa piété lui fut utile dans une circonſtance très-embaraſſante. Le Roi Sennacherib aſſiégeoit Jéruſalem avec une armée innombrable; Ezéchias invoque le Seigneur, & il vient un Ange pendant la nuit, qui tue à Sennacherib cent-quatre vingt-cinq mille hommes: c'eſt beaucoup; auſſi l'Ange fut-il appellé *l'Ange exterminateur*. On ne voit dans toute l'hiſtoire du peuple de Dieu, que des lâches qui n'ont jamais fait une action de valeur: il leur faut toujours des miracles pour battre leurs ennemis; & l'on conviendra que leurs Auteurs ſacrés ne les épargnent point. Mais pour revenir à Ezéchias, on ſait l'avanture de ſon cadran: il tombe malade, & il craint la mort; il prie le Seigneur de lui prolonger la vie; Iſaïe ſe préſente pour lui dire que le Seigneur lui accorde encore quinze ans; & le Prophete, pour prouver qu'il n'eſt pas charlatan, fait reculer l'ombre de quinze degrés ſur le cadran du palais: ce conte eſt bon. Les Juifs furent auſſi ſages que ce St. Roi, tant qu'il vécut; mais ils négligerent le Seigneur ſous l'impie Manaſſès, ſon fils & ſon ſucceſſeur.

L'eſprit démocratique ſe répand de plus en plus dans Athenes; le peuple caſſe les Archontes, dont l'adminiſtration duroit dix ans,

& en établit d'autres annuels, dont le premier fut Créon. Les Rois d'Assyrie augmentent leur puissance : Asaraddon, fils de Sennacherib, réunit le Royaume de Babilone à celui de Ninive, & se trouve maître d'un Empire aussi considérable que celui des anciens Assyriens. C'est sous le regne de cet Asaraddon, que les Cuthéens, venus d'Assyrie, s'établissent à Samarie, & prennent le nom de Samaritains : ils apportent dans la Terre Sainte leurs Dieux & leur Religion ; ce qui ne les empêche pas de reconnoître encore le Dieu du pays, c'est à dire celui des Juifs. Asaraddon leur envoie un Prêtre Israélite qui leur apprend le Rituel sacré de Moïse : mais ce Prêtre, étant Schismatique, ainsi que les dix Tribus, il ne propose aux Cuthéens que les Livres de Moïse, qu'on avoit toujours adoptés dans le Royaume d'Israël : pour les autres Livres, que Dieu inspiroit périodiquement, les Samaritains les ont toujours détestés.

Les Medes commencent à tenir un rang parmi les nations ; lassés des maux que cause nécessairement l'anarchie, ils se choisissent un Roi ; c'est le vertueux Déjocès que l'Ecriture nomme, dit-on, Arphaxad. Mais je voudrois bien savoir pourquoi l'Ecriture donne des noms arbitraires à la plupart des Princes dans ces tems reculés ? Est-ce encore pour exercer l'humilité & la foi des Chrétiens, qui voient, sans y rien comprendre, que la Bible n'appelle presque rien par son nom ? Quoiqu'il en soit, Déjocès, ou Arphaxad, bâtit la fameuse Ecbatane, & jette

les premiers fondemens d'un vaſte Empire. Rome, tranquille & paiſible ſous Numa, ne s'étend point. Le fameux combat des Horaces & des Curiaces entraîne la ruine d'Albe, dont les Citoyens ſont réunis aux Romains; ce qui augmente & fortifie leur puiſſance: ce célebre événement eſt du regne de Tullus Hoſtilius. Romulus avoit ainſi incorporé à ſon peuple les Sabins & les autres petites nations vaincues. Inſenſiblement Rome ſe rend redoutable, & fait des conquêtes: elle forme cette diſcipline admirable, qui a rendu ſa milice preſque invincible juſqu'à ce qu'elle devient la maîtreſſe du monde à force d'art, de courage, de crimes & même de vertus.

Cependant les Rois d'Aſſyrie étonnent & menacent tout l'Orient. Saoſduchin, ou Nabuchodonoſor, gagne une bataille déciſive ſur Arphaxad, Roi des Medes: cette victoire l'excite à de nouvelles expéditions; il paſſe l'Euphrate, dans le deſſein de conquérir toute la terre, & pénetre juſqu'en Judée. Les Juifs avoient abandonné le Seigneur pour les Idoles, à l'exemple de leur Roi Manaſſès: mais à cette nouvelle accablante, le Prince & le peuple reviennent à la Loi de Moïſe; ce qui leur concilie la protection du ciel. Holopherne, Général de Nabuchodonoſor, aſſiege Béthulie, la réduit à l'extrémité, & les généreux Juifs prennent la réſolution de s'en défaire par un aſſaſſinat. Judith s'en charge; elle paſſe dans le camp ennemi, tente le Général Aſſyrien par les agaceries d'une proſtituée, l'ennivre, couche avec lui & l'égorge au nom du Seigneur, tandis qu'il dor-

moit. Plusieurs Livres de la Bible ne tarissent pas sur l'éloge de cette infame: on a souvent proposé son exemple aux fanatiques, & Jacques Clément y a trouvé de bonnes raisons pour tuer Henri III. Roi de France. Déjocès, quoique vaincu par les Assyriens, répare assez ses pertes pour laisser à sa mort un Etat respectable, qu'on n'auroit pas attaqué impunément: cet Etat se fortifie; Phraorte & Cyaxare, successeurs de Déjocès, & les Medes subjuguent différens peuples de l'Asie mineure jusqu'aux bords de l'Halis. Les Juifs essuient, dans cet intervalle, le regne du méchant Roi Amon, qui imite son pere Manassès dans ses crimes, & non dans sa pénitence. Josias, son fils, lui succede, & gouverne avec plus d'édification.

Cependant les Romains continuent à s'étendre: quelques petits peuples Latins sont successivement vaincus, & Rome en fait des amis & des citoyens. Les Véiens, que Romulus avoit déjà affoiblis, sont de nouveau battus par Ancus Martius, qui pousse ses conquêtes jusqu'à la mer, & bâtit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre.

Il arrive une grande révolution dans le Royaume de Babilone. Nabopolassar, que Chinaladan avoit envoyé contre les Medes, se joint avec Astiage, fils de Cyaxare, marche à Ninive, qu'il renverse de fond en comble, & usurpe le trône de son maitre. Les Prophêtes menaçoient alors fortement les Juifs du sort qui les attendoit de la part des Assyriens: le glaive étoit suspendu sur leurs têtes; mais le Seigneur les épargne par con-

fidération pour le St. Roi Josias ; après sa mort, l'impiété remplit sa mesure. Nabuchodonosor II. régnoit à Babilone : ce Prince, encore plus fier & plus ambitieux que son pere, ravage l'Orient & l'Occident ; rien ne lui résiste, & les nations tremblantes se taisent devant lui. Le peuple de Dieu succombe sous cet orgueilleux vainqueur qui prend Jérusalem jusqu'à trois fois pendant son regne. Le Roi Juif Sédécias est mené captif à Babilone avec la plus grande partie de ses sujets ; la ville sainte est entiérement détruite, & le Temple est renversé. Voilà le sujet des Jérémiades & des plaintes des Prophêtes. Ezéchiel & Daniel consolent leurs freres, qui gémissent dans la servitude, par des visions & de grandes promesses. Les 70 semaines de ce dernier sont célebres : quoiqu'il n'y ait rien de plus obscur, nos Docteurs les entendent très-bien, les Rabins encore mieux, mais le bon-sens s'y perd. Personne n'ignore l'histoire des trois enfans dans la fournaise, qui sont Sidrac, Misac & Abdenago : l'impie Nabuchodonosor, qui vouloit leur faire adorer sa statue, ne peut venir à bout, ni de les brûler, ni de les damner.

Passons en Grece, où nous trouverons des Sages respectables. Solon donne de bonnes loix aux Athéniens, & établit leur indépendance sur l'équité. L'ancien Tarquin soumet une partie de la Toscane, & embellit Rome d'ouvrages superbes, qui présagent sa grandeur. De son tems les Gaulois, sous la conduite de Bellovese, pénetrent en Italie, & s'emparent de tous les environs du Pô, tan-

dis que Ségovese mene dans le fond de l'Allemagne un autre essain de la même nation. Le Roi Servius Tullius, successeur de Tarquin l'ancien, établit le *Cens*, c'est-à-dire, le dénombrement du peuple distribué en certaines classes; & cet utile réglement présente à Rome l'image d'une famille particuliere. Babilone, enrichie des dépouilles des nations, s'embellit par les soins de Nabuchodonosor. Mais sa gloire & sa ruine, que les Livres Juifs peignent avec tant d'exagération, ne doivent pas beaucoup nous occuper. Chez les Athéniens, Pisistrate usurpe l'autorité souveraine, & justifie en quelque sorte cet attentat par la sagesse de son administration: exilé de la ville par le crédit d'une faction, il y rentre en triomphe avec la Déesse Minerve, c'est-à-dire avec une jeune fille qui la représente, & qui ordonne au peuple de le recevoir. On a toujours trompé les hommes, quelquefois pour les servir & ordinairement pour leur nuire. Nabuchodonosor avoit laissé un florissant Empire à son fils Evilmerodac, que ses débauches & ses vices font détester: Nérigliſſar, son beau-frere, profitant des dispositions des peuples, le fait périr, & s'empare du trône. Ce Prince ambitieux, jaloux de l'aggrandissement des Medes, se prépare à les attaquer: on lui oppose le fameux Cyrus, fils de Mandane sœur du Roi des Medes & de Cambyse Roi de Perse. Cyrus marche d'abord contre l'opulent Crésus, Roi de Lidie, entre dans sa Capitale, & se rend maître de ses trésors immenses. Ce premier allié ou tributaire de l'ennemi, vain-

ou, il dompte les autres avec la même facilité: la Syrie & une grande partie de l'Asie Mineure cedent à la force de ses armes; enfin il marche à Babilone, qu'il prend après un siege mémorable. Les Juifs qui rapportoient à eux tous les événemens, ont marqué dans leurs Gazettes prophétiques, que Cyrus étoit l'*Oint du Seigneur*, qui devoit renverser l'orgueilleuse Babilone & briser leurs fers. Cette Babilone est toujours, dans l'Ecriture, l'image du vice, du crime & de la débauche: le profond Auteur de l'Apocalypse annonce encore sa ruine pour je ne sais quel tems: mais comme Babilone n'existe plus, loin de dire que l'Auteur de l'Apocalypse étoit un mauvais Géographe, il faut savoir que Babilone n'est citée qu'allégoriquement, & qu'elle signifie différentes choses suivant la Secte du Lecteur.

Cyrus ayant fait cette fameuse conquête, la remet fidélement au Roi Mede, Cyaxare II. son oncle, qui lui donne en mariage sa fille unique. C'est au regne de ce Cyaxare, appellé par Daniel, Darius le Mede, que se rapporte la célebre prédiction des 70 semaines. Les Docteurs y voient clairement l'époque précise du Messie, & la fortune du peuple Juif: pour vérifier le calcul des 70 semaines, on compte par semaines d'années; car des semaines ordinaires, ou même des semaines de mois, ne tomberoient pas juste. Daniel avoit eu précédemment, & eut encore dans la suite d'autres visions également sublimes: jamais Prophête ne rêva plus que lui.

AN DU MONDE 218.

Cyaxare meurt, de même que Cambyſe, pere de Cyrus, & par cet événement, Cyrus qui réunit les deux Empires, ſe voit maître paiſible de tout l'orient : il donne, dès la premiere année de ſon regne, que l'on compte pour la huitieme Epoque, ce fameux Décret qui rend la liberté au peuple de Dieu, & lui permet de rétablir le Temple. Zorobabel, accompagné de Jeſus, fils de Joſedec, Souverain Pontife, ramene auſſi-tôt les Juifs qui veulent le ſuivre, rétablit l'Autel, & jette les fondemens du ſecond Temple. Les Samaritains feignent de vouloir prendre part à cet important ouvrage, en qualité de Sectateurs du Dieu Adonaï : mais les Juifs, qui les traitent de Schismatiques & d'Idolâtres, refuſent de les admettre à partager leurs ſaints travaux. Les Samaritains mécontens mettent dès-lors tout en uſage pour traverſer l'entrepriſe ; ils viennent à bout d'en ſuſpendre l'exécution, & une haine irréconciliable diviſe les deux peuples.

Servius Tullius augmentoit à Rome les privileges du peuple pour abbaiſſer le Sénat : on dit qu'il laiſſa des Mémoires pour changer la Monarchie en République ; c'eſt le premier exemple d'un Roi qui ait conçu le projet de rendre ſes ſujets libres. Après avoir cimenté l'union des Villes Latines avec Rome, il périt par l'attentat de Tarquin le Superbe, ſon gendre, qui monte ſur le trône ſans attendre le ſuffrage ni du Sénat, ni du peuple : auſſi regne-t'il en deſpote. Son fils Sexte croit

pouvoir jouir impunément des privileges des Tyrans; il viole Lucrece, & ce crime acheve de rendre la monarchie odieuse. Le sang de Lucrece, qui se punit elle-même de l'attentat de Tarquin, & l'éloquence de Brutus, animent les Romains, qui, sans être effrayés des suites de l'expulsion des Rois, proscrivent hardiment la tyrannie.

Le vaste Empire des Perses, fondé par Cyrus, engloutit des nouvelles Provinces; les Syriens & les Arabes sont subjugués, & l'Egypte reçoit des Loix. Cambyse, fils de Cyrus, en fait aisément la conquête: ce Prince violent tue en secret son frere Smerdis, qu'un songe équivoque lui rend suspect. Un Mage succede à Cambyse, en se portant pour Smerdis son frere; mais l'imposture est bientôt découverte & punie. Sept Satrapes conjurent contre lui, & Darius l'un d'eux monte sur le trône de Cyrus: on dit qu'il eut dans cette circonstance de grandes obligations à son cheval; ce petit conte se trouve dans d'anciens Auteurs, & peut encore amuser ceux qui aiment le merveilleux. Hérodote marque dans son Histoire que Darius se qualifioit *du meilleur & du plus beau de tous les hommes:* ce Prince estimable n'en auroit pas moins valu, s'il avoit été plus modeste. Il y a bien des gens qui pensent que c'est le ridicule Assuerus de l'impertinent Livre d'Esther.

En Grece, Harmodius & Aristogiton délivrent Athénes de la tyrannie d'Hipparque, fils de Pisistrate; ils succombent dans cette noble entreprise; & les gardes d'Hipparque

immolent ces deux héros de la liberté. Hippias fait de vains efforts pour succéder au pouvoir de son frere: l'autorité absolue est proscrite sans retour. Les Athéniens élevent des statues à leurs illustres libérateurs, & reviennent au gouvernement démocratique. Hippias se retire en Perse, & sollicite la protection de Darius, qui pensoit déjà à la conquête de la Grece: il n'a pas de peine à le déterminer, & le grand Roi fait les préparatifs de son expédition. Enfin Mardonius traverse l'Asie, & croit marcher à une victoire sure. L'immortel Miltiade l'attendoit à Marathon; dix-mille Athéniens triomphent d'une armée innombrable.

Rome, après avoir chassé ses Rois, établit des Consuls annuels; cette sage disposition contribue à sa grandeur, chaque Consul se hâte de servir utilement sa patrie, afin de signaler une administration si courte, & d'en mériter une autrefois le renouvellement. Mais la jalousie du peuple se fait bientôt sentir. Dès le premier Consulat, Valerius, fameux par ses victoires, devient suspect, & pour satisfaire les Plébéiens, on établit la Loi qui permet d'appeller au peuple, du Sénat & des Consuls dans tous les cas où il s'agit de punir un Citoyen. Cependant les Tarquins sollicitent les nations voisines de venger la querelle des Rois: Porsenna marche contre Rome, & la réduit aux dernieres extrémités; Scévola, échauffé de la rage de la patrie, hazarde pour la sauver un crime qui ne réussit pas, & par une autre rage qu'on a beaucoup admirée, il se brûle la main qui a man-

qué Porſenna; la jeune Clélie étonne ce Roi par une audace au deſſus de ſon ſexe: Horatius Coclès ſauve enfin Rome par une action héroïque. L'eſprit de ces Républicains étonne & épouvante leur ennemi, qui ſe retire ſans vouloir s'obſtiner à une entrepriſe inutile; les Tarquins perdent dès-lors tout eſpoir. On voit bientôt la jalouſie augmenter entre les Patriciens & le peuple, qui trouvoit encore trop exceſſif le pouvoir conſulaire, quoiqu'il eut été bien modéré par la Loi *Valeria:* il ſe retire ſur le Mont Sacré. C'eſt envain qu'on propoſe des moyens violens pour le réduire; la douce & paiſible éloquence de Ménénius Agrippa peut ſeule le ramener. Le peuple exige dans cette circonſtance un Magiſtrat à part pour veiller ſur ſes intérêts, & le défendre contre les entrepriſes du Sénat ou des Conſuls: on crée pour cela les Tribuns, qui furent établis par la Loi qu'on nomme *Sacrée*, & qui cauſerent de nouveaux déſordres. Cependant Rome continue à ſe fortifier au dehors, & bat ſes ennemis partout; mais ſes diviſions éternelles la mettent ſouvent en péril. Coriolan, le plus illuſtre de ſes Capitaines, eſt banni par la faction populaire qui oublie tous ſes ſervices: ce Patricien indigné ſe met à la tête des Volſques, marche contre ſa patrie, & ſur le point de la renverſer, les larmes de ſa mere l'empêchent de ſe venger par le plus grand des crimes.

La Grece reſpiroit un peu, après ſa premiere victoire ſur les Perſes, qui ſe préparoient cependant à venger leur affront. Xer-

xès,

xès, fils & successeur de Darius, fond sur les Grecs avec près de deux millions de combattans, sans compter la marine la plus redoutable qu'on eut encore vue dans ces siecles reculés. Léonidas, Roi de Sparte, l'arrête tout court avec trois-cents Lacédémoniens au fameux passage des Thermopyles, lui tue vingt-mille hommes, & périt avec tous ces héros. L'armée navale de Xerxès est défaite la même année près de Salamine, & ce Prince se hâte de repasser l'Hellespont pour aller cacher sa honte dans le fond de son Empire. Un an après, son Général Mardonius attaque Pausanias, Roi de Lacédémone, & l'Athénien Aristide surnommé le Juste, qui taillent son armée en pieces: c'est la fameuse bataille de Platée qui se donna le matin, & le soir même de cette grande journée, les Grecs d'Ionie qui s'étoient révoltés contre les Perses, leur tuent trente-mille hommes dans l'affaire de Mycale, sous la conduite de Léotychides. On dit que ce Léotychides, pour exciter le courage de ses Soldats, leur annonça que Mardonius venoit d'être battu en Grece; ce qui se trouva vrai, soit qu'il eut heureusement deviné juste, ou que ce grand événement se fut déjà répandu par un effet prodigieux de la renommée. Jusqu'ici les Grecs ont usé du droit de la nature pour défendre leur liberté; leur cause est belle & leur gloire véritable: nous verrons dans la suite si la saine raison approuvera toujours leurs principes & leur conduite.

Pausanias, qui avoit si bien mérité de sa patrie, la trahit ensuite lâchement, & veut

lui donner des fers. Il conjure sa ruine avec Xerxès qui lui promet tout; mais cet infame projet échoue, & le traître en est la victime. Le grand Roi est tué la même année par Artaban, Capitaine de ses Gardes. Ce Prince, follement ambitieux, n'avoit pas assez de génie pour faire tout le mal qu'il méditoit: mais à tout prendre, je soupçonne que les Grecs ont beaucoup exagéré sur le nombre des forces qu'il mena contr'eux, & qu'ils l'ont rendu beaucoup plus ridicule, qu'il n'étoit. Son fils Artaxerxe *Longuemain* lui succede, & bientôt après Thémistocle lui offre ses services contre son pays qui l'avoit proscrit: Artaxerxe reçoit avec honneur cet homme fameux, malgré la jalousie des Satrapes. Ce Prince, que nous aimons, parce qu'il protégea les Juifs, permet à Néhémias de rebâtir Jerusalem, & de l'enfermer de murs: il donne pour cela un Decret en forme, la vingtieme année de son regne. Il faut remarquer ici que le Decret de Cyrus ne regardoit que le Temple, au lieu que celui d'Artaxerxe regarde la ville & les murailles de Jérusalem. Daniel avoit encore deviné cela, comme on peut le voir dans les Commentateurs des Livres Hébreux.

Rome étoit déchirée par de nouvelles divisions, & les Tribuns augmentoient le mal. Dans cette circonstance, on s'adresse aux Grecs pour apprendre l'art d'un bon gouvernement; les Députés consultent surtout les Loix d'Athenes, qui leur paroissent plus conformes à l'état actuel des Romains. C'est sur ce plan, que les Dix Magistrats absolus,

nommés *Décemvirs*, rédigent les Loix des *XII. Tables*, qui sont la base du *Droit Romain*. Le peuple, d'abord touché du désintéressement & de l'équité de ces Législateurs, leur laisse ensuite usurper le pouvoir suprême, & bientôt ils s'érigent en tyrans. Mais à la fin, l'attentat d'Appius Claudius un des Décemvirs, & le meurtre de Virginie, que son pere égorge de sa propre main pour la soustraire à la passion d'Appius, rappellent le courage des Romains, déjà avilis par la servitude; & à leur réveil, ils chassent les Décemvirs.

Néhémias gouvernoit dans la Judée le peuple de Dieu nouvellement rétabli: il lui faisoit observer à la Lettre les observances de Moïse, dont l'oubli lui avoit couté si cher. Esdras, Docteur de la Loi, le seconde de tout son pouvoir. Un des grands articles de la réforme qu'ils proposent aux Juifs, ce n'est pas d'être honnêtes gens, mais de chasser les femmes étrangeres qu'ils ont épousées suivant la Loi Naturelle contre la défense de la Loi Ecrite qui la combat. Esdras revoit, ou plutôt compose, les différens Livres de la Bible, qui sont attribués à divers Auteurs, tous inspirés de Dieu: il se mêle aussi d'écrire de son chef, & nous lui devons les deux Livres des Chroniques ou Paralipomenes; il fait aussi la Gazette de son tems, que Néhémias acheve. On est étonné que les anciens Auteurs profanes, comme Hérodote, par exemple, que les Grecs appelloient le *Pere de l'Histoire*, ne disent pas un mot des Juifs, ce peuple célebre qui existoit avec

tant de gloire dans leur voisinage. Mais on répond qu'Hérodote n'avoit pas besoin d'en parler à des Grecs qui n'avoient rien à démêler avec eux; ce qui n'empêchoit pas que les Philosophes & les Moralistes n'allassent piller dans leurs Livres le peu de bonnes choses qu'ils ont dites. L'ancienne & respectable langue Hébraïque cesse d'être vulgaire depuis la captivité : les Juifs, esclaves des Chaldéens, apprennent leur idiôme qui approchoit fort du leur; & depuis cette époque les Livres Saints ne paroissent plus qu'en caracteres chaldaïques; Esdras en fit donc au moins une traduction pour des gens qui n'entendoient plus le premier texte; il est facile d'étendre cette réflexion. Les Samaritains ont retenu constamment, dit-on, l'ancien texte Hébreu, & nous avons encore le prétendu Pentateuque Samaritain.

Artaxerxe continuoit une malheureuse guerre contre les Grecs. Cimon, fils de Miltiade, qui commande les Athéniens, le force à faire une paix honteuse; de sorte que ce Prince désespérant de vaincre la Grece, se contente de chercher à profiter de ses divisions. Bientôt la jalousie éclate entre les Athéniens & les Spartiates, & ces deux peuples, les plus considérables entre les Grecs, se disputent la prééminence. Ils avoient jusqu'alors défendu avec gloire la liberté commune, & ils commencent à attaquer honteusement celle des autres. La guerre du Péloponese, quoique d'ailleurs marquée par de grandes actions, déshonore un peuple que la vertu auroit rendu invincible, s'il étoit

resté uni. Le fameux Athénien Périclès commence les hostilités ; Théramene, Thrasibule & Alcibiade se distinguent dans son armée. Brasidas & Myndare, qui combattent pour Lacédémone, perdent généreusement la vie. Sparte triomphe après une guerre de 27 ans, & sa funeste victoire prépare de loin la ruine de la patrie commune. Lysandre, Général de la flotte des Lacédémoniens s'empare d'Athenes, & en change le gouvernement. Les Perses, qui avoient favorisé les vainqueurs sentent bientôt qu'ils les ont rendu trop puissans : en effet, les Spartiates appuient la révolte du jeune Cyrus contre Artaxerxe, son frere ainé, surnommé *Memnon* à cause de sa rare mémoire. Ce jeune Prince, que sa mere Paysatis avoit sauvé de la mort & de la prison, médite une vengeance éclatante ; ses graces & ses procédés aimables lui concilient l'affection des Satrapes ; il traverse l'Asie Mineure, pénetre dans le cœur de l'Empire, attaque l'armée de son frere, le blesse de sa propre main, & trouve lui-même la mort lorsqu'il compte imprudemment sur la victoire. Il avoit avec lui dix-mille Grecs, qui après son malheur, font cette retraite merveilleuse qu'on a tant célébrée. L'illustre Xénophon, aussi bon Ecrivain que Grand Capitaine, a fait l'histoire de ces héros qu'il commandoit à la fin. Agésilas, Roi de Sparte, attaquoit alors les Perses dans l'Asie Mineure, & les faisoit trembler : on concevoit qu'il ne seroit pas impossible d'écraser cet énorme colosse qui tenoit tout l'Orient sous le joug. Mais Agésilas ne

peut suivre cet heureux essai ; les troubles de la Grece le rappellent dans sa patrie.

En Italie, les Romains assiegent la Ville de Véies, qui se défend pendant dix ans : on fait de part & d'autre de nobles exploits de guerre, jusqu'à ce que Camille donne à la fin une importante conquête à sa République. Ce Capitaine, qui faisoit la guerre aussi honnêtement qu'on peut la faire, & qui avoit d'ailleurs des vertus, soumet les Falisques en leur montrant un bel exemple de générosité. Le Maitre d'école de leur ville va livrer au Général Romain les enfans qu'on lui a confiés ; Camille dédaigne de triompher par une si lâche ressource ; il fait reconduire dans la ville tous ces enfans, & le traître qui a trompé leur innocence. Les Romains n'ont pas toujours été si délicats sur les moyens de vaincre. Quelque tems après ces événemens, les Gaulois Sénonois pénetrent en Italie, & assiegent Clusium ; ils gagnent la fameuse bataille d'Allia, & se rendent maîtres de Rome qu'ils livrent aux flammes : mais ils ne peuvent forcer le Capitole ; & Camille ayant rétabli les affaires, les Gaulois se retirent chargés de butin après avoir occupé Rome pendant sept mois.

Les Grecs étoient toujours aux prises entr'eux. Epaminondas, digne d'un meilleur siecle, se fait autant respecter par sa modération & son équité que par ses victoires. Ce grand homme s'étoit fait une maxime, qui étoit de ne jamais mentir, même en riant. Les Thébains s'illustrent par plusieurs exploits mémorables sous ce grand chef ; &

Sparte est humiliée. Les Rois de Macédoine commencent à figurer dans les affaires de la Grece. Philippe, pere d'Alexandre, plus habile politique qu'honnête homme, emploie tout pour satisfaire son ambition: d'ailleurs le malheureux talent de bien faire la guerre qu'il possede, le met en état de braver les obstacles que lui opposent Ochus & Arsès, Rois de Perse; vingt ans de combats & de victoires rendent sa milice formidable, & lui soumettent toute la Grece. Les éloquentes déclamations de Démosthene ne peuvent sauver la liberté; & la bataille de Chéronée, que Philippe gagne sur les Athéniens & leurs alliés, le rend en quelque sorte maître absolu de la patrie des Miltiade, des Thémistocle & des Epaminondas. Dans cette décisive & fameuse journée, Alexandre, qui n'avoit que dix-huit ans, enfonce les troupes Thébaines de la discipline d'Epaminondas, & entr'autres le *Bataillon sacré* des Amis, qui avoit été jusqu'alors invincible: ils périssent tous, & tombent ensemble: Philippe vient les voir sur le champ de bataille, & après avoir causé leur mort, il leur donne quelques larmes, c'est l'usage des Héros qu'on nomme Conquérans, & on appelle ces grimaces générosité, grandeur d'ame &c. Philippe, se voyant maître de la Grece, aspire à de nouveaux exploits: il médite la ruine de l'Empire des Perses, & il se fait élire Capitaine Général des Grecs dans cette expédition. La mort le surprend dans ces grands projets: Pausanias, à qui il avoit fait un affront insigne, l'assassine au milieu des fêtes d'un nou-

veau mariage. Le Roi de Perſe Arſès périt auſſi la même année par la main de l'Eunuque Bagoas, qui lui donne pour ſucceſſeur Darius ſurnommé Codoman. Voilà le Prince avec qui le fils de Philippe devoit ſe meſurer; il avoit du mérite & du courage: mais il lui auroit fallu les talens hiéroïques d'Alexandre pour faire autant de mal que celui-ci.

Alexandre ſuccede à ſon pere, & travaille d'abord à s'affermir; il ſe venge de ceux de ſes peuples, qui mépriſant ſa jeuneſſe, oſent ſe révolter. Les Grecs ne manquent pas de faire de vains efforts pour ſecouer le joug, & il aggrave leurs fers. Il renverſe entr'autres la ville de Thebes, & n'épargne que la maiſon & la poſtérité de Pindare, le plus fameux des anciens Lyriques. Les gens de Lettres n'ont pas manqué de louer dans tous les tems cette belle action. Le Héros, aprés avoir pris toutes ces meſures pour prévenir les troubles dans ſon abſence, paſſe en Aſie & marche à la gloire. Il défait les Perſes dans trois actions fameuſes, ſe rend maître de toute la maiſon de Darius, pourſuit ce Prince malheureux qui périt dans ſa fuite par la main d'un traître, entre triomphant dans Babilone & dans Suſe, ruine Perſépolis, pouſſe ſes conquêtes juſqu'aux Indes, ſe ſouille par pluſieurs crimes particuliers, ſans compter le grand crime de toute ſa vie, & meurt des ſuites d'une débauche à l'âge de trente-trois ans. Tel eſt le Prince, qu'on a loué ſi lâchement dans tous les ſiecles, & dont l'exemple a échauffé mille brigands, qui

ont fait tous leurs efforts pour l'imiter. Faſſe le ciel que nos deſcendans ſoient aſſez vertueux pour déteſter ces infames héros, & aſſez ſages pour n'en pas ſouffrir!

Les Juifs, depuis le retour de la captivité, vivoient ſous l'empire de leurs Prêtres. Manaſſès, frere du Souverain Pontife Jaddus, excite quelques troubles, qui, pour leurs conſéquences, méritent d'être rapportés: il s'étoit marié dans la famille de Sanaballat Samaritain, que Darius avoit fait Satrape du pays; le Conſeil de Jéruſalem & ſon frere veulent l'obliger de renvoyer ſa femme, parce qu'elle eſt étrangere; il refuſe de ſe ſoumettre à cette loi ridicule & injuſte, & il paſſe dans le parti des Samaritains. Pluſieurs autres Juifs, qui ſont dans le même cas, ſuivent ſon exemple; & dès-lors il ſe propoſe de bâtir un Temple ſur la montagne de Garizim, pour y honorer Dieu avec moins de fanatiſme. Sanaballat, qui a du crédit à la cour de Darius, ſe prépare à lui ménager la protection de ce Prince, lorſque l'expédition d'Alexandre & ſes premiers ſuccès lui inſpirent un autre deſſein: le Satrape, infidele à ſon maître, mene des troupes au Héros pendant le ſiege de Tyr; & ce ſervice lui fait obtenir tout ce qu'il demande. Le Temple de Garizim s'éleve; & Manaſſès en eſt Souverain Pontife. Cependant les Juifs affectent d'être fideles à Darius, & refuſent de ſe déclarer pour ſon rival. Alexandre furieux marche à Jeruſalem pour ſe venger: mais Dieu fait un grand miracle pour l'appaiſer. Le Grand-Prêtre & les Sacrificateurs en habits

de cérémonie, & précédés de tout le peuple habillé de blanc, viennent au devant lui: à ce ſpectacle auguſte & impoſant, le Prince reſte immobile, & oublie ſon reſſentiment. On lui montre des prophéties qui l'appellent un *Belier;* & cela lui paroît ſi clair qu'il accorde ſa faveur aux Juifs, qui entrent par reconnoiſſance dans ſon parti.

Rome faiſoit la guerre aux Samnites, peuples les plus belliqueux de l'Italie. Papyrius Curſor, le plus grand Capitaine qu'elle eut alors, a beſoin de toute ſa conduite pour les faire céder à la fortune des Romains. Les Gaulois font une nouvelle tentative pour humilier ces fiers Républicains; ils gagnent d'abord une bataille, mais ils ſouillent leur victoire en maſſacrant des Ambaſſadeurs. Cette action atroce met les Romains en fureur; ils battent les Gaulois, pénetrent dans leurs terres, & y fondent une colonie qui les tient en échec; en un mot, ils les forcent à implorer la paix.

La mort d'Alexandre eſt ſuivie des déſordres les plus affreux. Il avoit inſpiré ſon ambition à ſes Capitaines, qui déſolent & déchirent ſon nouvel Empire pour lui ſuccéder. Ces tems malheureux n'offrent que des ſcenes d'horreur qui font frémir. Perdiccas, Ptolomée fils de Lagus, Antigone, Séleucus, Lyſimaque, Antipater & Caſſandre commencent par ſacrifier toute la famille de leur maître, ſon frere, ſa mere, ſes femmes, ſes enfans & ſes ſœurs même: ils ſe baignent enſuite dans le ſang des peuples pour partager les conquêtes du fléau de l'Aſie. Quelques

peuples profitent de ces désordres pour secouer le joug, & forment les Royaumes de Pont, de Bythinie & de Pergame, qui restent indépendans, & deviennent célebres. L'Arménie imite cet exemple, & se rend considérable. Mithridate fonde le Royaume de Cappadoce, & son fils confirme la révolution. Les deux plus puissans Etats qui s'élevent sur les débris du trône d'Alexandre, sont celui d'Egypte fondé par Ptolomée, fils de Lagus, d'où viennent les Lagides; & le Royaume de Syrie, établi par Séleucus, tige des Séleucides. Ce second Etat renfermoit, outre la Syrie, ces grandes & belles Provinces de la haute Asie, qui composoient l'Empire des Perses. Par ce moyen, les Grecs furent connus dans tout l'Orient, qui apprit leur langage. Les Capitaines du vainqueur de l'Asie, désoloient la Grece même; tout jusqu'à la Macédoine, son héritage propre, essuyoit leurs brigandages. On voit les enfans de Cassandre se proscrire les uns les autres. Pyrrhus, Roi d'Epire, possesseur d'une partie de la Macédoine, en est chassé par Démétrius Poliorcete qu'il chasse à son tour: il est encore chassé de nouveau par Lysimaque, & Lysimaque par Séleucus, qui est assassiné par le perfide Ptolomée Céraunus, banni d'Egypte par son pere, le premier Ptolomée. Ce traître usurpe ensuite le trône de Macédoine, & périt bientôt dans un combat contre les Gaulois que Brennus avoit menés dans l'Orient. Ces Gaulois s'établissent dans la Gallogrece ou Galatie, ainsi appellée de leur nom; de-là ils ravagent la Macédoine, & menacent

toute le Grece. Ils pénetrent même jusqu'au Temple de Delphes, où la superstition payenne avoit prodigué des trésors immenses; mais le Dieu Appollon, secondé par ses Prêtres, fait des prodiges pour punir ces Sacrileges, & conserver ses richesses.

Pyrrhus, ayant perdu la Macédoine, songe à se dédommager par la conquête de l'Italie qu'il croit facile. Les Romains venoient de battre les Tarentins & les Samnites, qui, dans cette extrémité, appellent Pyrrhus à leur secours. Ce Prince gagne d'abord quelques batailles qui le ruinent, & l'ennemi revenu de sa premiere surprise à la vue des éléphans du Roi d'Epire, comprend bientôt qu'il n'est pas impossible de le vaincre. Les Epirotes & les Romains mêlent aux horreurs de la guerre quelques actions de générosité & de vertu. Pyrrhus rend au célebre Fabrice ses prisonniers sans rançon, & dit qu'il faut faire la guerre avec le fer, & non point avec l'argent: Fabrice, de son côté, renvoie au Prince l'infame Médecin qui étoit venu lui offrir de l'empoisonner. Pyrrhus étoit un avanturier qui cherchoit les hazards & la fausse gloire des conquêtes: chaque victoire qu'il remportoit sur les Romains étoit une leçon qu'il leur donnoit, & bientôt les Disciples surpasserent le maître dans cet art détestable.

Les Grecs, répandus partout dans l'Orient, commencent à connoître les Juifs & leur Religion. Les Rois de Syrie les traitent d'abord avec indulgence; & le peuple de Dieu ne pouvant soumettre les Gentils, malgré toutes les belles promesses qu'on lui avoit faites,

profite au moins de leur indulgence pour les piller & les voler par l'uſure. Les Juifs inondent l'Aſie Mineure & puis la Grece, où ils obtiennent les droits & les privileges des bons citoyens. Ils s'étoient déjà établis en Egypte depuis le premier Ptolomée. Son fils & ſucceſſeur, Ptolomée Philadelphe, qui aimoit les Livres, entendant parler des Ecritures Juives, conçoit le deſſein de faire connoître aux Grecs ces beaux monumens. Le Pontife Eléazar lui envoie pour cela 72 vieux Docteurs, qui compoſent la fameuſe Verſion appellée des *Septante*. Il y a des gens qui prétendent que ces Traducteurs ne donnerent que le Pentateuque de Moïſe; & l'on conjecture que les autres Livres Juifs furent enſuite traduits à loiſir pour l'uſage des illuſtres enfans d'Abraham répandus chez les nations; car ils oublierent non ſeulement l'Hébreu qui étoit leur premiere Langue, mais encore le Chaldéen qu'ils avoient appris pendant la captivité; de ſorte qu'ils ſe firent un langage particulier; c'étoit un Grec gâté par des Hébraïſmes. C'eſt dans ce jargon que la Verſion des Septante & tout le Nouveau Teſtament ſont écrits. On nous dit gravement que dans cette époque, le Temple des Juifs étoit célebre par toute la terre, & que tous les Rois d'Orient y préſentoient des offrandes; du moins certain Prophete l'avoit prédit.

Pyrrhus étoit aux priſes avec les Romains, & ne réuſſiſſoit pas. Le Conſul Curius l'oblige enfin de repaſſer en Epire. Mais cet homme inquiet, qui étoit fait pour troubler le monde, forme de nouveaux projets contre

la Macédoine, & vient à bout de s'en rendre maître; il marche après cela contre les Lacédémoniens & les Argiens pour ne pas rester oisif: deux factions opposées introduisent en même tems dans Argos les deux Princes ennemis qui entrent par deux portes différentes. Il se donne là-dessus un grand combat dans la ville, & une femme voyant son fils poursuivi par Pyrrhus qu'il avoit blessé, écrase ce Prince d'un coup de pierre: cet événement remet la Macédoine sous l'obéissance d'Antigone, que le Roi d'Epire avoit chassé. Ainsi mourut ce héros insensé, qui ne fit jamais que des entreprises folles; il périt de la main d'une femme en se battant en avanturier, & cela s'appelle valeur.

La famille d'Antigone s'affermit avec le tems sur le trône de Macédoine: mais la Ligue des Achéens l'empêche de rien entreprendre contre les autres Etats; c'étoit là le dernier soupir de la liberté des Grecs, qu'Aratus & Philopémen rendirent illustre. Carthage donne en Italie quelques secours inutiles aux Tarentins, que Rome défait aussi bien que les Brutiens & les Samnites leurs alliés. Ceux-ci, après avoir lutté sans fruit pendant 72 ans contre la fortune des Romains, subissent enfin le joug; Tarente y est pareillement forcée; les peuples voisins succombent aussi malgré tous leurs efforts: enfin toute l'Italie se trouve subjuguée. Ces fiers Romains, qui s'étoient aggrandis pas à pas, se préparent à de plus vastes conquêtes; les Carthaginois, qui excitent leur jalousie, leur paroissent d'abord des ennemis dignes d'eux.

Carthage dominoit sur les deux bords de la Méditerranée, en Afrique & en Espagne. Sa puissance & son commerce lui avoient donné l'empire de la mer: elle régnoit dans les Isles de Corse & de Sardaigne; la Sicile, où elle avoit fait des acquisitions considérables, se défendoit avec peine, & l'Italie menacée par cette ambitieuse République, avoit tout à craindre pour la suite. Carthage étoit déjà corrompue, lors de la premiere guerre Punique; elle comptoit des Citoyens qui avoient les trésors des Rois; elle n'avoit que son opulence à oppose à la pauvreté Romaine; son ambition étoit mercenaire, & les Romains ne cherchoient que la gloire; ils devoient naturellement triompher. Jamais deux Puissances ennemies ne se firent la guerre avec plus de mauvaise foi, & les deux partis n'observerent les Traités qu'autant qu'ils le jugerent convenable à leurs intérêts. On voit les Romains apprendre la tactique navale dans la premiere guerre Punique, & devenir aussitôt des maîtres dans un art, dont ils n'avoient pas même jusqu'alors les élémens: aussi le consul Dullius gagne-t'il la premiere bataille qui se donne sur mer. Régulus passe en Afrique, fait trembler Carthage, & la réduit à implorer des secours étrangers. Le Lacédémonien Xantippe vient soutenir sa cause; & le Général Romain, quoique battu & fait prisonnier, s'immortalise par une démarche qui a beaucoup d'admirateurs, mais que je rougirois d'admirer: il méritoit la mort; cependant la sienne fut trop cruelle. Les Romains essuient deux naufrages terribles qui

portent un funeſte coup à leur marine naiſſante. Les Carthaginois reprennent courage, profitent de cet échec, & menacent l'ennemi à leur tour. Rome rétablit ſa flotte, donne une ſeule bataille déciſive, & termine la guerre. Par le Traité, les Carthaginois ſont réduits à payer tribut & à évacuer la Sicile avec toutes les Iſles adjacentes : en conſéquence les Romains s'emparent de toute la Sicile, à la réſerve des Etats d'Hiéron, Roi de Syracuſe leur allié.

A peine la paix eſt-elle ſignée, que Carthage ſe trouve ſur le point de périr par la mutinerie des Soldats qu'on n'avoit pas payés. Leur armée, compoſée de mercenaires étrangers, ſe révolte, tandis que preſque toutes les villes de ſa dépendance, qu'elle gouvernoit tyranniquement, ſuivent le même exemple. Les Soldats & les mécontens aſſiegent Carthage, & la preſſent tellement qu'elle étoit perdue ſans Amilcar. Celui-ci avoit ſoutenu ſeul le fardeau de la guerre, & on lui dut encore la victoire qu'on remporta ſur les mutins : mais on perdit la Sardaigne, que la révolte de la garniſon ouvrit aux Romains. On céda par force cette Iſle importante, & on paya un plus fort tribut, afin d'éviter une nouvelle querelle.

Dans ces entrefaites, Amilcar paſſe en Eſpagne pour y ſoutenir l'empire des Carthaginois ébranlé par la révolte : il mene avec lui ſon fils Annibal âgé de neuf ans, & périt dans une bataille. Amilcar avoit formé ſous ſes yeux le jeune Annibal, & lui avoit inſpiré avec ſa valeur & ſa conduite, une haine im-

implacable contre les Romains. Asdrubal, parent d'Amilcar, lui succede dans le gouvernement d'Espagne, & s'y fait estimer; il bâtit Carthage la Neuve qui tient toute la Province en échec. Les Romains étoient alors occupés contre Teuta, Reine d'Illyrie, qui infestoit toute la côte par ses pirateries: enrichie des dépouilles des Grecs & des Epirotes, elle mépriſoit les Romains, & avoit fait même périr leurs Ambaſſadeurs. Elle ne put tenir contr'eux; on ne lui laiſſa qu'un coin de l'Illyrie, & on lui ôta l'Iſle de Corfou qu'elle avoit uſurpée. Rome ſe fait alors reſpecter en Grece par une ambaſſade ſolemnelle, & y fait craindre ſa puiſſance. Elle auroit bien voulu tâter encore les Carthaginois, dont Asdrubal avoit entiérement rétabli les affaires en Eſpagne; mais les Gaulois d'Italie menaçoient la République de plus près.

Il y avoit quarante ans que ce peuple fougueux étoit tranquille: les nouvelles générations, oubliant leurs anciennes pertes, & animées du même eſprit que leurs peres, penſoient à remuer. Les Romains commencent par prendre leurs ſûretés du côte des Carthaginois; & Asdubral s'engage ſolemnellement à ne point paſſer l'Ebre. Les deux nations ennemies s'attaquent & ſe défendent d'abord avec une égale fureur: la Gaule Tranſalpine, qui prend part à la querelle, eſt à la fin vaincue comme la Ciſalpine: le Roi Concolitanus eſt pris dans une bataille; un autre Roi, auſſi Gaulois, nommé Anéroeſtus, ſe tue lui-même; enfin les Romains vainqueurs paſſent

le Pô pour la premiere fois, dans le deſſein d'ôter aux Gaulois les bords de ce fleuve dont ils étoient en poſſeſſion depuis ſi long-tems. Il triomphent partout; Milan ſuccombe, & preſque tout le pays eſt aſſervi.

Cependant Asdrubal meurt, & Annibal lui ſuccede à l'âge de vingt-cinq ans. La guerre fut dès-lors comme inévitable. Le nouveau Chef entreprend hautement de réduire toute l'Eſpagne contre la foi des Traités. Sagonte, alliée des Romains, leur porte ſes plaintes: ils envoient des Ambaſſadeurs à Carthage; mais ils arrivent dans des circonſtances où ils ne pouvoient guere être favorablement écoutés. Les Carthaginois n'avoient pas oublié la perte de la Sicile, de la Sardaigne & le honteux tribut qu'ils payoient à Rome: ils avoient rétabli leurs affaires en Eſpagne, & ils n'étoient pas d'humeur à reculer. Il y avoit cependant une faction qui vouloit qu'on abandonnât Annibal: mais on conçoit bien qu'elle étoit la plus foible. Le Général d'Eſpagne préparoit tout; il avoit traité ſecrétement avec les Gaulois d'Italie, ennemis nés des Romains, mais alors incapables de rien entreprendre par eux-mêmes. Annibal traverſe donc l'Ebre, franchit les Pyrénées, toute la Gaule Tranſalpine, les Alpes, & tombe ſubitement ſur l'Italie. Les Gaulois renforcent ſon armée, & ſe diſpoſent à ſecouer efficacement le joug. Les Romains ſont battus aux affaires du Téſin, de la Trébie, de Thraſimene & de Cannes: cependant ils ont la conſtance de ne point demander la paix, leur maxime étoit de ne point traiter

avec l'ennemi tant qu'il étoit sur leurs terres. Après la funeste bataille de Cannes qui sembloit devoir les écraser sans retour, il ne fut pas permis même aux femmes de pleurer; le Sénat refuse de racheter les prisonniers, & envoie le reste de l'armée faire la guerre en Sicile sans aucune marque de distinction. Cependant Rome se trouvoit dans les circonstances les plus critiques : presque tous ses alliés l'abandonnent, & pour comble de disgrace la perte des deux Scipions en Espagne, semble ruiner toutes ses ressources. Dans cette extrémité, trois grands hommes relevent ses espérances. Fabius Maximus fait une guerre inconnue aux Romains ; sa lenteur qu'on accuse de foiblesse est un trait de la plus haute politique; il laisse Annibal s'épuiser par ses efforts, & le succès couronne sa conduite. Marcellus, d'un autre côté, fait lever le siege de Nole, se rend maître de Syracuse, qui s'étoit déclarée pour l'ennemi, & ces actions de vigueur raniment le courage de ses concitoyens. Le jeune Scipion surtout est celui qui paroît rendre de plus grands services à sa patrie. Pour autoriser les conseils sages qu'il lui donne, il affecte de communiquer avec les Dieux, dont il se dit descendu, & tous ses profonds desseins réussissent. Il passe en Espagne, à l'âge de vingt-quatre ans, & met tout en œuvre pour réparer la funeste disgrace de son pere & de son oncle : il attaque comme par inspiration la Nouvelle Carthage, & ses soldats échauffés du même enthousiasme, l'emportent au premier assaut. Ses procédés lui concilient le cœur de tous

les peuples ; les Carthaginois abandonnent l'Eſpagne ; il les pourſuit en Afrique, & ſes négociations font autant que ſes armes. C'eſt envain qu'Annibal, après ſeize ans de victoires, vole au ſecours de Carthage ; elle tombe, & Scipion mérite par cette étonnante conquête le titre d'Africain. On a beaucoup blâmé Annibal d'avoir langui dans l'inaction à Capoue, au lieu de marcher droit à Rome qui étoit conſternée par toutes ſes défaites ; mais il n'en eſt pas, dit un bon Ecrivain, de la conſternation d'un peuple belliqueux, qui ſe tourne preſque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace, qui ne ſent que ſa foibleſſe ; une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer partout du ſecours. Voilà comment ſe termina la ſeconde Guerre Punique, qui renverſa, pour ainſi dire, Carthage : elle obtint la paix, mais aux conditions les plus dures. Elle s'engageoit par le Traité à payer dix-mille talens dans le terme de cinquante années, à livrer ſa marine & ſes éléphans, à ne jamais faire la guerre à aucun peuple ſans l'agrément de Rome, & pour la tenir toujours en échec, on augmenta la puiſſance de Maſſiniſſa ſon ennemi déclaré. Après de ſi éclatans ſuccès, les Romains ne combattirent plus que pour faire des conquêtes, & ſe virent en état d'attaquer toutes les nations ſans péril : dès-lors leur coupable ambition n'eut plus de bornes.

Du tems de la premiere Guerre Punique, Théodote, Gouverneur de la Bactriane, ſe révolte contre Antiochus ſurnommé *le Dieu*,

Roi de Syrie, & lui enleve mille villes; presque tout l'Orient imite son exemple; Arsace, chef de la race des Arsacides, fait également secouer le joug aux Parthes, & fonde un Empire qui s'étend peu à peu dans la haute Asie, & qui se rend dans la suite redoutable aux Romains mêmes. Les Rois de Syrie & ceux d'Egypte se font une guerre barbare pour la Célesirie, qui comprenoit Damas & son territoire, & qui confinoit aux deux Etats.

Les Lettres fleurissoient dans la Grece. Deux principales Sectes de Philosophes, L'Italique & l'Ionique, produisent des hommes célebres, & les Grecs, grands bavards, après avoir perdu leur ancienne gloire dans les armes, cherchent à s'illustrer par les sciences: cette manie fait éclorre bien des sottises & bien des systêmes impertinens, auxquels les modernes ont donné beaucoup d'importance. Pythagore, fondateur de la Secte Italique, s'étoit illustré dans la Grande-Grece du tems de Cyrus & de Cambyse; & Thalès de Milet avoit établi la Secte Ionique à peu près dans la même époque. Ces fameuses Ecoles produisirent Héraclite, Démocrite, Empédocle, Parménide, Anaxagore &c. Ce dernier s'en tint à la bonne méthode en se contentant d'observer la nature sensible, sans s'égarer dans les régions impénétrables de la Métaphysique: il est vrai qu'il n'alla pas bien loin, & des raisonneurs plus modernes se sont très-absurdement moqué de ses opinions absurdes: il n'avoit pas nos avantages & nos instrumens pour se guider dans ses recher-

ches ; mais toutefois il fut plus ſage que pluſieurs de ſes Critiques. Socrate fut, dit-on, le pere de la Philoſophie Morale; s'il s'étoit borné à la connoiſſance des vrais devoirs de l'homme & de nos foibleſſes, ſa gloire ſeroit en tout point juſtement méritée: mais le Métaphyſicien Platon, ſon Diſciple, lui prête ſes chimeres ſur la ſcience des Eſprits; & ſi ſon rapport eſt vrai, Socrate fut auſſi viſionnaire que lui. Ce divin Platon fonda l'Académie; Ariſtote, ſon éleve, prit une autre route, & forma la Secte des Péripathéticiens qui ſe piquerent de parler de tout ſans rien ſavoir, & qui ne valurent pas mieux que leurs prédéceſſeurs. Zénon fut le pere des braves Stoïciens, dont la philoſophie fut auſſi dure que leurs maximes de conduite. L'Athénien Epicure raiſonna tranquillement dans ſon Jardin ſur le premier Principe des choſes, nia l'exiſtence de la Divinité, combattit la Providence, & donna le germe de cette pernicieuſe Philoſophie qui méconnoît un Etre éternel, intelligent & unique Auteur de la Nature: il faut cependant être juſte, & ne pas calomnier ſans raiſon cet homme célebre. Il rejetta l'exiſtence de Dieu; voilà ſon crime; du reſte ſa morale fut auſſi pure que ſa conduite, quoiqu'en diſent les ignorans qui le diffament ſans raiſon. C'eſt dans cette époque que la Médecine devint un art; Hippocrate, qui en eſt le pere, fut cependant meilleur Philoſophe que bon Médecin : cet art n'a jamais été qu'un art de conjectures; & les anciens Eſculapes trompoient comme aujourd'hui les

hommes foibles pour leur argent. La premiere Philoſophie des Romains fut la vertu, quoique gâtée par l'ambition & la fauſſe gloire. Ils ne diſputoient pas, mais ils vivoient bien: leur frugalité, leur amour de la pauvreté, leur zele pour la patrie, méritent nos éloges: mais encore une fois, je déteſte leur ambition, qui les rendit maîtres du monde connu, & coupables de tous les crimes.

AN DE ROME 552.

On voit donc Carthage recevoir la Loi des Romains, 552 ans aprés la fondation de leur ville; c'eſt la neuvieme Epoque. Annibal vaincu leur avoit juré une haine éternelle; il cabaloit pour leur ſuſciter des ennemis: mais il ne fit que multiplier leurs victimes. Philippe, Roi de Macédoine, eſt d'abord humilié par le Conſul Flaminius. Polybe accuſe ce Prince de pluſieurs actions cruelles & injuſtes qui le firent déteſter des Grecs. Les Etoliens ſurtout s'unirent avec les Romains par une folle alliance qui devoit bientôt les perdre; ceux-ci pénetrent dans la Grece, & en ſoulevent tous les peuples contre le Roi de Macédoine, qui eſt battu à la journée des Cynocéphales, & qui s'oblige, pour obtenir la paix, à faire ſortir ſes garniſons de toute la Grece, à livrer ſes vaiſſeaux, & à payer mille talens en dix années. Les Romains, voyant que tous les peuples qu'ils pouvoient craindre, avoient cédé à leur aſcendant, ne douterent plus de la Monarchie univerſelle: ils eurent recours aux manœuvres ſourdes de

la Politique pour abbaiſſer les imprudens Etoliens qui les avoient ſi bien ſervis; & le Sénat voulut que chaque Ville Grecque, qui avoit été ſoumiſe à quelque Prince particulier, ſe gouvernât par ſes propres loix. Les Grecs, qui, comme nos Anglois, ne voyoient pas plus loin que le moment préſent, ſe félicitèrent de cette prétendue liberté, & ſe livrerent à une fatale confiance. Annibal, dont Philippe avoit mal ſervi le reſſentiment; ſe ſauve en Aſie, & ſe fait encore craindre des Romains. Il engage Antiochus, Roi de Syrie, à les attaquer pour les prévenir: ce Prince entre dans ſes vues, & néglige ſtupidement ſes conſeils, quoiqu'il eut fait d'ailleurs de grandes choſes dans d'autres occaſions; mais la fortune de Rome l'avoit condamné.

Il paſſe d'abord dans la Grece avec une petite armée, tandis qu'il auroit dû s'y montrer avec des forces reſpectables; il s'y livre aux plaiſirs, au lieu de faire la guerre; en un mot, il eſt battu, & obligé de fuir en Aſie. Ce qu'il y a de plus étonnant, tant les hommes ſont ridicules, c'eſt que ce même Philippe, que les Romains avoient tant maltraité, les ſervit de tout ſon pouvoir contre un Prince, qui auroit pu lui rendre ſa premiere indépendance, & venger la Grece aſſervie. Son reſſentiment contre les Etoliens, la promeſſe qu'on lui fit de diminuer le tribut qu'on lui avoit impoſé, & de lui abandonner quelques villes Grecques, la jalouſie qu'il conçut contre Antiochus, en un mot, mille petits motifs l'engagerent à ſeconder les Romains de

toutes ſes forces, & à ſe confirmer dans la ſervitude. Quoiqu'il en ſoit, Antiochus, pourſuivi en Aſie par les vainqueurs, & battu par mer & par terre, conſentit au Traité le plus infame qu'un grand Prince ait jamais fait. Annibal, lâchement perſécuté par les Romains, & ne ſachant plus où chercher un aſyle, ſe retire chez le perfide Pruſias, Roi de Bythinie, qui veut le livrer à ſes ennemis, mais il prévient cet attentat par le poiſon. Après tant de triomphes, Rome enivrée de ſa grandeur, mépriſe les Rois & traite les peuples avec la derniere arrogance, l'action inſolente de Popilius en eſt une bonne preuve. Philippe, Roi de Macédoine, qui n'avoit pu ſe tirer de la dépendance des Romains, les avoit ménagés juſqu'à ſa mort: mais ſon fils & ſucceſſeur Perſée, ayant réuſſi dans quelques entrepriſes contre ſes voiſins, ne fut pas auſſi docile; ce Prince ambitieux, avare & cruel n'avoit pas toutefois les talens néceſſaires pour ſe meſurer avec les vainqueurs des nations. Paul Emile, qui fut envoyé contre lui, l'écraſa dans une ſeule bataille, & conquit tout ſon Royaume en deux jours. Perſée même fut pris & mené à Rome, où il honora le triomphe du Général Romain. La Macédoine, qui avoit ſubjugué toute la Grece & donné des Maîtres à tout l'Orient, ne fut plus dès-lors qu'une Province Romaine.

La petite Hiſtoire de la Paleſtine nous dit que dans ces tems-là, les Juifs ſouffroient extrêmement de la tyrannie d'Antiochus, ſurnommé Epiphanès ou l'Illuſtre, peut-être par antiphraſe. On dit que, malheureux dans

ſes entrepriſes contre les nations profanes, il voulut s'en venger ſur la nation ſainte, en détruiſant le Temple de Jéruſalem, la Loi de Moïſe & les déteſtables enfans d'Abraham. Mais le ciel ſuſcita les illuſtres Machabées qui ſe révolterent pour la cauſe de Dieu, & humilierent Antiochus par pluſieurs défaites. Ce méchant Prince, aigri de ſes diſgraces, réſolut d'aller lui-même à Jeruſalem pour s'en venger & exterminer tous les Juifs : mais l'hiſtoire rapporte que dans le voyage, il tomba ſi rudement de ſon char qu'il ſe briſa tous les membres : il lui ſurvint là-deſſus une maladie horrible ; enfin il mourut rongé des vers en invoquant le Dieu des Juifs, qui rejetta ſa priere. *Ce Scélérat ſupplioit le Seigneur, de qui il ne devoit pas attendre de miſéricorde :* ce ſont les termes du Livre des Machabées, que les Proteſtans ont proſcrit à cauſe de ſes impertinentes contradictions ; car pour ne pas quitter cet exemple, le même Livre fait ailleurs mourir Antiochus de triſteſſe à Babilone, & le fait encore aſſommer en Perſe dans le Temple de Nanea ; de ſorte qu'il meurt de trois manieres différentes en différens tems & en différens lieux. Les Docteurs, qui expliquent tout, expliquent auſſi cela.

Antiochus Eupator, fils & ſucceſſeur du précédent étoit encore en bas âge : Lyſias, ſon Gouverneur, géra les affaires pendant la minorité. La guerre ſe continua contre les Juifs, & Judas Machabée y fit des prodiges. Dans ces entrefaites, Démétrius, ſur qui Antiochus Epiphanès ſon oncle avoit uſur-

pé le Royaume, & qui étoit en otage à Rome, se sauve, passe en Syrie & se fait reconnoître des peuples. Antiochus Eupator & Lysias perdent la vie dans cette révolution. Démétrius n'épargne pas davantage les Juifs: son Général Nicanor périt dans une bataille, où Judas Machabée fut défait & tué. Jonathas, frere de celui-ci succede à sa place & à son Zele. Les Juifs sollicitent alors l'alliance des Romains, qui daignent la leur accorder pour tenir dans l'abbaissement les Rois de Syrie; mais toutefois sans y joindre aucun secours. La Syrie, livrée aux troubles, voit un certain Alexandre Balas monter sur le trône des Séleucides, en qualité de fils d'Antiochus l'Illustre: les Rois d'Egypte saisissoient toutes les occasions possibles d'augmenter les divisions de cet Etat; ainsi Ptolomée Philométor soutint l'imposteur, que la ville d'Antioche avoit reconnu. La guerre fut barbare & sanglante, comme il arrive en pareil cas: le Roi Démétrius y perdit la vie, & ne laissa pour venger sa mort que deux Princes encore enfans, Démétrius Nicanor & Antiochus Sidetes. Balas affermit ainsi son usurpation, & le Roi d'Egypte lui donna sa fille Cléopatre en mariage. Mais après tous les périls qu'il avoit courus, & bravés avec courage, il se livra honteusement à la débauche & à la mollesse, ce qui lui attira le mépris des peuples. Le jeune Démétrius Nicanor songea à profiter de ces dispositions pour remonter sur le trône de ses ancêtres. L'efféminé Balas perdit cœur à son approche: Cléopatre sa femme le quitta pour épouser son

ennemi, que le Roi Philométor soutint de tout son pouvoir. Enfin l'usurpateur périt de la main des siens après une bataille. Quelque tems auparavant Philométor avoit jugé un singulier procès entre les Samaritains & les Juifs. Les Samaritains, toujours Schismatiques & toujours excommuniés, ne manquoient point de se joindre aux ennemis du peuple de Dieu: pour faire leur cour à Antiochus Epiphanès, ils avoient consacré leur Temple de Garizim à Jupiter Hospitalier. Malgré cet horrible sacrilege, ils eurent cependant l'impiété de soutenir à Alexandrie en présence de Ptolomée Philométor que leur Temple impur l'emportoit sur celui de Jérusalem, & méritoit la préférence. On plaida de part & d'autre devant le Roi, & les deux Sectes s'engagerent sous peine de la vie à justifier leurs prétentions par les termes mêmes de la Loi de Moïse. Les Juifs gagnerent le procès, & les Samaritains furent punis de mort suivant la capitulation. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette affaire, c'est que les Juifs n'avoient plus le texte de Moïse; ils ne pouvoient donc opposer que la Version d'Esdras à l'Original des Samaritains: mais ils étoient alors les plus forts à la Cour d'Egypte. Le même Philométor permit à Onias, un des descendans d'Aaron, de bâtir en Egypte le Temple d'Héliopolis sur le modele de celui de Jérusalem. Le Sanhédrin condamna cette témérité, parce que le Dieu d'Abraham ne pouvoit avoir qu'un Temple, & que ce Temple ne pouvoit être qu'à Jerusalem.

Carthage s'étoit rétablie par une assez lon-

gue paix, les conditions que Scipion lui avoit preſcrites, étoient accablantes; elle réſolut donc de faire un nouvel effort, & les Romains réſolurent auſſi de l'anéantir entiérement. Ici commence la troiſieme Guerre Punique. Scipion Emilien, après avoir fait d'auſſi grandes choſes que ſon aïeul, & vaincu Asdrubal en pluſieurs rencontres, prend enfin Carthage qu'il réduit en cendres, & par cette belle action il gagne encore le ſurnom d'Africain. Le vertueux Caton diſoit toujours en opinant au Sénat: *mon avis eſt qu'on ruine Carthage*; telle étoit la vertu de ces Romains, qu'on vante avec tant de fureur: un bon patriote eſt l'ennemi du genre humain. Souhaitez que votre patrie conſerve ſes poſſeſſions & ſa liberté, & qu'elle les défende avec ſuccès contre tout ennemi étranger; cela eſt dans l'ordre: mais vouloir qu'elle brille par les conquêtes & la gloire des armes, c'eſt un vœu abominable. On dit que Scipion, après avoir brûlé Carthage, verſa quelques larmes ſur ſes ruines; en vérité les héros ſont de bonnes gens!

L'ambition des Romains attaquoit tous les peuples les uns après les autres. Le Conſul Mummius marche à Corinthe, s'en rend maître, & la fait d'abord piller par ſes ſoldats, au ſon des trompettes, afin de rendre la ſcene plus agréable; il y met enſuite le feu, qui excite un ſi violent embraſement, que les ſtatues d'or, d'argent & de cuivre, fondues enſemble, forment un métal précieux, qu'on appelle depuis cuivre de Corinthe. En un mot cette ville ſuperbe ne fut plus dans un

inſtant qu'un monceau de cendres. Mummius, auſſi ſtupide qu'habile brigand, fit tranſporter à Rome quelques tableaux & ſtatues des grands maîtres, qu'on lui avoit vantés, mais dont il n'étoit pas capable de connoître le prix : auſſi déclara-t'il à ſes commiſſionnaires, *que ſi ces pieces ſe perdoient ou ſe gâtoient par leur négligence, ils en rendroient de nouvelles.*

Les Romains ne connoiſſoient pas encore les Arts de la Grece, & n'en valoient guere mieux. On voit dans Cicéron qu'ils les regardoient comme des occupations d'eſclaves, auſſi bien que le commerce, qui eſt le grand art de l'Europe moderne. Cultiver la terre, étoit chez eux un travail auſſi noble que néceſſaire, & en cela ils avoient raiſon : mais l'art de la guerre étoit l'art des belles ames, le champ de la gloire & du véritable honneur ; & je crains bien que cet art infernal ne dure autant que le monde.

Les Juifs profitoient des troubles de Syrie pour ſecouer le joug des gentils : chaque Prince qui diſputoit le trône, recherchoit l'amitié des Jonathas, & Nicanor daigna traiter un Juif de frere. Cette bonne intelligence ne dura pas. Nicanor affermi fit la guerre au peuple de Dieu, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, & exerça en toute maniere ſa patience ; mais les convulſions qui déchiroient ce malheureux Empire ayant recommencé par l'entrepriſe de Diodote, ſurnommé Tryphon, qui mit ſur le trône un fils de Balas, qu'il nomma Antiochus le Dieu, Jonathas tira parti de la circonſtance, ſe ligua avec lui, &

renouvella l'alliance avec les Romains. Sa politique fut trompée : Tryphon le dupa & le fit périr avec ses enfans. Simon, son frere, fut plus heureux, ou plus adroit. Tryphon ayant fait mourir le jeune Antiochus encore enfant par le ministere des Médecins, sous prétexte de le guérir d'une maladie qu'il n'avoit pas, s'empare d'une partie du Royaume, & se prépare à s'y soutenir. Les Juifs, se prêtant à la conjoncture, se déclarent pour Nicanor qui étoit le plus fort, après l'avoir trahi lorsqu'il étoit le plus foible. Ce Prince, les rend indépendans par reconnoissance, & Simon se maintient contre Tryphon ; il chasse ses partisans de la forteresse qu'ils avoient à Jérusalem, & ensuite de toutes les places de la Judée. Dès ce moment, Simon & sa postérité jouirent des prérogatives des anciens Rois Juifs, & Nicanor confirma cet établissement : c'est l'époque de la Souveraineté des Princes Asmonéens, qui fut toujours unie au Sacerdoce.

L'Empire des Parthes commençoit à se rendre redoutable. Mithridate, le héros des Arsacides, multiplioit ses victoires & ses conquêtes dans la Bactriane & dans les Indes. Il avoit soumis les peuples des environs de l'Euphrate, qui appellerent à leur secours Nicanor. Celui-ci fit plusieurs beaux exploits, & comme il vouloit retourner en Syrie pour accabler Tryphon, il donna malheureusement dans un piege que lui tendit un Général de Mithridate, dont il devint le prisonnier. Tryphon se flatta de jouir de sa disgrace : mais son insolence & son orgueil révoltoient

ſes adhérens, qui s'attacherent enfin à Cléopatre, femme de Nicanor, pendant ſa priſon. Les enfans de ce Prince étant encore en bas âge, Cléopatre choiſit Antiochus Sidetes, leur oncle, pour les défendre. Cependant Phraate, frere & ſucceſſeur de Mithridate, traitoit Nicanor en Roi; il lui fit même épouſer Rhodogune ſa fille. A cette nouvelle, Cléopatre furieuſe donne ſa main à Antiochus Sidetes, & ſe prépare à régner à quelque prix que ce ſoit. Antiochus marche contre Tryphon, le bat partout, force toutes ſes places; & cet odieux uſurpateur périt d'une maniere digne de ſes crimes. Le Prince victorieux, ingrat envers Simon qui l'avoit ſecondé, vient à bout de le perdre, & ſe diſpoſe à écraſer le peuple de Dieu. Jean Hircan ſuccede à ſon malheureux pere Simon, & juſtifie les eſpérances des Juifs; il défend Jéruſalem contre Antiochus, qui leve bientôt le ſiege pour aller attaquer un peuple plus reſpectable.

Les Romains avoient oublié les vertus farouches de leurs ancêtres; ils s'étoient corrompus en Aſie; leur luxe, leurs richeſſes avoient amené tous les vices. Rome étoit remplie d'eſclaves, que leurs maîtres traitoient avec un orgueil inſolent & barbare. Eurus ſouleva ces malheureux compagnons de ſa miſere, qui réſiſterent à toute la puiſſance Romaine avec le courage des peuples libres: on eut bien de la peine à les réduire. Quelque tems après, l'affaire de la ſucceſſion d'Attale, Roi de Pergame, qui fait par ſon Teſtament le peuple Romain ſon héritier,

cau-

cause de nouveaux désordres dans la Ville, & l'expose aux plus grands périls. La dangereuse éloquence & les largesses des Gracques menacent aussi dans le même tems la constitution de la République, & on les immole pour la sauver. Cependant Scipion rétablissoit la discipline dans les armées, que le luxe commençoit à amollir: il eut besoin de toute son habileté pour réduire la fameuse Numance, dont le siege offre tout ce que l'art militaire, le courage & le désespoir sont capables de faire.

Antiochus Sidetes, qui avoit épargné les Juifs, les mena avec lui contre les Parthes, dont il triompha en plusieurs rencontres. On dit que Jean Hircan fit des prodiges de valeur, & arracha aux Syriens un illustre hommage envers sa Religion, puisque l'armée s'arrêta pour lui laisser célébrer tranquillement le Sabbat. Antiochus avançoit toujours, & Phraate se vit réduit dans les anciennes bornes de son Etat; mais sa constance le soutint. Il se flatta que Nicanor son prisonnier serviroit puissamment à rétablir ses affaires. Il craignoit néanmoins de le relâcher imprudemment; enfin il le laissa libre dans une circonstance embarassante, où il ne voyoit de ressource que dans une diversion. Dès ce moment tout change de face: Antiochus, qui ruinoit ses peuples pour fournir à ses dépenses énormes, excita un soulévement général, & il périt avec son armée au milieu de ses triomphes. Phraate, se repentant d'avoir relâché Nicanor, le fit poursuivre; mais il étoit trop tard; ce Prince avoit gagné son

pays, & l'ambitieuſe Cléopatre retourna avec lui auſſi facilement qu'elle l'avoit abandonné, tandis que le foible Nicanor oublioit auſſi aiſément Rhodogune. Hircan, zélé admirateur de ſa Religion, profitoit de ces troubles; il prit Sichem ſur les Samaritains, & détruiſit entiérement le Temple de ces profanes, deux-cents ans après ſa fondation. Cependant les Schismatiques continuerent toujours d'adorer Dieu ſur la montagne de Garizim, & les deux peuples ſe déteſterent cordialement à l'ordinaire. Hircan conquit l'année ſuivante toute l'Idumée, où il établit la Loi de Moïſe & la belle cérémonie de la Circonciſion.

Nicanor cauſoit de nouveaux troubles en Syrie par ſon orgueil & ſes violences. Les Egyptiens favoriſerent la révolte de ſes ſujets, & leur donnerent pour Roi Alexandre Zebina fils de Balas. Les deux rivaux ſe chercherent, & Nicanor fut battu: Cléopatre, qui vouloit abſolument régner, & qui eſpéroit mieux ſatisfaire ſon ambition ſous le nom de ſes enfans, fait d'abord périr ſon époux; elle tranche enſuite les jours de ſon fils aîné Séleucus, qui prétendoit gouverner. Elle ſe préparoit à immoler encore Antiochus Gryppus ſon cadet, qui revenoit victorieux après la défaite des rebelles: elle lui préſenta en cérémonie une coupe empoiſonnée; mais le Prince, informé de ſes crimes, la lui fit avaler. Telle eſt l'hiſtoire des Rois & de l'ambition.

Les Juifs brilloient alors. Hircan prend Samarie; mais il a la douleur de ne pouvoir

convertir les Samaritains. Enfin après un regne glorieux & rempli de grand événemens, il laisse par sa mort l'Empire Juif à ses deux fils, Aristobule & Alexandre Jannés, qui gouvernerent paisiblement l'un après l'autre.

Les Romains pénétroient alors au-de-là des Alpes : Sextius soumit les Gaulois nommés Saliens, & établit à Aix une Colonie qui porte encore son nom. Ces peuples étoient ce que sont encore les François, terribles au premier choc, & des femmes dans le second. Fabius dompta les Allobroges ; & les Romains ayant poussé leurs conquêtes, ils donnerent à la Gaule Narbonnoise le nom de Province Romaine. C'est ainsi que Rome subjuguoit peu à peu tous les peuples du monde connu, tandis qu'elle étoit déchirée par l'ambition & les querelles intestines de ses citoyens. Le luxe & tous les vices qu'il entraîne après lui y régnoient. Des hommes voluptueux ont toujours besoin d'argent, & l'argent faisoit tout à Rome. L'histoire de la guerre contre Jugurtha en fournit les exemples les plus odieux : ce Roi de Numidie, qui s'étoit baigné dans le sang de ses freres, que le peuple Romain protégeoit, se défendit longtems ; il est vrai que c'étoit un habile scélérat ; mais il en fut aussi redevable à ses excessives libéralités, qu'à ses talens. Marius qui parvint au commandement par la faction du peuple, vint seul à bout de le réduire, parce qu'il ne voulut pas se laisser acheter. Les Romains eurent encore une seconde guerre à soutenir contre leurs esclaves, qui leur firent payer aussi cher leur défaite que la pre-

miere fois. Les Teutons, les Cimbres & autres peuples du Nord commencerent alors à faire des excurſions dans les Provinces de l'Empire; ils ravageoient les Gaules, l'Eſpagne & l'Italie. Marius, qui fut envoyé contr'eux, affermit d'abord la diſcipline militaire qui ſe relâchoit toujours d'elle-même; c'étoit la maxime conſtante des grands Capitaines; il fit détourner les fleuves pour exercer ſes troupes & les endurcir aux travaux de la guerre; après quoi il les mena à l'ennemi, qui ne put tenir contre leur aſcendant. Les victoires de Marius occaſionnerent de nouvelles diviſions: on propoſa de nouveaux partages de terre; Métellus s'y oppoſoit; mais il fut contraint de céder aux conjonctures, & les troubles ne firent place à la paix que par la mort du Tribun Saturnius, qui la paya de ſon ſang.

Rome nourriſſoit alors dans ſon ſein deux monſtres, qui devoient la déchirer, & qui préparerent les fers que Céſar lui donna dans la ſuite: il eſt tems d'en parler. Le premier eſt ce Marius, que nous avons déjà vu, & qui s'étoit acquis une grande réputation dans les armes. Le ſecond eſt Sylla, vainqueur de la Grece & de l'Aſie: on l'appella *l'Heureux*, & en effet il ne le fut que trop contre ſa patrie. Ces deux hommes funeſtes ſe firent la guerre avec une rage qui n'a preſque point d'exemple, & leurs adhérens partagerent leurs fureurs: des ruiſſeaux de ſang coulerent dans les proſcriptions; Sylla, Dictateur, gouverna comme le plus atroce des tyrans; il abdiqua enfin l'autorité ſuprême pour des-

cendre à l'état de particulier, & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'on laiſſa cette bête féroce mourir paiſiblement dans ſon lit. Cette premiere entrepriſe contre la liberté en amena d'autres ſucceſſivement ; & pour le malheur de Rome, il y en eut une qui réuſſit, & qui la mit aux fers, comme nous le verrons dans la ſuite. Sertorius, zélé partiſan de Marius, faiſait la guerre en Eſpagne ; il ſe défendit longtems avec trop de ſuccès ; la force fut inutile pour le réduire, & toute la politique Romaine n'en put venir à bout qu'en diviſant ſon parti. On voit enſuite ſur la ſcene un eſclave, un gladiateur ; c'eſt Spartacus, qui ſe rend redoutable aux meilleurs Généraux de l'Empire, & leur fait payer bien cher leurs victoires.

Mais la guerre contre Mithridate, Roi de Pont, eſt la plus difficile que les Romains aient eſſuyée dans ces tems de criſe. Ce Prince, qui eſt le ſeul qui ſe ſoit défendu avec courage contr'eux, commença d'abord par créer des Légions à leur maniere ; les diviſions qui déchiroient la République lui donnerent le tems de ſe diſpoſer à lui nuire. Il n'y a pas de guerre qui offre plus de révolutions étonnantes que celle-ci ; on y voit toujours un Prince magnanime qui ſe met au deſſus des revers, & qui trouve des reſſources dans les conjonctures les plus embarraſſantes. Lorſqu'il avoit reçu quelque échec, ſes troupes barbares l'abandonnoient ; il ſavoit gagner des peuples, & faire révolter des villes, mais en même tems il étoit trahi par ſes capitaines, ſes femmes & ſes enfans ; il combattit quel-

quefois de mauvais Généraux ; mais on lui oppoſa en divers tems Sylla, Lucullus & Pompée. Celui-ci qui mérita le ſurnom de Grand, trouva moyen d'accabler Mithridate : ce malheureux Roi, pourſuivi partout, parut comme ſubitement dans le Boſphore, où Maccharès ſon fils, qui avoit fait ſa paix avec les Romains, ſe donna la mort à ſon arrivée. Dans cette extrémité, Mithridate ne prend conſeil que de ſon courage ; il ſe détermine à porter la guerre en Italie, & à attaquer le centre de ce redoutable Empire, qui vouloit aſſervir tout l'univers. Mais Pharnace, un autre de ſes fils, l'ayant trahi, & ſon armée refuſant de marcher à une expédition ſi périlleuſe, il finit ſes diſgraces par le poiſon : par là Rome ſe vit délivrée du plus dangereux ennemi qu'elle pût avoir. Pompée par ſes victoires, mit le comble à la grandeur de Rome, qui perdit cependant bientôt ſa liberté. Après ſes triomphes ſur Mithridate, il ſubjugua l'Arménie où il s'étoit réfugié, l'Ibérie & l'Albanie qui l'avoient ſoutenu, enfin la Syrie, la Judée & tout l'orient.

Marius & Sylla avoient donné de funeſtes exemples, qui ne pouvoient pas manquer d'être imités au milieu d'un peuple auſſi corrompu que les Romains l'étoient alors. Catilina, homme perdu de vices & de débauches, conjure contre ſa patrie ; le mal qu'il ſe propoſoit de faire nous fait encore frémir dans les Diſcours de Cicéron & dans l'Hiſtoire de Salluſte. Cicéron découvre les vues & les horribles deſſeins de ſon parti ; il pré-

vient à tems les feux, dont ce parricide veut embraser la République, & la mémoire de Catilina rappelle tous les crimes, dont la licence & l'ambition sont capables.

Les Romains ne s'étoient pas encore mesurés avec les Parthes. Crassus, qui avoit les trésors des Rois, se crut en état de les soumettre : mais cette guerre lui fut aussi funeste que déshonorante pour sa patrie. Les Parthes victorieux insulterent amérement à l'ambition des Romains & à l'avarice insatiable de leur Général, qui perdit la vie dans cette imprudente expédition.

Le moment étoit venu où la maîtresse des nations devoit être asservie. Deux hommes ambitieux lui préparoient des fers: je parle de Pompée & de César qui se disputerent cet honneur. Pompée qui vouloit flatter le peuple, fit casser les loix de Sylla, qui limitoient son pouvoir, quoique ces loix fussent la meilleure sauve-garde de sa patrie: dès-lors il obtint ce qu'il voulut, & le peuple, qu'il avoit mis dans ses intérêts, ne lui refusa rien. Pompée fut l'homme du peuple, il falloit qu'il fit tout. Il n'y avoit que Pompée qui pût faire la guerre à Sertorius, mettre à la raison Mithridate, faire venir des bleds à Rome dans une disette &c. L'ambition de Pompée étoit plus lente & plus tranquille que celle de César. Celui-ci ne s'embarassoit pas d'usurper le pouvoir suprême pourvu qu'il y parvînt. Pompée haïssoit ou craignoit les moyens violens; il vouloit être maître & Dictateur, mais avec l'agrément du peuple & par son suffrage; il attendoit qu'on lui re-

mît volontairement la puissance souveraine. Pour soutenir son crédit, que des concurrens affoiblissoient quelquefois, il commença par corrompre le peuple à force d'argent, & à mettre à prix les suffrages dans les élections: ensuite il ne dédaigna pas d'employer la lie du peuple pour troubler les Magistrats dans leurs fonctions; il comptoit par ce moyen que les gens sages, fatigués de l'anarchie, l'éleveroient de désespoir à la Dictature; enfin ce qui le perdit avec la République, c'est qu'il s'unit d'intérêt avec César & Crassus: aussi Caton disoit-il que ce n'étoit pas l'inimitié de ces hommes dangereux, qui avoit perdu la République, mais leur union. Le Sénat prévit l'ambition de César, & pria Pompée de prendre la défense de l'état; mais celui-ci, qui avoit eu l'imprudence de se lier avec César, ne vouloit pas ou rougissoit d'en convenir; & il refusoit de prendre les précautions nécessaires pour ne pas avouer indirectement qu'il s'étoit trompé; voilà quel étoit son foible, il prétendoit ne faire que des actions sages. Mais lorsque César eut passé le Rubicon, Pompée fut consterné, & ne prit d'autre parti que celui de fuir; il quitta Rome, y laissa le trésor public, & ne put en aucune maniere rallentir la marche de César; en un mot, il passa la mer. Ses Lieutenans furent d'abord battus en Espagne; après quoi le vainqueur alla le chercher lui-même en Grece. Cette marche de César fut très-imprudente, & Pompée, qui pouvoit ruiner son armée en temporisant, ne put tenir contre les discours de ses troupes qui fu-

spectoient son courage ; il attaqua donc mal à propos des gens, qui n'avoient d'autre ressource que celle de se battre pour ne pas périr de faim & de misere. Les vieux soldats de César, qui s'étoient aguerris dans les guerres des Gaules, eurent bon marché des troupes nouvelles qui suivoient la fortune de Pompée. La malheureuse journée de Pharsale renversa la République ; les misérables restes de l'armée vaincue se sauverent en Afrique. Scipion qui les recueillit, s'obstina, malgré Caton, à risquer une autre bataille, qui fut encore perdue. Brutus & Cassius firent encore un effort : mais ils furent aussi imprudens, & Rome après avoir vu périr tous ses défenseurs, reconnut un maître.

Telle fut la gloire de ce César, qui pleuroit en voyant la statue d'Alexandre, dans un tems où il n'avoit encore pu faire autant de mal que lui ; mais il ne négligea rien pour l'imiter. Il pardonna à tout le monde après ses victoires, & l'on a beaucoup vanté sa clémence. Je crois que la clémence n'est pas une vertu dans un tyran usurpateur ; c'est un raffinement de politique ; il a plus d'intérêt à pardonner qu'à punir. Le peuple Romain détestoit le titre de Roi ; car en général le vulgaire n'est frappé que des mots ; aussi César se contenta-t'il d'être Roi sous un autre titre. Il essaya cependant de prendre le diadême, mais voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il renonça à cette ambition ; ce qui ne l'empêchoit pas d'affecter l'insolence des Rois. Un jour que le Sénat lui déféroit lâchement de certains honneurs,

il négligea de se lever: ce corps, autrefois si respectable & si respecté, étoit devenu ridicule par sa basse servitude. César le haïssoit avant son usurpation, & le mépriſa depuis. Il lui insultoit au point de faire lui-même les *Senatus-consultes*, & d'y mettre le nom des premiers Sénateurs qu'il s'aviſoit. *J'apprens quelquefois*, disoit *Cicéron*, *qu'un Senatus-Consulte pour lequel j'ai opiné, a été envoyé en Syrie & en Arménie, avant que j'aie su qu'on l'ait donné. Plusieurs Princes m'ont écrit des lettres de remerciement parce que j'avois été d'avis qu'on leur donnat le titre de Roi, quoique j'ignoraſſe non seulement qu'ils fussent Rois, mais même qu'ils fussent au monde* (*).

César mourut comme il le méritoit. Les conjurés étoient tous ses amis; mais ils se souvinrent à la fin qu'ils étoient Romains, & qu'un odieux usurpateur est digne de mort. Brutus, que César avoit comblé de bienfaits, se mit à la tête du parti qui vouloit le punir. Il passoit pour constant que l'assassin d'un tyran étoit un homme vertueux, un héros qui méritoit toute la reconnoissance de sa patrie. Brutus porta l'enthousiasme jusqu'à dire à ses ses amis que si son pere même revenoit sur la terre, il le tueroit également.

Le supplice de cette victime fut inutile, & Rome resta dans l'esclavage: on vint à bout de se défaire d'un tyran, & il s'en présenta d'autres pour lui succéder, sans qu'on eut songé aux moyens de les prévenir. Les soldats, qui avoient vendu à César la Répu-

(*) Lettr. Famil.

blique, craignirent qu'on ne leur ôtat les richeſſes immenſes qu'ils avoient gagnées à cet infame marché; ils eurent l'audace d'entrer dans Rome, & le Sénat fut contraint d'approuver tous les actes & toutes les diſpoſitions du tyran: il pardonna en même tems aux conjurés, au lieu de conſacrer leur action & de flétrir la mémoire de l'uſurpateur. L'exécution des actes de Céſar fut confiée aux Conſuls; autre imprudence qui porta le dernier coup à la liberté; car Atoine, qui étoit Conſul, s'empara du Livre des *Raiſons de Céſar*, ſéduiſit ſon Secretaire, y fit marquer tout ce qu'il jugea à propos, & fut ainſi en état de régner avec encore plus d'empire que le tyran: Céſar méditoit une expédition contre les Parthes, lorſqu'on lui donna la mort; il avoit ramaſſé pour céla des tréſors immenſes, qui étoient en dépôt dans le Temple d'Ops: Antoine, avec le ſecours de ſon fauſſaire, en fit l'uſage qui convenoit à ſes deſſeins; & tout cela ſe trouvoit marqué dans le Livre des Raiſons. A la cérémonie des funérailles du Dictateur, Antoine prononça l'oraiſon funebre, montra au peuple ſa robe enſanglantée, & lut dans ſon Livre les préſens conſidérables qu'il lui faiſoit; en un mot, il échauffa tellement cette populace aveugle & intéreſſée, qu'elle courut mettre le feu aux maiſons des conjurés.

Antoine, après avoir pris toutes ces meſures, ſe crut en état de ſuccéder à l'autorité de Céſar. Il voulut avoir le gouvernement de la Gaule Ciſalpine, qui avoit fourni à celui-ci les moyens d'aſſervir la République.

Décius Brutus qui le poſſédoit, refuſa de s'en deſſaiſir, ce qui occaſionna une guerre civile, & Antoine fut déclaré ennemi de la patrie. Cicéron qui le haïſſoit, s'imagina bien faire en lui oppoſant Octave, parce que celui-ci ſavoit le flatter & le louer; car Cicéron, d'ailleurs vertueux & bon patriote, étoit le plus vain des hommes. Antoine fut battu, & il ſe retire dans la Gaule Tranſalpine auprès de Lépide. Bientôt Octave, Antoine & Lépide prirent de nouvelles vues, & ſe réunirent par un Triumvirat funeſte, qui fit couler indiſtinctement le ſang des citoyens, & renouvella toutes les horreurs des proſcriptions de Marius & de Sylla. Cicéron fut une des principales victimes. Brutus & Caſſius ſe réunirent contre le Triumvirat; Octave & Antoine les allerent chercher, en triompherent, & la ſervitude des Romains fut dès-lors un mal ſans remede. Sextus Pompée occupoit alors la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer. Octave eut beaucoup de peine à ruiner ce parti, & il en eut l'obligation aux talens d'Agrippa. Après tant de ſuccès, il oſa s'élever contre ſon collegue Lépide, & vint à bout de le dépouiller: il l'inſulta même au point de le forcer à ſe trouver comme un ſimple particulier dans les aſſemblées du peuple. Octave étoit lâche & poltron; il fut cependant adoré de ces braves Romains qui n'honoroient que la valeur: mais ces troupes étoient déjà avilies de longue main; elles s'attachoient au Général qui les récompenſoit le mieux.

Il y a toute apparence qu'Antoine mépri-

soit Octave, & le croyoit incapable de quelque chose de grand; c'est cette imprudente confiance qui le perdit. Il fit mille extravagances qui l'empêcherent de se précautionner à tems; enfin il fut vaincu à la bataille d'Actium; sa malheureuse passion pour Cléopatre survécut à une disgrace qui lui ôtoit l'empire du monde. Il accompagna cette femme extraordinaire dans sa fuite; cependant quand elle vit que son Amant étoit perdu, elle l'abandonna pour tenter le cœur d'Octave. Antoine étoit sans doute un mal-honnête homme, ainsi que ses rivaux; mais après tout, ce fut une lâche indignité dans les Capitaines & les Rois qu'il avoit si généreusement élevés ou enrichis, de le trahir comme ils firent: tout le monde lui manqua, excepté ses gladiateurs qui lui furent constamment fideles & montrerent dans la bassesse de leur état, la vertu des ames sensibles & reconnoissantes.

Octave commence donc à jouir paisiblement de son usurpation: la lâche flatterie de ses esclaves lui donne le nom d'Auguste; le Sénat rampe à ses pieds; mais il craint le sort de son prédécesseur, & il se propose de régner sur un autre plan. Il établit d'abord l'ordre de son nouveau gouvernement; il s'attache à détruire les inconvéniens de l'anarchie, qui avoit troublé la République, afin que le peuple sente les avantages de l'admistration d'un seul. En effet tout est tranquille dans un Etat despotique; mais c'est la tranquillité de la mort; les peuples n'y peuvent parler; ils doivent obéir en silence; ils portent paisiblement leurs fers, & on leur fait accroire qu'ils

ſont plus heureux que des hommes libres, qui peuvent défendre leurs droits, arrêter les entrepriſes des ambitieux, & veiller conſtamment ſur leurs intérêts. Céſar mépriſoit ſouverainement le Sénat; Auguſte plus politique l'aſſervit en l'honorant, & en affectant de reſpecter la République qui n'eſt plus. Il veut régner & plaire en même tems, ce qui eſt aſſez difficile: mais il avoit l'art de concilier les extrêmes. Pour mieux en impoſer, il demandoit tous les dix ans qu'on le ſoulageât du fardeau de l'adminiſtration publique; petite ruſe qui lui réuſſiſſoit admirablement; il ne craignoit pas qu'on le prît au mot.

La diviſion s'étoit miſe en Judée dans la famille des Princes Aſmonéens, Hircan II. homme foible & ſans talent, laiſſa uſurper à Hérode Iduméen le trône des Juifs, & Auguſte favoriſa cette révolution.

Fin de la Premiere Partie.

TABLEAU PHILOSOPHIQUE,

De l'Hiſtoire du Genre Humain depuis l'origine du Monde, juſqu'a Conſtantin.

PARTIE II.

An du Monde 4000.

Nous voici parvenus à la grande époque des Chrétiens, c'eſt-à-dire à celle du Meſſie. Toute la terre étoit en paix; Auguſte, maître du monde, avoit fermé les portes du Temple de Janus, & Dieu, diſent nos Docteurs, avoit tout préparé pour la naiſſance de ſon fils, du Légiſlateur des nations, que les Patriarches déſiroient, que les Devins promettoient, & que le Diable craignoit. Jeſus, fils de Dieu, d'Abraham & de David, naquit l'an 754 de Rome: ſa mere fut une vierge, épouſe d'un certain Joſeph, qui n'étoit cependant pas ſon pere. Il vint au monde dans une étable pour nous enſeigner l'humilité, & comme dit un Pere de l'Egliſe, afin que le Démon, qui s'imaginoit que le Meſſie s'annonceroit avec le fracas des grands

seigneurs, ne fût rien de son arrivée, ni de son système pour le salut des hommes. Le Roi Hérode apprit par des voyageurs étrangers que cet enfant extraordinaire étoit le Roi des Juifs, & il y avoit des preuves évidentes de cela, savoir des prophéties, des anges, des bergers, une étoile & trois payens. La politique veut qu'on sacrifie un rival à quelque âge qu'il soit: Hérode, trompé par les trois payens, selon l'ordre de Dieu, ne put découvrir le jeune Messie; mais il extermina inutilement deux-mille enfans pour en faire périr un seul qui l'inquiétoit. Cet enfant étoit déjà en Egypte ou en Galilée, comme on voudra; car les Evangélistes ne sont pas d'accord là-dessus, & il faut lire absolument les doctes Commentaires des Prêtres pour ne pas se scandaliser mal à propos. Jesus resta environ 30 ans à Nazareth, je ne sais pas à quoi faire; on trouve seulement qu'à l'âge de douze ans, il se fit extrêmement admirer des Docteurs de la Loi Juive, qui se connoissoient en mérite. Luc dit encore qu'il croissoit en âge & en sagesse devant Dieu & devant les hommes. J'avoue humblement que je ne conçois pas ce que c'est qu'un Dieu, qui devient sage & grand garçon avec le tems.

Hérode, malgré sa terreur panique & ses absurdes cruautés, mourut sans avoir été détrôné, & ses enfans partagerent ses petits Etats, sous le bon plaisir des Romains, dont ils étoient esclaves. Le Messie, que personne ne connoissoit, étoit toujours *incognito* à Nazareth.

Mort

Mort d'Auguſte. Ce Tyran débonnaire, après avoir confirmé l'eſclavage des Romains, honoré les Poëtes qui louoient avec enthouſiaſme les merveilles de ſon gouvernement & ſes fauſſes vertus, enfin, après s'être ſoutenu avec une certaine gloire dans le rang difficile & dangereux qu'il avoit acquis en dépit de ſa lâcheté continuelle, meurt & laiſſe l'empire à un monſtre qui devoit le faire regretter. Je parle de Tibere, qui eut longtems un Miniſtre digne de lui. Sous ce malheureux Regne, les Sénateurs montrerent la baſſeſſe des plus vils eſclaves. Un ancien Auteur rapporte qu'ils avoient délibéré du tems du premier des Céſars, de lui donner le droit de jouiſſance ſur toutes les femmes qu'il voudroit bien honorer de ſon attention; leur aviliſſement augmenta de plus en plus ſous les regnes ſuivans. Rome, qui étoit déjà accoutumée à obéir, ne mettoit plus ſon eſpoir que dans de bons maîtres, voilà pourquoi elle pleura avec tant d'amertume la perte de Germanicus, neveu de Tibere, qui montroit à la cour d'un tyran toutes les vertus qu'on y peut avoir. Ce Prince avoit calmé les ſoldats mutinés, battu Arminius, étendu ſes conquêtes juſqu'à l'Elbe, & après cela refuſé l'empire que les troupes vouloient lui déférer. Il promettoit le plus heureux gouvernement, lorſque l'ingrate jalouſie de Tibere le fit périr, après avoir diſſimulé quelque tems ſuivant ſa maxime, que *Quiconque ne ſait pas diſſimuler, ne ſait pas régner.*

Tibere gouvernoit depuis quinze ans, lorſque le Meſſie jugea à propos de ſe manifeſter

aux hommes. Il se fit précéder par un avant-coureur, qui étoit né par miracle, afin que tout ce qui le regardoit fût extraordinaire. Cet Avant-coureur, nommé Jean, prêche la pénitence aux Juifs, qu'il lavoit dans le Jourdain pour leur purifier l'ame en leur lavant le corps. Jesus, qui étoit très-pur, mais fort humble, entra dans l'eau pour faire la cérémonie comme les autres ; car les eaux du Jourdain étoient alors aussi divines que le sont encore celles du Gange. Quant à la grâce que ces ablutions conféroient, je ne sais pas si elle étoit congrue, versatile ou simultanée. Il parut au baptême de Jesus un phénomène fort rare. Une voix d'en-haut se fait tout à coup entendre : c'est le pere qui reconnoît le fils, & lui envoie le St. Esprit en forme de pigeon. Voilà la premiere manifestation de la Trinité ; tout le monde en fut témoin.

Jesus, autorisé par tant de prodiges, commence une mission qui dure environ trois ans, & qui finit par une catastrophe bien fâcheuse pour un Dieu. Toute la Judée étoit alors couverte de miracles, & les Juifs n'en devenoient pas plus honnêtes gens. On voit d'abord le Diable transporter le Messie sur une haute montagne, d'où l'on découvre tous les Royaumes de la terre ; cette montagne paroît un peu surprenante ; mais tout étoit merveilleux chez les Juifs. Le Diable propose à son Maître de lui donner la monarchie de l'univers, s'il veut bien l'adorer : mais le Diable essuie un refus tout net. On chercheroit vainement dans l'Histoire des Dieux payens ou

dans les fables des Talmudiſtes une impertinence de cette force. Jeſus va enſuite à une noce, où il fait un miracle pour achever d'ôter la raiſon à des gens qui étoient ivres. Une autrefois il précipite des Diables dans les corps d'un troupeau de cochons, quoique les Juifs n'euſſent pas de cochons, & qu'il ne fût pas bien néceſſaire qu'un Dieu donnât une pareille farce à la canaille. Il guérit des paralytiques, des boiteux, des manchots, des fous, des énergumenes; il reſſuſcite le Lazare, qui puoit dans ſon tombeau, quoiqu'il ne fût pas mort; il court les villages avec des Simons Barjones, des Jacques, des enfans de Zébédée, qui ne ſavent jamais ni ce qu'il veut dire, ni ce qu'il veut faire, & qui exécutent toutefois machinalement des miracles. Il prêche le peuple, & lui parle en paraboles, afin que perſonne ne le comprenne, ſuivant la judicieuſe remarque de ſes Hiſtoriens, qui prouvent que cela étoit prédit. Un jour qu'on lui propoſe de venir à Jéruſalem pour la fête ſolemnelle; il répond qu'il n'y va pas, ce qui ne l'empêche point d'y aller. Dans l'affaire de la réſurrection de Lazare, il dit à ſes Diſciples que Lazare dort, ce qui leur fait conclure qu'il ne ſera pas difficile de le reſſuſciter; mais enſuite il ſe trouve par l'événement qu'il eſt bien mort. Ces réponſes captieuſes & ces reſtrictions mentales ſont la baſe de la Morale des Caſuiſtes & Théologiens qui ont toujours prétendu dire la vérité en mentant. L'adreſſe avec laquelle Jeſus ſe tire des queſtions dangereuſes que lui font ſes ennemis, fait voir qu'il

avoit la repartie très-prompte, une grande présence d'esprit & beaucoup de circonspection, de sorte que malgré toute son ardeur pour le salut des hommes, il ne paroît pas qu'il eut beaucoup d'envie d'être pendu. Quand il dit de grosses injures aux Scribes & aux Pharisiens, qu'il appelle *race de viperes*, *murailles blanchies* &c; ce n'est qu'une Secte particuliere qu'il attaque; il respecte toujours la Loi de Moïse, dont il réclame la protection; on voit qu'il se flatte de former un parti qui le soutiendra contre les autres; il est né Juif, il vit & meurt en Juif: mais ses adhérens, enhardis par quelques succès, ont été plus loin. Telle est l'histoire de toutes les Religions.

Enfin la faction l'emporte, & nous allons voir un Dieu mourir. Jesus est vendu au Sanhédrin, qui le livre aux Romains pour le faire punir du dernier supplice. Le Gouverneur Pilate l'interroge & lui demande s'il est Roi des Juifs. Sur sa réponse, il le croit fou; mais il le fait fouetter pour satisfaire ses accusateurs qui ne sont cependant pas encore contens. Dans ces entrefaites, la femme du Gouverneur Pilate se met à rêver, & le Gouverneur à craindre les songes de sa femme; puis il condamne Jesus à mort, puis il se lave les mains, après quoi il va faire une mauvaise plaisanterie sur la montagne du Calvaire, en insultant au Dieu mourant par une ridicule inscription. Enfin le Messie expire entre deux voleurs; mais il prouve ce qu'il est par une éclipse de soleil en pleine lune; miracle aussi impossible qu'authentique. Phlé-

gon, affranchi de l'Empereur Adrien, en a parlé, & Tertullien renvoie fiérement là-dessus les Romains à leurs propres Archives. Comme les Chrétiens sont dûment atteints & convaincus d'avoir toujours mis dans leurs Livres & dans ceux des profanes ce qu'ils jugeoient à propos; le texte de Phlégon, de Tertullien, ou d'autres Auteurs ne sauroit prouver une chose absurde & impossible. Quand même Tertullien auroit réellement renvoyé les incrédules de l'Empire aux registres publics, nous voyons tous les jours dans les querelles des Princes, & même dans les affaires des particuliers, des assertions aussi impudentes. Rien ne doit étonner de la part des hommes: & surtout de la part des Sectaires. Toute l'Histoire de la Religion fait assez voir comment ils prouvent. Un homme de nos jours, qui déraisonne depuis douze ans avec un orgueil & une insolence sans exemple, conclut un parallele entre Jesus & Socrate, par dire, que *Si la mort de Socrate est celle d'un Sage, la mort de Jesus est celle d'un Dieu.* Au nom du bon sens qu'est-ce que *la mort d'un Dieu?* Jamais il n'y eut de peuple, ni de Religion assez stupide pour faire mourir son Dieu; aussi ne s'avisa-t'on pas d'abord de dire aux Romains que Jesus étoit Dieu; il ne l'est devenu qu'avec le tems.

Ce Dieu mort est mis dans un tombeau, sous la garde de Soldats Romains, qui avoient ordre d'empêcher qu'il ne ressuscitât. Ces précautions sont inutiles; le Dieu revient à la vie secrettement; ce sont des bonnes femmes qui le voient d'abord; bientôt après ses

Disciples & tous les freres le rencontrent & dînent avec lui. Cet événement est attesté par le témoignage de dix-sept siecles & de plusieurs milliards d'hommes qui ne l'ont pas vu. Les Juifs, nous dit-on, n'oserent le nier, & les Payens en convinrent. Cet argument est fort bon; mais après tout, je suis fâché pour l'honneur de l'esprit humain, qu'il ait imaginé un Dieu qui meurt, & qui ressuscite.

Jesus, sorti du tombeau, reste quarante jours à Jérusalem pour catéchiser ses Disciples; tantôt il leur apparoît subitement dans une chambre ou dans un grenier bien fermé; tantôt sur un lac, & partout il débite de belles choses que ces pauvres gens ne comprennent point, parce qu'ils ont l'intelligence épaisse: il faut que le St. Esprit descende pour les éclairer & les encourager; d'où un Philosophe indocile concluroit naturellement que le voyage de Dieu étoit fort inutile, & qu'il est surprenant que l'Etre Suprême vienne ainsi perdre son tems. Jesus monte au ciel sur une montagne écartée en présence de ses seuls adhérens, car les Juifs & les Payens n'étoient pas dignes d'un pareil spectacle. Dix jours après le S. Esprit, *l'Agion Pneuma*, qui est la troisieme partie d'un seul Dieu, procédant de la premiere & de la seconde, excite un orage, & tombe sur les Disciples en langue de feu. C'est à cette date que l'on rapporte la naissance de l'Eglise Chrétienne. Les Actes disent que les Apôtres essuyerent d'abord quelques persécutions; on les traitoit comme des fous qui é-

toient un peu turbulens, quoiqu'ils fissent de grands miracles. Il est à remarquer que ces pauvres Juifs, que nous regardons comme les peres de notre Religion, ne pensoient pas du tout à établir une Religion. Ils observoient celle de Moïse comme leur maître; ils alloient au Temple, s'abstenoient de lard & de boudin; en un mot la Synagogue pouvoit fort bien adopter la décision de ce qu'on appelle le premier Concile de Jérusalem. Les Apôtres, malgré leur grossiéreté, avoient une espece de politique; ils soufloient alternativement le froid & le chaud comme le Satire de la fable; tantôt ils mangeoient avec les Gentils, tantôt ils n'y mangeoient pas, lorsqu'ils étoient observés par des mal-intentionnés; ils soumettoient à la belle cérémonie de la Circoncision leurs prosélytes qui vouloient bien s'y prêter, & ils en dispensoient ceux qui ne la goûtoient pas, ce qui occasionnoit de profonds raisonnemens sur la circoncision *intérieure* & sur la circoncision *extérieure*. Quelques hommes hardis & entreprenans étant entrés dans l'Eglise, ils bâtissent un système conforme aux idées des sages du Paganisme sur la Divinité; ils prêchent un seul Dieu & une morale honnête; les Gentils, déjà accoutumés aux Mysteres, & scandalisés des abus qui s'y étoient introduits, commencent à respecter les nouveaux Mysteres des Chrétiens, & dès-lors l'Eglise prend une forme. Mais l'homme se montre dans cet ouvrage, les Apôtres, sous prétexte de détacher les freres des choses terrestres, exigent leur argent, & les font miraculeuse-

ment mourir lorsqu'ils n'obéissent pas sans réserve. L'abominable histoire d'Ananie & de Saphire annonce, dès l'origine du Culte Chrétien, à quoi l'on doit s'attendre de la part des Successeurs de Simon Pierre & des autres Ministres de la Religion.

Plusieurs Auteurs ont écrit que Tibere, frappé des prodiges qui avoient accompagné la vie & la mort de Jésus, proposa au Sénat de le mettre au nombre des Dieux de l'Empire; & l'on ajoute qu'il fut refusé. Il me semble que le Sénat, qui alloit au devant de tous les caprices de ce Prince, n'auroit guere pu rejetter celui-ci; mais Tibere n'étoit pas homme à adorer un Juif.

A Tibere succede Caligula son petit neveu, qui abuse comme lui de son autorité & de la foiblesse des Romains: ses folies barbares & brutales étonnent & font frémir; mais Suétone & Tacite n'auroient-ils pas un peu trop chargé son portrait, de même que celui des autres Empereurs? Le sentiment de la liberté, qui les échauffoit encore, les a peut-être rendu injustes. Quoiqu'il en soit, l'Histoire nous peint Caligula sous les couleurs les plus odieuses; il avilit de plus en plus le Sénat, & fait périr cruellement les chefs des plus illustres familles sans raison & même sans prétexte. On dit qu'il se vantoit de coucher avec la Lune; mais nous avons eu des fous & des fanatiques, qui ont reçu plusieurs fois la visite du Maître de la Lune & des étoiles, & personne ne s'avisoit d'en rire. On dit encore qu'il fit son cheval Grand Pontife: c'étoit une mauvaise plaisanterie; le caracte-

re du cheval eſt trop honnête pour ce métier-là; il eſt bien ſûr que les bons *Houynhnms* de Guilliver n'auroient pas voulu être prêtres. Un grand crime reproché avec bien de l'amertume à Caligula, c'eſt d'avoir fait placer ſa ſtatue dans le Temple de Jéruſalem. Chéréas aſſaſſina ce Prince extravagant.

On voit enſuite le ſtupide Claude monter ſur le trône: il avoit la fureur de faire des Edits ſans nombre, qui n'avoient pas à la vérité le ſens commun: quoiqu'il eut le caractere doux & modéré, on l'accoutuma à voir répandre le ſang, & il apprit à le verſer ſans pitié. L'infame Meſſaline, ſon épouſe, le déshonora avec une effronterie ſans exemple; mais à la fin elle en porta la peine. Claude, qui avoit la mémoire auſſi foible que l'eſprit, la fit appeller le jour même qu'il l'avoit fait mourir. Il épouſa enſuite ſa niece Agrippine contre les loix de l'Empire: mais les loix ne ſont pas pour les Princes. Cette femme ambitieuſe régna abſolument ſur l'eſprit de Claude, qui adopta l'abominable Néron au préjudice de ſon propre fils Germanicus.

Les Freres de Jéſus tiennent alors leur petit Conciliabule de Jéruſalem. Mylord Pierre y parle le premier en qualité de Chef de la République Chrétienne: on tâche d'y ménager les Juifs & les Gentils, les Juifs en défendant l'uſage du boudin, & les Gentils en les diſpenſant de la Circonciſion & autres pratiques ordonnées par Moïſe. On trouve ici un foible germe de cette politique que le Clergé porta depuis à une ſi grande perfec-

tion, sous les auspices du S. Esprit, qui a toujours tout ratifié: *le S. Esprit, & nous*, disent les Disciples, *avons jugé à propos &c.* Paul & Barnabé porterent la décision du S. Esprit dans tout le pays.

Cependant Agrippine, cédant à l'impatience de voir son fils sur le trône, empoisonna l'imbécille Claude, que l'on mit, selon l'usage, au rang des Dieux. Néron commença comme tous les tyrans, c'est-à-dire qu'il affecta d'abord quelques vertus; mais bientôt il se montra dans tout son caractere. Ce Prince foible, superstitieux & barbare, réunissoit tous les vices, ceux-même qui semblent les plus opposés, & il se livra à tous les crimes. Sa mere, à qui il devoit tout, & qui ne s'embarassoit pas de périr pourvu qu'il régnât, fut une de ses victimes. Son gout pour les fêtes, les spectacles, les jeux du cirque, & autres amusemens publics, fut poussé jusqu'à l'extravagance. Au lieu de gouverner sagement son peuple & de le rendre solidement heureux, il ne s'occupoit qu'à le divertir en chantant sur le théatre & en faisant le métier d'un vil bouffon; il vouloit passer pour le premier Musicien de l'Empire; & malheur à ceux qui ne l'admiroient pas. Il dépensoit des sommes immenses à ces passe-tems indignes, & pour y fournir, il sacrifioit les Grands, & confisquoit leurs biens. Cependant Corbulon soutenoit la gloire du nom Romain par ses victoires sur les Parthes & les Arméniens, tandis que Néron désoloit la Capitale de l'Empire par ses cruautés. Sa folie étoit barbare; un jour il voulut voir une

image sensible de l'embrasement de Troie, & pour cela il fit mettre le feu dans différens quartiers de Rome : cette horrible scene qu'il contemploit du haut de son palais, l'amusa extrêmement. On dit que la Secte des Chrétiens pénétra jusqu'à sa cour, & que sa femme Poppée reçut le baptême. Quoiqu'il en soit, nos Historiens le donnent pour le premier persécuteur de cette Secte : il accusa les Chrétiens d'avoir brûlé Rome, & les fit punir comme incendiaires. Le Pape Pierre, qui n'a jamais été en Italie, fut cependant crucifié à Rome la tête en bas ; il avoit demandé cette grace par humilité. Paul, Citoyen Romain & Apôtre des Nations, fut décapité. Enfin tout l'Empire se révolta contre Néron ; le Sénat même, enhardi par les entreprises de plusieurs Gouverneurs de Provinces, le proscrivit ; & ce misérable Prince, chargé de l'exécration du genre humain, termina lâchement sa vie : *c'est bien dommage*, disoit-il en soupirant, *qu'un si bon Musicien meure.* Ce monstre, dont le nom seul inspire l'horreur, fut l'opprobre de l'humanité : l'Histoire l'a puni comme il le méritoit, & son exemple doit faire trembler les tyrans qui l'imitent.

Il parut alors plusieurs compétiteurs qui se disputerent l'Empire. On nomme d'abord Galba dans cette anarchie : Ce Prince fut cruel & avare ; les soldats, pour qui Néron étoit prodigue, s'en dégouterent bientôt. Othon se mit à la tête des mutins, & l'Empereur se trouvant sans défense, fut percé de coups ; Othon lui succede. Ce Prince réu-

nissoit les extrêmes; il étoit mou & efféminé comme une femme, mais d'ailleurs brave & entreprenant: Il étoit laid, petit, chauve, & malgré cela fort amoureux de lui-même; il se faisoit raser tous les jours la barbe; pendant la nuit il se couvroit le visage de pain trempé dans du lait d'ânesse pour avoir le teint frais, & il n'avoit point de poil sur le corps qu'il n'arrachât avec de petites pincettes: il étoit continuellement à sa toilette, occupé à s'embellir ou à s'admirer. Quand à son caractere, il étoit poli, complaisant, voluptueux, crédule, prodigue comme Néron, ambitieux, plein de courage, & ferme dans le péril. Il avoit donné, comme ses prédécesseurs, l'exemple de la révolte, de sorte qu'il ne devoit pas se flatter de jouir tranquillement de son usurpation. Vitellius arma contre lui, & Othon fut battu. Dans cette extrémité, ses soldats qui l'adoroient, lui marquerent un zele qui n'a presque point d'exemple: ils se prosternoient à ses pieds, lui baisoient les mains, & le supplioient en pleurant de les reconduire à l'ennemi. Un entr'autres tirant l'épée, lui dit: *Apprenez, Céfar, que mes compagnons sont résolus aussi bien que moi de mourir pour vous.* Mais Othon repliqua qu'il n'exposeroit plus d'aussi braves gens; & dés-lors il mit ordre à ses affaires, pensa à tout, & dit adieu à ses amis avec la plus grand fermeté. Enfin il se donna la mort en se précipitant sur son épée. Jamais Prince ne fut tant regretté, j'entends des soldats; car l'Empire ne lui avoit guere plus d'obligation qu'à la plupart de ses prédécesseurs. Un

Auteur a dit que la meilleure action de toute sa vie fut celle de se tuer.

Cependant Vitellius mérita davantage la haine publique. Il s'étoit élevé par les plus basses flatteries, & l'on ne sait que trop que ces caracteres rampans sont les plus détestables lorsqu'ils peuvent tout oser. Vitellius étoit ivrogne, cruel & débauché. Ayant vu le champ de bataille où ses Lieutenans avoient triomphé d'Othon, il considéra avec plaisir les restes des cadavres d'hommes & de chevaux qui avoient péri; l'odeur infecte qu'ils exhaloient, fit détourner la tête à quelques-uns de ses officiers: mais cette délicatesse le choqua au point de lui faire dire, *Que l'odeur d'un ennemi mort étoit toujours bonne, & celle du Citoyen encore meilleure:* maxime détestable, à laquelle il se conforma tant qu'il put pendant la courte durée de son regne. Il donna toutes les places d'honneur & de confiance à des farceurs, à des cochers, à des esclaves affranchis, qui épuisoient l'Etat, confisquoient arbitrairement les biens des plus illustres familles, & se piquoient de renverser les loix les plus saintes pour autorifer leurs brigandages. Cependant Vitellius, qui étoit l'animal le plus carnassier de l'Empire, ne s'occupoit qu'à manger; il avoit un appétit insatiable, & il le soutenoit en dégorgeant aussitôt les viandes qu'il avoit dévorées. Enfin il périt du dernier supplice par la main des bourreaux, & les Romains tâcherent de se donner un meilleur maître.

Ce Maître fut Vespasien: divers prodiges présagerent sa grandeur. Le crédule Suétone

rapporte qu'un bœuf, qui labouroit à la campagne, se mit un jour à secouer son joug, & entra brusquement dans la chambre où Vespasien étoit à souper, après quoi il tomba à ses pieds, & baisa doucement la tête; ce qui prouvoit évidemment qu'il seroit un jour Empereur. Vespasien fut ambitieux; mais il eut du moins de grandes vertus, & son regne fit un peu respirer les Romains. On l'accusoit d'être avare, & l'on a répété ce reproche jusqu'à nos jours: mais je crois que cette avarice prétendue étoit une économie sage & nécessaire après les déprédations insensées des premiers Empereurs: l'Etat étoit épuisé; toutes les richesses avoient passé entre les mains des misérables qui s'étoient prêtés à toutes les folies des Caligula, des Néron & des Vitellius. Il falloit donc rétablir les finances, remettre l'ordre dans toutes les parties de l'administration, & pour cela il étoit indispensable d'avoir recours à une économie, qui seroit ridicule dans un Etat opulent. Vespasien étoit doux, modéré, humain; on lui insultait impunément, & il se contentoit de bien faire malgré l'injustice des hommes, sans exiger leur reconnoissance, & sans craindre leurs censures. On prétend qu'il fit cesser la persécution contre les Chrétiens, en disant, *Que ce n'étoit point aux hommes à venger les querelles des Dieux, qui pouvoient bien se venger eux-mêmes:* maxime sainte & sacrée que ces mêmes Chrétiens oublierent bientôt lorsqu'ils se virent en état de persécuter à leur tour.

C'est à ce regne qu'on rapporte le fameux

siege de Jérusalem qui fait frémir dans l'Historien Josephe, si toutefois il n'est pas trop outré. Je conçois bien que le fanatisme met les hommes au dessus d'eux-mêmes, mais cependant il est bien dur d'être obligé de croire que des Juifs aient été capables d'une valeur si désespérée. Au reste, la ville de Jérusalem fut prise, brûlée, renversée jusqu'aux fondemens, & le Temple du peuple de Dieu éprouva le même sort. Depuis ce tems, les Juifs sont errans, proscrits, mépriſés, mépriſables & toujours frippons. Ils s'étoient flattés de l'Empire de l'univers; leurs Prophêtes leur avoient tout promis, & ils éprouvent avec douleur que leurs Prophêtes n'étoient que des Noſtradamus. La ruine des Juifs & leur diſperſion font le triomphe des Chrétiens: Jésus avoit clairement prédit tout cela; il avoit auſſi prédit la fin du monde pour le même tems; mais elle a été remiſe à un autre terme, ſans que je ſache pourquoi. Veſpaſien mourut avec toute ſa gloire, & l'Hiſtoire le comptera toujours au nombre des bons Princes. Il travailla juſqu'au dernier moment de ſa vie, & l'on nous a conſervé ce qu'il dit alors, *qu'un Empereur doit mourir debout*. La triſte Héloïſe de M. Rouſſeau n'aime pas ce mot, qu'elle n'étoit certainement pas digne d'admirer.

Titus, les délices du genre humain, qui regrettoit la perte d'un jour, conſola Rome de la perte de ſon pere. Les Hiſtoriens diſent qu'avant ſon élévation on avoit fort mauvaiſe opinion de ſes mœurs, & qu'on le craignoit comme un ſecond Néron. Son re-

gne fut cependant trop court pour le bonheur de l'humanité. Je ne puis réſiſter à la tentation de donner ici un exemple de ſa magnificence, ce qui ſervira à faire voir qu'à tous égards, les modernes ſont bien petits en comparaiſon des anciens. Il s'agit de l'Amphithéatre, dont Veſpaſien avoit jetté les fondemens. Cet immenſe édifice étoit d'une hauteur prodigieuſe & d'une figure ovale : on y comptoit juſqu'à 97 mille ſieges de marbre couverts de couſſins pour les ſpectateurs des jeux. On avoit placé partout une infinité de tuyaux, par où montoient ou deſcendoient des eaux de ſenteur, qui ſe répandoient ſur les ſpectateurs en pluie fine & légere. On rempliſſoit le terrein d'eau, ou on la faiſoit écouler ſuivant le beſoin, de ſorte que l'on y voyoit quelquefois dans un même jour un combat naval, des monſtres marins, le ſpectacle d'une chaſſe au moyen des arbres qu'on enfonçoit ſubitement en terre, des combats de gladiateurs & de bêtes qu'on lâchoit de leurs loges. Titus fit encore bâtir à côté de ce curieux monument des bains publics, où il permettoit au peuple d'entrer avec lui. Il donna un jour une fête, où l'on fit combattre des rhinoceros, des éléphans, des taureaux, des ours, des autruches, des buffles, des ſangliers, des lions, des tigres, en un mot plus de cinq-mille bêtes d'eſpeces différentes. Dans la cérémonie de la Dédicace de ſon amphithéatre, il jetta pendant cent jours de petites boules au peuple ; ceux qui pouvoient les amaſſer, recevoient un vaſe d'or ou d'argent, une robe de prix, des eſclaves, des

bêtes

bêtes de charge & autres préſens, ſelon la teneur de l'inſcription de ces boules.

Il arriva ſous ce regne une éruption du Véſuve, qui répandit l'épouvante dans toute l'Italie. La lave porta la déſolation dans les compagnes; quantité d'hommes & d'animaux périrent, & des villes entieres furent englouties. Pline le Naturaliſte, qui commandoit la flotte Romaine à Miſene, voulut voir de près ce terrible phénomene, & ſa curioſité lui coûta la vie. L'Empire eſſuya encore d'autres fléaux, & Titus, dans ces calamités publiques, montra la tendreſſe d'un pere & la généroſité d'un grand Prince qui a le pouvoir & la volonté de faire le bien. Jamais le vice n'eut accès à ſa cour; il falloit aimer la vertu pour lui plaire; les frippons, les délateurs, les libertins & les brigands qui avoient regné ſous ſes prédéceſſeurs, furent obligés de cacher leurs crimes dans les ténebres, ou de feindre des vertus qu'ils n'avoient pas. Domitien, ſon frere, conſpira contre lui; mais il ſouffrit ſes attentats avec la plus grande modération; cependant s'il l'eût puni, Rome n'auroit pas eſſuyé les horreurs qui l'attendoient. Enfin le bon Titus, ce Prince dont la mémoire vivra toujours dans le cœur de l'homme de bien, mourut avec le ſeul regret de ne pouvoir plus travailler au bonheur des hommes. Aurelius Victor inſinue qu'il fut empoiſonné, & que comme il étoit adoré de tout le monde, il n'y avoit que ſon frere Domitien qui fût capable de ce crime. Les Juifs, dont il avoit renverſé le Temple, publierent qu'une mouche, qui étoit entrée

dans son cerveau, l'avoit tué, c'est à dire que Béelzebub, Dieu des mouches & Prince des Diables, avoit vengé la cause du peuple de Dieu. Mais sans nous arrêter à ces sottises, observons seulement que tout l'Empire pleura Titus, & que son successeur ne fit qu'accroître pendant tout son regne la douleur publique.

Domitien fut un second Néron; il avoit tous les vices, & il commit tous les crimes. Quelquefois il s'amusoit à faire des vers, que Quintilien, Pline & Martial trouvent excellens; mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on loue les hommes qui peuvent proscrire. Au reste, s'il s'étoit contenté de tuer des mouches & de faire de mauvais vers, il n'auroit eu que la réputation d'un imbécille, au lieu qu'il s'est noirci de tous les attentats que peut commettre un tyran effréné. Nos Histoires, qui représentent toujours les Romains comme des atroces persécuteurs, disent que sous cet Empereur on recommença à poursuivre les Chrétiens, qui, pour le dire en passant, désobéissoient toujours insolemment aux hommes pour mieux obéir à Dieu. Jean l'Evangéliste fut précipité dans l'huile bouillante; mais il en fut miraculeusement tiré, & les impies, qui n'avoient pu le faire mourir, purent cependant bien l'envoyer en exil dans une certaine Isle de Pathmos, où il vit des choses excessivement curieuses & admirables, qui ont fourni des armes au fanatiques de tous les siecles. On a calculé la stupide Rapsodie de l'Apocalypse comme un problême d'Algebre; le grand Newton même, qui

a découvert avec tant de sagacité les mouvemens & le jeu de toutes les sphères, a eu la foiblesse de voir dans l'Apocalypse que le Pape étoit l'Antechrist, tandis que Bossuet y voyoit de son côté que nos Réformateurs étoient cet Antechrist. Le bel ouvrage de l'Apocalypse a précédé l'Evangile du même Auteur. Cet Evangile est écrit dans le même esprit; il est presque aussi obscur, aussi mystique. Matthieu, Luc & Marc, qui étoient de bonnes gens, ne s'aviserent pas de parler du *Logos* de Platon, ni de sa génération: ces sublimes chimeres n'étoient pas connues des Juifs; mais lorsque Jean donna son histoire, le St. Esprit, qui l'inspiroit, étoit devenu Platonicien.

Tandis que les Chrétiens faisoient force miracles pour accréditer leur secte, Apollonius de Thyane en faisoit d'aussi bons pour accréditer l'Idolâtrie. En les comparant, on voit que le parallele est exact; prodiges qui surpassent l'intelligence de la populace, circonstances merveilleuses, témoignages d'une grande multitude, attestations raisonnées d'une foule d'Ecrivains, tout est égal, & tout est ridicule.

Domitien, chargé de l'exécration publique, reçoit enfin la mort que méritent les tyrans; il ne fut regretté que des soldats qu'il enrichissoit des dépouilles des proscrits, & qui étoient les ministres de ses cruautés. Le Sénat marqua publiquement sa joie de la perte de l'ennemi public de la patrie; ses images furent abbattues, & sa mémoire abolie, com-

me celle d'un monstre qui ne devoit pas déshonorer l'histoire.

Le bon Nerva console les Romains après tant d'horeurs. Martial le nomme le plus doux des Princes, & dans les *Césars* de Julien, on voit que Silene n'a rien à lui reprocher. Aussi disoit-il, au rapport de Xiphilin, *qu'il ne se sentoit coupable d'aucune chose qui pût l'empêcher de vivre en repos & en sureté s'il quittoit l'Empire.* Il répara tant qu'il lui fut possible les brigandages de Domitien, en rendant aux particuliers ce qu'il leur avoit enlevé, & dans le désordre où se trouvoient les finances par les profusions extravagantes de son prédécesseur il vendit le superflu de ses effets pour n'être pas à charge à l'Etat. Il traita avec une extrême indulgence des misérables qui avoient conspiré contra sa vie, & pour assurer le bonheur de ses peuples, il se hâta d'adopter le vertueux Trajan qui devoit l'imiter. Ce grand Prince mourut paisiblement dans un âge avancé avec la gloire qui accompagne l'homme juste & bienfaisant.

Trajan fut le premier étranger qui parvint à l'Empire; il étoit Espagnol. Ce Prince étoit en Allemagne lorsqu'il reçut la nouvelle de son adoption; il entreprit plusieurs guerres, où il montra les plus grands talens pour cet art terrible. Après avoir soumis les Germains, il passa dans l'Orient où il subjugua plusieurs peuples formidables. Les Parthes éprouverent sa puissance, & il leur donna un Roi. Trajan avoit pour maxime qu'il falloit que les citoyens le trouvassent tel qu'il eut

voulu trouver l'Empereur s'il eut été ſimple Citoyen. Les Auteurs diſent que ſous ce regne, les Juifs, qui étoient répandus au-tour de Cyrene, ſe ſouleverent, maſſacrerent les Grecs & les Romains qu'il rencontroient, les expoſerent aux bêtes ſauvages, & firent périr deux-cents-mille hommes; on ajoute qu'ils en aſſaſſinerent encore davantage dans l'Iſle de Chypre, de même qu'en Egypte. Ce calcul eſt peut-être exagéré; mais il faut convenir du moins que c'étoit là l'eſprit du peuple de Dieu tant ancien que moderne. On accuſoit Trajan d'être un ivrogne, & les *Céſars* de Julien lui reprochent de s'être rendu l'eſprit peſant à force de boire. On lui attribuoit auſſi un vice qu'il ne faut pas nommer. Au reſte, malgré toutes ſes foibleſſes, il aima & obſerva conſtamment la juſtice. Un Prince, qui ferme conſtamment l'oreille aux délateurs, qui reſpecte les propriétés des citoyens, qui n'envie point la gloire ni le bien d'autrui, qui ſe conforme toujours aux loix de la plus rigoureuſe équité, qui ne ſe met jamais en colere, qui reſpecte le Sénat, qui eſtime tendrement les gens de bien, qui mépriſe les vains honneurs que l'on rend à la grandeur; un tel Prince eſt un grand homme, quoiqu'il boive un peu. Enfin il a mérité que l'on ſouhaitât dans la ſuite aux Empereurs *le bonheur d'Auguſte & la bonté de Trajan.*

Adrien, qui avoit épouſé une niece de Trajan, monta ſur le trône des Céſars. Il maintint la ſévérité de la diſcipline militaire, & vécut lui-même frugalement pour donner l'exemple; il s'appliqua à faire fleurir les

arts, & la Grece, qui en étoit la mere; les Barbares apprirent à le reſpecter. Adrien rebâtit Jéruſalem, & fonda ſur les ruines du Temple du Dieu des Juifs un Temple à Jupiter Olympien. Cette entrepriſe excita une nouvelle révolte parmi eux: un Impoſteur, nommé Barchochebas, ſe mit à la tête de ces miſérables en qualité de Meſſie; il fut battu en pluſieurs rencontres, juſqu'à ce que Julius Severus l'enferma dans la ville de Bitter qu'il emporta aprés un ſiege opiniâtre. Le Meſſie fut pris & pendu comme il le méritoit, & cette belle expédition fit exterminer plus de ſix-cents-mille Juifs. Adrien, pour prévenir dans la ſuite les révoltes, chaſſa tous les enfans d'Abraham, de la Nouvelle Jéruſalem, leur défendit même d'en approcher, & leur permit de ſe préſenter devant les murailles une fois toutes les années au jour anniverſaire de ſa priſe par Titus. Pour les mieux dégoûter encore, il fit ſculpter en marbre un pourceau, qui fut inſtallé, ſur la porte qui conduiſoit à Béthléem. La paſſion d'Adrien pour le jeune Antinoüs eſt une tache qui déshonnore ſa vie; il lui fit bâtir après ſa mort un ſuperbe Temple; il le mit au nombre des Dieux, & les Grecs qui ſavoient toujours flatter & mentir agréablement, publierent qu'il avoit été métamorphoſé en conſtellation. Ce Prince étoit fort inſtruit, & jugeoit de tout avec goût & pénétration. Il y a des Auteurs qui l'ont préféré à Trajan, & il l'emportoit ſans conteſtation par l'eſprit & par les lumieres. Il remit aux Provinces vingt-deux-millions - cinq - cents - mille écus d'impôts; il

assura l'Empire contre les incursions des Barbares, & réprima avec soin l'avidité des Gouverneurs. Mais on l'accuse d'ailleurs d'avoir prêté trop facilement l'oreille à la calomnie, d'avoir été inconstant dans l'amitié; d'avoir montré beaucoup d'inégalités, de défiance & de dissimulation. On dit aussi qu'il fut cruel, & qu'il eut la petitesse d'être jaloux de la gloire de ceux qui excelloient dans les arts dont il se piquoit. Tout le monde connoît les vers badins qu'il fit en mourant, & qui témoignent le courage d'une ame Romaine.

Dans cette époque, l'Eglise Chrétienne fut affligée par ce qu'elle appelle des Hérésies. Elles tiroient toutes leur origine des visions de Simon, surnommé judicieusement *le Magicien*. On sait que ce fou, enchanté des miracles des Apôtres, voulut acheter d'eux cette vertu, ou ce qui revient au même, les dons du St. Esprit. Sa proposition fut rejettée avec horreur, & il tâcha de faire des miracles de son propre chef pour autoriser une nouvelle doctrine qui étoit aussi de son invention. *Il ne croyoit*, dit-on, *ni la Trinité, ni la Résurrection des morts, ni l'Incarnation; il autorisoit tous les mariages & tous les péchés, & soutenoit que Jésus n'avoit point souffert; que le monde avoit été créé par les Anges, & que les Prophètes n'avoient jamais connu le vrai Dieu.* Quelques-unes de ces assertions sont plausibles, & quant à ce que l'on ajoute, *qu'il autorisoit tous les péchés*, c'est visiblement une calomnie. Il y a eu des méchans sans nombre qui ont commis tous les crimes & tous les péchés: mais personne n'eut ja-

mais l'audace d'ériger l'iniquité en point de doctrine. C'eſt ainſi que l'Égliſe Romaine a diffamé les Proteſtans, & les a maſſacrés quand elle l'a pu. Cependant les Ecrivains Eccléſiaſtiques ont l'effronterie de dire que Baſilide enſeignoit que *dans un tems de perſécution, les Fideles pouvoient ſans crime renier Dieu;* & que Carpocrate, Chef des Gnoſtiques, ſoutenoit que *le péché eſt une choſe néceſſaire à la perfection, puiſque l'ame qui eſt ſans crime, ne ſauroit être purifiée.*

Antonin *le pieux* mérita ce tître, non par la ſuperſtition, mais par la ſageſſe de ſon gouvernement & l'intégrité de ſa conduite. Ce Prince aima ſa famille avec tendreſſe; traita tous ſes ſujets comme ſes enfans; & chérit tous les hommes au point d'aimer toutes leurs erreurs & toutes les Religions. Capitolin le repréſente comme un Prince poli, ſobre, complaiſant & libéral; il avoit l'air grand, l'eſprit net, les ſentimens nobles & le caractere égal. Il défit les Bretons par ſes Lieutenans, repouſſa les Maures juſqu'au Mont Atlas, & fit rentrer dans le devoir l'Egypte & l'Achaïe qui remuoient. Un Chrétien d'Egypte, nommé Valentin, s'aviſa de former un parti ſous ce regne. Il eut le malheur de ſoutenir, *que J. C. avoit été incarné dans le ciel; qu'il avoit paſſé par la vierge comme l'eau par un canal; que Dieu étoit l'auteur du mal, parce que le mal eſt naturel à la créature; qu'il y avoit trois ſortes d'hommes, les Spirituels, ſauvés par la foi, les Naturels, ſauvés par les œuvres, & les Matériels, abſolument incapables de ſalut.* Un autre viſionnaire, appellé Cerdon, croyoit à

deux Dieux, un *Dieu de Miſéricorde*, qu'il apelloit le *Bon*, pere de J. C. & auteur de l'Evangile; & un *Dieu de Juſtice* qu'il nommoit *Cruel*, & qui étoit créateur du monde. Cerdon recevoit la Loi de Moïſe & le Vieux Teſtament comme des ouvrages du Dieu Cruel; il nioit la Réſurrection des corps & l'humanité de J. C. diſant qu'il n'étoit point né de la Vierge, & qu'il n'avoit ſouffert qu'en apparence. Voilà ce que penſoient les hérétiques; mais les Orthodoxes raiſonnoient infiniment mieux comme on peut le voir dans leurs Ecrits.

L'Hiſtoire Romaine nous offre, après la mort d'Antonin le Pieux, deux Empereurs qui régnerent conjointement, ſavoir Lucius Verus & le Sage Marc Aurele. On eſt étonné que ces deux Princes, qui avoient le caractere entiérement oppoſé, aient vécu enſemble dans une parfaite intelligence. Lucius Verus marcha contre Vologeſes, Roi des Parthes, qui s'étoit emparé de l'Arménie; mais au lieu de faire la guerre, il étoit toujours ivre; toutefois ſes Lieutenans pourſuivirent Vologeſes, & ſoumirent pluſieurs de ſes Provinces. Les deux Empereurs ſe préparoient à réprimer les Marcomans, qui habitoient la Siléſie, la Moravie & la Boheme, lorſque Lucius Verus mourut d'apoplexie. Marc Aurele continua ſon expédition: mais ſon armée s'engagea dans les montagnes, où elle reſta enfermée ſans pouvoir ſe procurer d'eau pendant cinq jours. Les Légions étoient ſur le point de mourir de ſoif, lorſqu'un Officier judicieux fit obſerver à l'Empereur que les

Chrétiens obtenoient du ciel ce qu'ils vouloient, & commandoient à la nature. Heureusement il y avoit une cohorte de la douzieme Légion qui étoit Chrétienne, & Marc Aurele, qui avoit besoin d'eau, ordonna à tous les soldats de cette compagnie d'en demander à leur Dieu. A l'instant qu'ils se mirent à genoux, il tomba dans ces déserts une pluie abondante qui désaltéra l'armée, tandis que la foudre & la grêle accabloient les ennemis, parce qu'ils n'avoient pas de Chrétiens qui priassent pour eux. L'Empereur se vit donc en état d'attaquer les Quades & les Marcomans, & après les avoir vaincus, il épargna la Secte Chrétienne pour ne pas irriter son Dieu. Les Historiens disent qu'il y avoit dans ce Prince de quoi faire un Saint; mais par malheur il n'étoit pas Chrétien. Cependant il y eut des Martyrs sous ce regne, parce qu'on punissoit l'intolérance, & que les Chrétiens étoient d'assez mauvais Sujets. Marc Aurele fut nommé le *Philosophe :* sa Philosophie ne consistoit pas dans de vaines disputes; il s'appliqua à faire le bonheur de ses peuples; Philosophie qui est bien rare dans les Souverains.

Après la mort de ce bon Prince, l'Empire fut livré à un monstre, qui rappella les horreurs des Néron & des Caligula. Commode, fils & successeur du sage Marc Aurele, fut le fléau des Romains; il se plongea honteusement dans les plus sales voluptés, tandis que ses coupables ministres désoloient l'État par leurs brigandages & des proscriptions sans nombre: il entretenoit dans son palais trois-

cents garçons & trois-cents filles pour servir à ses débauches. On le soupçonnoit d'avoir avancé les jours de son pere; il fit périr sa femme & sa sœur. Il sacrifia à ses fureurs les plus dignes ministres du dernier regne, & les plus sages membres du Sénat. Cette bête féroce n'aimoit pas les gros ventres, & tous les malheureux qui avoient trop d'embonpoint étoient massacrés; il les faisoit fendre par la moitie, & prenoit grand plaisir à voir leurs entrailles palpitantes. Il s'amusoit quelquefois à exercer son adresse contre les bêtes sauvages, & après cela il tiroit au hazard ses fleches sur le peuple. Dans sa folie brutale, il mangeoit publiquement en habit de femme, s'habilloit en gladiateur pour se battre avec les misérables de cette profession, massacroit indignement ceux qui l'épargnoient; en un mot il se vantoit d'avoir tué douze-mille hommes de sa main gauche. Cependant comme les plus grands scélérats se parent toujours des couleurs de la vertu, il avoit l'effronterie de prendre ces beaux titres qui n'étoient qu'une antiphrase: *l'Empereur Commode, le Débonnaire, l'Heureux, le Très-grand, le Pere de la patrie &c.* Ce Tyran fut étouffé par un Athlete nommé Narcisse, qui délivra l'Empire de ses cruautés.

Dans ce siecle, les Chrétiens disputerent & s'excommunierent au sujet de la Pâque; grande question qui ne put être décidée par plusieurs Conciles. Le Pape Victor livra au Démon l'Eglise d'Orient, qui célébroit la Pâque le quatorzieme jour de la Lune; & la Secte Chrétienne resta divisée jusqu'au pre-

mier Concile de Nicée, qui jugea en dernier reſſort au nom du S. Eſprit ſelon l'uſage. Les Juifs de leur côté firent du bruit par le *Talmud*, rapſodie extravagante qui eſt bien au deſſous de l'Alcoran: ils le donnent pour un Commentaire de la Loi de Moïſe, quoique bien ſupérieur à cette Loi, puiſque *des douze heures dont le jour eſt compoſé, Dieu en emploie neuf à étudier le Talmud, & trois ſeulement à lire la Loi de Moïſe.*

Pertinax regne après Commode. Cet homme de baſſe naiſſance s'étoit inſenſiblement élevé par ſon mérite: il fut d'abord maître d'école en Ligurie; il quitta enſuite la férule pour ſe faire ſoldat; & ſes talens pour le noble métier de la guerre, le firent parvenir par dégrés juſqu'au rang de Général. Il s'attira l'eſtime & la confiance de Marc Aurele par ſes beaux faits d'armes en Orient, en Angleterre & en Allemagne. Enfin après s'être conduit ſans reproche ſous le regne odieux de Commode, il fut jugé digne de gouverner. Son élection, faite à l'ordinaire par les ſoldats, plut au Sénat & au peuple, qui en remercia ſolemnellement les Dieux dans les Temples. Il n'accepta que malgré lui cet honneur dangereux, & ſa vertu lui coûta bientôt la vie. Comme il s'appliquoit à rétablir les affaires, à réduire la milice à une exacte diſcipline & à faire obſerver la juſtice, la ſoldatesque inſolente trouva mauvais qu'il réprimât ſes déſordres; elle força le palais, & perça le vertueux Pertinax de pluſieurs coups, malgré la réſiſtance de ſes amis qui périrent avec lui en le défendant. On vit

alors les soldats furieux mettre l'Empire à l'encan. Sulpicien, beau pere de Pertinax eut la bassesse de se présenter pour l'acheter: mais comme il n'étoit pas assez riche & qu'on se défioit de lui, ses avances furent rejettées; un riche fou, nommé Julien, fut le plus haut enchérisseur, & ne se félicita pas longtems de son infame marché. Tandis qu'il travailloit à s'affermir en flattant les Romains par ses bienfaits, Sévere, Albin & Pescennius Niger, qui commandoient dans les Provinces, résolurent de le chasser, de venger Pertinax, & de monter sur son trône si la fortune les favorisoit. Sévere, plus habile que ses rivaux, les prévint, & passa en Italie à la tête d'une armée nombreuse: à son approche, le Sénat proscrivit Julien, qui fut tué par un Tribun après avoir joui du vain titre d'Empereur pendant deux mois, & Sévere fut reconnu solemnellement. Celui-ci passa aussitôt en Orient pour combattre Niger, qui, après diverses rencontres, périt dans une bataille décisive. Le vainqueur, qui avoit donné à Albin le titre de César, pour n'avoir pas en tête deux ennemis à la fois, tenta d'abord de s'en défaire sans danger & sans bruit par le poison. Albin, vit que le seul moyen qui lui restoit, étoit d'attendre son salut du sort des armes; mais il fut défait auprès de Lyon. Sévere fut heureux dans tous ses projets, & il avoit toutes les qualités meurtrieres des Héros. Ayant assouvi son ambition effrénée, & se voyant le seul maître, il se piqua de montrer quelques vertus; il n'avoit plus besoin du crime. C'est lui qui fit en An-

gleterre ce fameux retranchement de trente-deux-mille pas d'un bord de la mer à l'autre pour tenir en bride les Ecoſſois. Ce Prince, auſſi glorieux & auſſi coupable que Céſar, mourut tranquillement à York.

Il laiſſa l'Empire pour héritage à ſes deux fils, Baſſien & Géta. Le premier, qui fut nommé Caracalla d'une longue robe à la Gauloiſe qu'il portoit, gouverna avec la férocité & l'inſolence du plus infame brigand. On prévit avant ſon élévation ce qu'il feroit un jour: on dit qu'en Angleterre, il tira l'épée pour tuer ſon pere, qu'il fit maſſacrer les Médecins, qui n'avoient pas voulu avancer ſa mort par le poiſon, & que pour comble d'abomination, il épouſa Julie ſa propre mere, qui s'étoit préſentée à lui la gorge nue, & dans des attitudes indécentes pour l'enflammer. Caracalla, ſurpris de ſa beauté, s'écria avec tranſport: *Je le voudrois bien s'il m'étoit permis! Vous le pouvez, ſi vous voulez*, répliqua l'infame Julie, *il n'y a point de loi pour les Empereurs*. Caracalla faiſit la maxime, & Rome vit en frémiſſant un nouvel attentat contre la nature, commis publiquement au mépris des loix les plus ſaintes. Ce miſérable Prince s'ennuya bientôt d'avoir un collegue; il aſſaſſina lui-même ſon frere Géta juſques dans les bras de leur mere commune: Julie, toute couverte de ſon ſang fut encore forcée d'en rire. Immédiatement après cette expédition, le meurtrier ſe retira dans le camp avec un effroi ſimulé, & ſe mit ſous la protection des ſoldats, comme ſi ſon frere eut attenté à ſa vie; & pour achever cette

farce, il sacrifia à ses lâches fureurs la fille de Marc-Aurele qui avoit regretté ce jeune Prince, & Helvius Pertinax coupable d'avoir reçu le jour d'un Empereur. Après de pareils traits, il ne faut pas s'étonner que ce monstre fut barbare jusques dans ses amusemens: il s'avisa un jour de faire enterrer vives quatre Vestales, sous prétexte de quelques foiblesses, dont il les accusoit; il fut présent à leur supplice, & pour étendre son plaisir, il ordonna à ses gardes de faire main basse sur les spectateurs, dont il y eut un grand nombre qui périt. Pour diversifier, il imagina de faire une guerre inconnue au généreux Artaban, Roi des Parthes, & de se signaler par le plus noir stratagême. Il lui demanda sa fille en mariage; Artaban qui le connoissoit, s'en défendit longtems: mais lorsqu'il apprit que l'Empereur avoit déja passé l'Euphrate; il alla à sa rencontre avec tous les Grands de sa cour, & les noces se firent avec pompe. Dans ces entrefaites, Caracalla s'étant apperçu que les Parthes sans défiance avoient quitté leurs armes, il les fit aussitôt charger. Artaban fut sauvé par ses Officiers qui le jetterent sur son cheval, sans quoi il alloit être immolé par le lâche Caracalla, qui fier de cet exploit, prit avec arrogance le nom de *Parthique*. Il chérissoit la mémoire d'Alexandre, dont il étoit le singe; il poursuivit en conséquence tous les Disciples d'Aristote, dont il voulut faire brûler les Livres, parce qu'on l'accusoit d'avoir hâté la mort de ce Héros. De plus il forma une Phalange à la Macédonienne, composée

de seize-mille hommes armés à peu près de même que les soldats d'Alexandre, c'est à dire, d'un casque de cuir de bœuf, d'un bouclier de fonte, d'une longue lance, d'une demi pique & d'une épée: pour consacrer cet établissement, il déclara au Sénat que l'ame d'Alexandre avoit passé dans son corps, pour achever son tems, parce qu'elle n'avoit pas assez vécu. Au milieu de ces ridicules soins, il se plaignoit hautement des peines & des fatigues qu'il souffroit pour la gloire de l'Empire, sans oublier de reprocher aux Sénateurs leur molesse & leur oisiveté. En un mot, ce brigand public épuisoit les Provinces par des impôts accablans, & ne manquoit pas de dire que tout l'argent des Citoyens lui appartenoit; il fit mourir plus de vingt-mille hommes pour ravir leurs biens, ou pour s'amuser de leur supplice; il étoit fourni de toutes sortes de poisons pour expédier sans éclat ceux que sa rage ou son avidité avoit condamnés. Enfin il éprouva le même sort à l'âge de 29 ans, & Rome eut longtems à se plaindre qu'il avoit trop vécu.

Macrin, qui l'avoit fait assassiner, lui succéda, & ne valut guere mieux; il avoit le corps & l'esprit de travers. Artaban, qui vouloit se venger de la perfidie de Caracalla, pressa vivement Macrin, qui acheta la paix pour vivre dans la molesse. Cependant comme les soldats se faisoient toujours exactement payer de la dignité impériale, qu'ils vendoient au plus offrant, & que Macrin différoit l'exécution de ses promesses, ils commencerent à se mutiner; on lui suscita

un

un rival qu'il fallut combattre; il perdit la bataille & la vie peu de tems après, sans avoir eu le tems de faire beaucoup de mal.

Héliogabale, le plus beau & le plus méchant des hommes, qui devoit l'Empire à l'argent de sa famille, se vit le maître du monde à l'âge de quatorze ans, & ne tarda pas d'en être l'exécration. Il étoit Prêtre du Soleil dans un Temple de Syrie, & c'est delà que lui vient son nom d'Héliogabale : à peine fut-il Empereur qu'il déclara la guerre aux anciens Dieux de Rome pour leur substituer le sien, & il ordonna au Sénat de le reconnoître & de l'invoquer. Il lui fit bâtir un superbe Temple à Rome, & le maria bientôt solemnellement avec la Déesse Pallas. Cependant après y avoir bien pensé, il crut que son Dieu favori pourroit se dégoûter d'une femme guerriere, & pour prévenir cet inconvénient, il fit venir de Carthage la Déesse Uranie que Didon y avoit établie, la donna pour épouse au Soleil, & publia qu'il avoit marié la Lune au Soleil. Il dota magnifiquement la céleste Uranie, lui assigna des sommes immenses pour son douaire, & voulut que tout l'Empire célébrât dignement cette divine alliance, tandis qu'il sacrifioit aux nouveaux époux les plus beaux enfans d'Italie. Jamais Empereur ne fit de plus extravagantes profusions; tous ses ameublemens étoient d'or ou d'argent; ses souliers même étoient tout couverts de pierreries; on parfumoit ses bains avec les aromates les plus précieux; il faisoit creuser de grands canaux qu'on rempliſſoit de vin, & où il faisoit com-

battre des vaisseaux; on nourrissoit les lions de sa ménagerie avec des perroquets & des faisans; pour ses chevaux, on leur donnoit les meilleurs raisins d'Asie. On conçoit sans peine à quelles déprédations cette dépense effrénée donnoit lieu. Le misérable Héliogabale se livroit en même tems à des débauches qui font frémir, & l'on ne peut s'imaginer que la nature humaine soit capable d'une pareille dépravation. Il étoit le Giton du premier Libertin qui se présentoit; il se prostituoit à des affranchis & même à des esclaves; il épousa publiquement un esclave, dont il se disoit la femme. Néron avoit déjà donné l'exemple de ces horreurs. La meilleure action d'Héliogabale est d'avoir adopté le Sage Alexandre, son cousin; il s'en repentit cependant bientôt, & il cherchoit à le faire périr, lorsqu'il expia lui-même les infamies de son regne par une mort violente. Il n'avoit que dix-huit ans lorsque la terre en fut délivrée; son corps fut précipité dans le Tibre parce qu'on le jugea indigne de la sépulture.

Alexandre Sévere consola quelque tems l'Empire par ses vertus & sa bonne administration. Il fut surnommé Sévere, parce qu'il réprima l'insolence de la milice, & la réduisit à une exacte discipline. Il chassa du Sénat & de sa Cour les infames ministres d'Héliogabale, les délateurs & les frippons. Ce digne Prince étoit modeste, pieux, débonnaire, doux & porté à la clémence, Il eut lieu de se plaindre qu'il avoit plus de peine à contenir ses soldats qu'à vaincre ses ennemis;

il en fut en effet la victime. Un misérable d'origine barbare, qu'il avoit élevé, l'assassina & confondit l'espoir des gens de bien. Alexandre fut pieux & tolérant; il estimoit les hommes célebres, dont l'Histoire avoit consacré la mémoire: c'est ce qui a fait dire qu'il adoroit indistinctement Abraham, Jesus-Christ, Appollonius de Thiane, Orphée &c.

L'Eglise Chrétienne se répandoit alors dans toute la terre malgré les persécutions & le faux zele des Ministres de l'Idolâtrie: c'est ce que les Chrétiens attestent eux-mêmes, & il faut les croire. *Sanguis Martyrum*, disoit Tertullien, *semen Christianorum*. Parmi ces Martyrs on comptoit principalement Ignace, Evêque d'Antioche, qu'on conduisit exprès à Rome pour le faire battre avec les bêtes de l'amphithéatre; Justin le Philosophe, qui raisonnoit & écrivoit pitoyablement; le bon Polycarpe, Evêque de Smirne, que le ciel essaya de sauver par un grand miracle, qui fut en pure perte; Irenée, Evêque de Lyon, dont les ouvrages sont l'admiration des bonnes gens, & quantité d'autres, que les Légendaires ont martyrisés plusieurs siecles après leur mort pour des raisons qu'on devine aisément. Les Auteurs sont rares parmi les premiers Chrétiens, *parce que*, dit le savant Dodwel, *ils n'avoient pas même le tems de tailler leurs plumes*. On cite cependant quelques Docteurs, comme Tertullien, Prêtre Africain, qui avoit le cerveau brûlé, malgré son admirable Apologétique, Clément d'Alexandrie, qui calomnia effrontément la Religion & la Philosophie des Payens dans

ſon beau Livre des *Stromates*, c'eſt à dire, *Tapiſſeries*; le dévot Origene, qui ſe mutila pour obéir à l'Evangile &c. Cependant l'Egliſe, au milieu de ſa gloire, étoit affligée par des Héréſies, qu'elle combattoit par la tradition des Apôtres, car dès les premiers temps, la tradition l'a emporté ſur l'Evangile; les Hérétiques, de leur côté ſe défendoient auſſi par la tradition : mais les plus forts décidoient à la majeure avec l'approbation du St. Eſprit. Remarquons encore que les premiers Chrétiens excelloient en ſainteté, quoiqu'ils fuſſent un peu brouillons; les Payens même admiroient la pureté de leurs mœurs; & nous apprenons tout cela dans les Livres de ces Chrétiens.

Après le meurtre de l'Empereur Alexandre, le tyran Maximin s'empara du gouvernement. C'étoit un géant, qui avoit plus de huit pieds de haut. On dit que cet animal féroce & carnaſſier dévoroit ſoixante livres de viande par jour, & buvoit à proportion. A peine fut-il Empereur qu'il fit périr tous ceux qui étoient informés de ſa naiſſance & les honnêtes gens qui l'avoient ſecouru dans ſa miſere. Ses exactions & ſes cruautés laſſerent bientôt les Romains qui lui oppoſerent les deux Gordien, pere & fils : mais ces deux Princes, ſur leſquels on comptoit beaucoup, périrent un mois après. Le jeune Gordien, preſque encore enfant, leur ſuccéda parce que ce nom étoit en vénération, quoiqu'on élût en même tems Maxime & Balbin pour défendre l'Empire, de ſorte que Gordien ne paroît ſur la ſcene qu'après leur

mort. Cependant Maximin s'avançoit vers Rome à grandes journées, bien réſolu de ſe venger par le fer & par le feu. Il fut toutefois arrêté devant Aquilée, qui ſoutint un ſiege mémorable: les femmes ſe couperent les cheveux pour faire des cordes aux arcs des ſoldats, Maximin fut repouſſé dans un aſſaut; & fit tomber tout le poids de ſa fureur ſur ſes Officiers, qui laſſés de ſes cruautés, l'aſſaſſinerent avec ſon fils. Après la mort de cet ennemi de la patrie, Maxime & Balbin s'appliquerent d'abord à réprimer les déſordres de l'anarchie & à gouverner ſagement. Mais la jalouſie les diviſa bientôt. Le fier Balbin, qui étoit d'une illuſtre origine, ſouffroit impatiemment que les Romains marquaſſent tant de conſidération pour Maxime, qui n'étoit que le fils d'un forgeron: Maxime, de ſon côté, mépriſoit Balbin pour ſa poltronnerie. Les ſoldats s'apperçurent de leur méſintelligence, & inſulterent au Sénat qui les avoit élus, les maſſacrant ſuivant l'uſage.

Le jeune Gordien éprouve bientôt la même deſtinée par la perfidie de Philippe. Celui-ci, pour rendre ſon maître odieux, fit éloigner ſecrétement les navires, qui apportoient les vivres à l'armée; il engagea les troupes dans des lieux dangereux, où elles ne pouvoient eſpérer de ſecours, & par ce moyen, elles ſe virent réduites à l'extrémité. Les ſoldats, ſans s'embaraſſer d'approfondir les cauſes de la calamité publique, accuſerent Gordien, & Philippe les appuyoit, en diſant que ce jeune Prince alloit tout perdre. Cependant

la disette augmentoit, & le traître Philippe fut donné pour tuteur à Gordien; après ce premier pas, il se rendit si puissant qu'il fut élu Empereur. Gordien se plaignit; mais on mépriſa ses représentations; il prie les soldats de partager au moins l'Empire, & on ne l'écoute seulement pas; il sollicite Philippe de le faire Commandant des Gardes, & l'usurpateur se moque de lui; enfin il le conjure pour toute grace de le laisser vivre, & le tyran le fait massacrer à l'âge de 22. ans. Le Sénat, qui comptoit sur la vertu de ce Prince infortuné, pleura sa mort, & le mit au nombre des Dieux.

Philippe revint aussitôt à Rome pour jouir de son crime. Le Sénat ayant nommé deux Empereurs l'un après l'autre, le meurtrier de Gordien fit une paix honteuse avec Sapor, Roi de Perse, & lui céda la Mésopotamie & une partie de la Syrie. On remarque qu'il est le premier qui ait abandonné solemnellement par un Traité, des Provinces de l'Empire. Héliogable & plusieurs de ses prédécesseurs avoient accoutumé les Romains à recevoir toutes sortes de superstitions; & je ne m'étonnerois pas que Philippe se fût fait Chrétien, comme on l'a soupçonné: il pouvoit avoir les vues qui déterminerent dans la suite Constantin à se convertir. Quoiqu'il en soit, on le loue d'avoir favorisé les Chrisiticoles. Dans ces circonstances, les Scythes infesterent les Provinces Romaines, qui étoient dans leur voisinage. Philippe envoya contr'eux Dece, que ses soldats forcerent d'accepter l'Empire, & qui se débaraſſa bientôt de son rival.

Dece fut un bon Empereur; il étoit honnête homme & grand Prince; mais par malheur il n'aimoit pas les Chrétiens, qui par repréſailles l'ont diffamé. Les barbares commençoient à fondre de toutes parts ſur les Provinces Romaines: Dece les défendit avec honneur; les Goths ſurtout, qui étoient les plus redoutables, ſe virent réduits aux plus grandes extrémités: mais Gallus, un des Capitaines de Dece, l'ayant trahi, ce Prince, qui avoit perdu ſon fils dans une embuſcade, chercha la mort de déſeſpoir.

On voit, depuis l'époque de la ſervitude des Romains, une complication de forfaits & d'horreurs, qui déshonnore la nature humaine: ſi quelques vertus attirent les regards, elles ſont, pour ainſi dire, abſorbées dans la foule des crimes. La milice s'empare de l'autorité ſouveraine, choiſit arbitrairement & maſſacre les Empereurs; il n'y a plus de bien public, ou plutôt les ſoldats le concentrent en eux-mêmes, & ne prennent un maître que pour aſſurer & étendre leurs brigandages.

Nous avons vu juſqu'ici que le meurtrier d'un Empereur lui ſuccede pour l'ordinaire. Gallus s'aſſocia d'abord Voluſien ſon fils, & adopta par une politique aſſez adroite Quintus, fils de Dece, dont il ſe défit enſuite par un autre coup d'état. Il avilit le premier la majeſté de l'Empire en payant un tribut aux Scythes pour avoir la paix; d'un autre côté les Perſes s'étoient emparés de la Syrie; en un mot des eſſaims de Barbares, profitant de l'indolence & de la lâcheté des Empereurs,

menacoient de toutes parts cet immenſe coloſſe qui avoit aſſervi l'univers. Emilien, qui commandoit en Pannonie, excita ſes légions à défendre glorieuſement les anciennes uſurpations de Rome; il les mena contre les Scythes qu'il vainquit, & qu'il dépouilla de leur butin pour enrichir ſes ſoldats. Son armée l'élut Empereur par reconnoiſſance, & il s'avança auſſitôt vers Rome pour ſe meſurer avec Gallus, qui perdit le trône avec la vie ſans même avoir tiré l'épée.

Ce ſiecle fut affligé d'une peſte qui attaqua toutes les Provinces de l'Empire; elle fit, pour ainſi dire, le tour du monde connu, & il n'y eut preſque point de ville qui échappât à ſes malignes influences. St. Grégoire de Nyſſe, raiſonnant ſur ce fléau, l'attribuoit nettement au Diable, ennemi déclaré des hommes, & un autre Saint Africain l'attribuoit aux péchés des Payens, quoique les honnêtes Chrétiens mouruſſent comme les autres.

Emilien, quoiqu'élu ſolemnellement par la ſoldateſque, qui étoit en poſſeſſion de diſpoſer de l'Empire, demanda & obtint à l'ordinaire la confirmation du Sénat; c'étoit une vaine formalité qui rappelloit encore l'ancienne grandeur de ce corps dégradé. Cependant Valérien, Lieutenant de Gallus, qui ignoroit le ſort de ce Prince, s'avançoit avec les Légions des Gaules & de l'Allemagne pour le ſecourir. Emilien, qui étoit mépriſé parce qu'il n'étoit pas d'un ſang illuſtre, fut trahi & maſſacré dans ſon camp, de ſorte que Valérien ſe trouva le ſeul maître.

Jettons ici un coup d'œil sur la Secte Chrétienne. Les anciens Docteurs, ont toujours eu plus à cœur la doctrine que les mœurs. Deux Saints agiterent vivement une grande question; il s'agissoit de savoir si le baptême conféré par les Hérétiques étoit bon. Le Docteur Etienne, Evêque de Rome, l'approuvoit; & le Docteur Cyprien, Evêque de Carthage, le condamnoit; les deux Docteurs se battirent tant qu'ils vécurent par la tradition. Quoique Cyprien fut évidemment Hérétique en désapprouvant le baptême des Hérétiques, que le Pape autorisoit, cela ne l'a pas empêché d'être reconnu pour Saint, parce qu'heureusement le Pape ne le livra pas au Démon par l'excommunication majeure. Les Evêques de Rome ne furent pas dans la suite si indulgens. Etienne & Cyprien, aprés s'être bien querellés à la grande édification du troupeau du Seigneur, reçurent la couronne du martyre. Sabellius ne fut pas si heureux: cet homme simple, qui ne concevoit rien à la Trinité, s'avisa, dit-on, de confondre les trois Personnes qu'il réduisit à une seule. Plusieurs grands hommes, qui connoissoient à fond ces trois personnes, les défendirent vivement contre l'impie Sabellius, qui fut chassé de l'Eglise.

Cependant les Barbares commencoient à inonder l'Empire; les Provinces étoient attaquées partout. Dans cette perplexité, Valérien, qui avoit déjà 70 ans, ne laissa pas malgré son grand âge que de passer en Asie pour faire face aux Scythes & aux Perses, tandis que son fils Gallien, qu'il avoit fait

Céſar, ſe promenoit en Allemagne. Valérien n'ayant pu réuſſir à ſon gré propoſa de l'argent au Roi de Perſe Sapor pour mettre bas les armes. Ce perfide, enflé de ſes victoires, fit réponſe que l'Empereur pouvoit le venir trouver pour traiter enſemble. Valérien, qui qui le croyoit généreux, alla le joindre ſans défiance avec une petite eſcorte; ſon perfide ennemi, profitant de cette imprudence, tailla en pieces tout ſon monde, & l'emmena priſonnier. Les brutales cruautés que ce malheureux Prince eſſuya dans ſon eſclavage font frémir. Sapor, ſans égard pour ſon rang ni pour ſon âge, lui faiſoit courber le dos, & mettoit le pied ſur ſa tête lorſqu'il vouloit monter à cheval. Agathias prétend même qu'il le fit écorcher vif après une longue & affreuſe ſervitude. L'indolent Gallien ſon fils ne penſa pas ſeulement à venger cet outrage fait au nom Romain; il laiſſa ſon pere dans les fers, & ſe conſola de ſa mort en le mettant au nombre des Dieux. Sa moleſſe & ſa négligence acheverent de tout perdre; il ſe livroit à la débauche, tandis que les Barbares profitant des circonſtances attaquoient de toutes parts les frontieres des Romains. Les Gouverneurs des Provinces ſongerent de leur côté à ſe rendre indépendans, & à ſe fortifier; ils ſe firent tous élire Empereurs par les Légions qu'ils commandoient, l'Hiſtoire les nomme les *Trente Tyrans*.

Dans cette confuſion générale, Odenat, Prince de Palmyre & allié des Romains, chaſſa les Perſes, qui s'étoient rendus ſi redoutables depuis qu'Artaxerxe, après avoir

tué Artaban dernier Roi des Parthes, avoit rétabli l'ancien Empire de Cyrus; le brave Odenat reprit toutes leurs conquêtes, & dans le cours de ſes exploits, il ne manquoit pas d'envoyer tous les priſonniers de diſtinction à l'efféminé Gallien qui daignoit approuver ſa conduite. Le Prince de Palmyre fut aſſaſſiné par ſon couſin Mœonius, qui ne pouvoit lui pardonner ſa gloire, & qui fut enſuite maſſacré lui-même par ſes ſoldats. L'armée de Gallien diſſipa pluſieurs Tyrans, qui payerent de leur vie le ridicule titre d'Empereur. De ce nombre étoit un certain Marius, fils d'un forgeron, qui fit à ſes ſoldats une harangue aſſez ſinguliere le jour qu'ils l'élurent Empereur. *Je ſais, Compagnons*, dit-il, *qu'on peut me reprocher mon premier métier; & je veux bien le ſouffrir pourvu que le fer me donne toujours de l'exercice, que nos ennemis le craignent, & que le monde ſente que le Peuple Romain eſt de fer ſous un Empereur qui a toujours manié le fer.* Trois jours après cette harangue en ſtile de fer, Marius fut tué par un de ſes anciens garçons de boutique. Gallien perdit auſſi la vie au milieu de ſes femmes, & laiſſa l'Empire à un Prince eſtimable, qui n'oublia rien pour le rétablir; c'eſt Claude II.

Les Hiſtoriens donnerent à ce grand homme tous les éloges qu'il méritoit par ſon courage, ſa douceur, ſa modération, ſa modeſtie, ſa juſtice & ſon bon naturel. Immédiatement après ſon élection, comme le Sénat balançoit s'il falloit d'abord faire la guerre aux Goths qui infeſtoient les Provinces, ou

aux Tyrans qui avoient usurpé la souveraine autorité; Claude répondit, que tous les Tyrans n'étoient qu'ennemis du Prince, & que l'on devoit commencer par les Goths, qui étoient ennemis de l'Etat. Ces Barbares avoient rassemblé jusqu'à six-mille vaisseaux, & venoient au nombre de plus de trois-cents-mille hommes pour ravager l'Italie. Cependant quoique les Tyrans eussent les meilleures troupes de l'Empire, Claude n'eut recours qu'à son courage & au zele de la ville de Rome: il attaqua & défit les Goths & les Scythes en deux batailles, couvrit les campagnes de leurs cadavres, les bords des rivieres de leurs armes, brûla ou coula à fond leurs vaisseaux; le reste périt par les naufrages, la misere & la faim. Claude mourut au milieu de ses triomphes en Hongrie; la peste, qui s'étoit mise dans son armée, l'enleva après un regne d'environ deux ans.

Les Soldats & le Sénat lui donnerent pour successeur Quintillus son frere, qui succomba bientôt sous la fortune d'Aurélien. Ce Prince, quoique sans naissance, s'éleva par son mérité: il fit tous ses efforts pour réparer les désordres de l'anarchie. Malgré ses guerres continuelles & les succès qui rendent presque toujours la milice intraitable, il sut la contenir par une exacte discipline. La guerre contre la fameuse Zénobie doit nous arrêter un moment. Cette femme étonnante, qui fut le prodige & l'ornement de son siecle, étoit veuve d'Odenat, Prince de Palmyre, dont nous avons parlé plus haut. Elle avoit pris le diadême immédiatement après la

mort de ce héros, & elle étoit réſolue de le conſerver ou de périr. Les Perſes qu'Odenat avoit tant de fois battus, furent encore plus maltraités par Zénobie; elle ſoumit une grande partie de l'Aſie, s'empara de l'Egypte, & comme elle vouloit ſe rendre indépendante, elle triompha encore des Romains. L'Empire attendoit en tremblant l'iſſue de ſes grands projets, & Aurélien fut obligé de mener contr'elle toutes ſes forces: il l'attaqua d'abord près d'Antioche & la défit. Zénobie, avec un courage au deſſus de ſon ſexe, lui oppoſa bientôt une armée encore plus nombreuſe que la premiere; mais elle fut encore battue. Aurélien aſſiégea Palmyre, tailla en pieces les Arabes, les Arméniens & les Perſes, qui étoient venus à ſon ſecours; enfin il prit la ville. La Reine s'étoit échappée pendant la nuit avec ſes enfans pour ſe ſauver en Perſe: mais l'Empereur l'ayant fait pourſuivre, elle fut arrêtée dans le tems qu'elle alloit paſſer l'Euphrate. Aurélien l'emmena à Rome pour orner ſon triomphe, & lui accorda la vie; elle finit le reſte de ſes jours tantôt à Rome, & tantôt dans une belle maiſon de compagne près de Tivoli. Les Hiſtoriens nous ont tracé le portrait de cette héroïne, qu'on voit toujours avec intérêt. Zénobie étoit d'une rare beauté; ſobre quoique magnifique; douce & ſévere ſelon les circonſtances; & ſa grande ame l'emportoit encore ſur ſes graces extérieures. Elle portoit la chaſteté du vivant de ſon mari juſqu'à rebuter ſes careſſes dès le moment qu'elle ſe trouvoit groſſe. Elle parloit avec faci-

lité le Latin, le Grec & l'Egyptien; elle haranguoit ſes ſoldats le bras nud & le caſque en tête. Je ne conçois pas quelle belle paſſion elle pouvoit avoir priſe pour les Juifs & leur impertinente Religion: quoiqu'il en ſoit, Paul de Samoſate, Evêque d'Antioche, tâcha de lui faire abandonner Moïſe pour Jéſus, en l'aſſurant, pour ne pas effaroucher ſon bon ſens, que ce Jéſus n'étoit pas *Fils de Dieu*, mais un pur homme tout comme un autre. Ce Prêtre eut ſes partiſans qui furent du même avis: mais ſon ſyſtême ne répondit pas aux vues des Chrétiens, qui vouloient abſolument un Dieu charnel comme les Idolâtres, le St. Eſprit décida ſolemnellement qu'il avoit tort.

C'eſt à ce ſiecle qu'on rapporte la fondation des Moines, de ces lâches fainéans, qui ſe conſacrent à Dieu pour vivre aux dépens des hommes. Un certain Paul, qui avoit eu peur du martyre, ſe cacha dans un déſert d'Egypte pour ſe ſauver de la perſécution. Dieu, qui, dans les Légendes, bénit toujours l'ignorance, le vice & la pareſſe, chargea un corbeau de nourrir ponctuellement ſon ſerviteur Paul, qui vivoit en bête farouche pour lui plaire. Son ſerviteur Antoine s'aviſa dans la ſuite de s'enterrer auſſi dans les bois; les Diables venoient réguliérement tous les jours poliſſonner avec lui, & ſe moquer d'un miſérable Egyptien, qui croyoit que le meilleur moyen de faire ſon ſalut étoit de vivre & de mourir les bras croiſés. Ce bon homme eut un jour une révélation, qui lui apprit qu'il y avoit dans le déſert un autre ſauvage

bien plus important que lui. Antoine se met aussitôt à le chercher dans toutes les cavernes parmi les lions, les tigres & autres bêtes. Il le trouva enfin dans une grotte; & ce grand homme étoit l'Hermite Paul, qui n'attendoit que son arrivée pour mourir. Antoine pleura amérement la perte que faisoit le monde d'un homme inutile, & l'enterra parmi les bêtes du voisinage. Tels sont les peres de ces Légions de Chenilles qui ont empoisonné la terre pendant tant de siecles, & dont notre heureuse Isle s'est enfin débarassée.

Tandis que l'Eglise brilloit par ses Martyrs, ses Auteurs & ses premiers Moines, l'Hérésie lui portoit continuellement de nouveaux coups qu'elle paroit toujours par inspiration. Un certain Manès voulut renouveller l'ancien systême des Perses sur les deux Principes; il soutenoit donc qu'il y avoit deux Principes; l'un bon, qui étoit la source & l'auteur de la lumiere; l'autre méchant, auteur des ténebres. Il assuroit que Paul avoit été de son avis, lorsqu'il disoit dans sa seconde Epitre aux Corinthiens, *que le Dieu de ce Siecle a aveuglé les esprits des infideles.* Il avoit encore le malheur de rejetter l'ancien Testament, qui est clairement inspiré; de condamner l'usage du vin, de la chair, du lait, des œufs & du mariage. Les Conciles approuverent au nom de Dieu l'usage du vin, de la chair, des œufs, du lait & du mariage, ce qui ne les empêchoit pas d'établir le Carême & des Couvens de Vierges.

On avoit vu auparavant d'autres Hérétiques assez plaisans. Ces gens-là, qui aimoient l'al-

légorie, prétendoient que Jesus étoit le Serpent, qui avoit séduit Adam & Eve; & cette opinion les fit appeller *Ophites*. D'autres aussi mal intentionnés disoient *que le corps de Jesus étoit attaché aux étoiles*. Les Orthodoxes, qui connoissoient mieux la nature de Jesus, condamnerent ces calomniateurs comme ils le méritoient.

Du tems d'Aurélien, les Francs commençoient à se faire connoître & à se faire craindre : leur nom même annonce leur amour pour la liberté. L'Empereur se mesura plusieurs fois avec eux, & vint à bout de les contenir. Ses victoires sur les ennemis de l'Empire & sur ses rivaux, qui aspiroient à la souveraine puissance, le mettent à côté de César dans l'art terrible de la guerre; mais il faut le détester pour ses cruautés. Comme personne n'étoit à l'abri de ses fureurs, il fut enfin assassiné dans son camp. Ses principaux Officiers étant entrés dans la conspiration, l'armée refusa de nommer un Empereur, de crainte d'élever un de ses meurtriers: par ce moyen, le Sénat reprit son ancien droit en se donnant un maître. Son choix tomba sur Tacite, vieillard vénérable, qui avoit des lumieres & de la vertu. On dit qu'il possédoit avant son élévation plus de sept millions d'or de revenu, dont il gratifia généreusement le public, tandis qu'il payoit la milice de ses épargnes. Ce Prince, d'ailleurs si digne de commander, se rendit cependant odieux par les violences d'un de ses parens qu'il avoit mis à la tête de son armée; & il fut tué avec lui après six mois de regne.

Son

Son frere Florien s'imagina qu'il pouvoit lui succéder par droit d'héritage sans même demander le consentement du Sénat. Le funeste exemple de tant d'Empereurs massacrés ne rebutoit point son ambition, qui fut punie comme celle des autres.

Probus plus modéré résista longtems au choix des soldats, qui le forcerent enfin de les commander, quoiqu'il les menaçât de leur faire observer une exacte discipline. *Vous ne savez ce que vous faites*, leur disoit-il; *comme il m'est impossible de vous flatter, nous ne vivrons jamais bien ensemble.* Probus, quoique né dans la populace, passa successivement par tous les degrés de la millice, & ne dut sa fortune qu'à lui-même. Il commença par punir les meurtriers des derniers Empereurs, après quoi il se rendit dans les Gaules, que les Francs & divers autres peuples d'Allemagne ravageoient. Il gagna plusieurs victoires mémorables sur eux, & les poursuivit au de-là du Nekre & de l'Elbe; il se préparoit à les pousser plus avant, lorsqu'il vit arriver neuf Rois de ces Barbares, qui venoient lui demander la paix à genoux; il la leur accorda. Cette expédition achevée, Probus courut en Thrace pour mettre à la raison Saturninus, qu'Aurélien avoit chargé de garder la frontiere en Orient, & que la Ville d'Alexandrie avoit déclaré Empereur. Il tomba ensuite brusquement sur d'autres usurpateurs qui s'étoient soulevés dans les Gaules. En un mot, il affermit en peu de tems les vastes possessions de l'Empire, & vengea Rome de tous ses ennemis tant étrangers que domestiques.

Ce bon Prince faiſoit cependant la guerre malgré lui; il ne ſoupiroit qu'après la paix, & il oſa même dire un jour, *qu'en peu de tems il eſpéroit qu'on n'auroit plus beſoin de ſoldats*. Cette parole lui coûta la vie. Les ſoldats, dont le plus grand mérite, eſt de ſavoir bien tuer les hommes, craignirent d'être licenciés, & hors d'état de continuer leurs brigandages; ils ſe laſſoient d'ailleurs des travaux & des ouvrages pénibles que l'Empereur leur impoſoit pour le bien public; car la maxime de l'honnête Probus, étoit, que *les ſoldats doivent gagner le pain qu'ils mangent*. Toutes ces conſidérations les échaufferent tellement qu'ils le maſſacrerent dans le temps qu'il les occupoit à deſſécher un grand marais. Ils ſe repentirent trop tard de leur cruauté; & pour l'expier en quelque façon, ils rendirent de grands honneurs à la mémoire de Probus, & lui donnerent pour ſucceſſeur Carus, qui étoit bien digne de l'Empire.

Carus avoit deux fils, Numérien qui reſſembloit à ſon pere, & Carinus que l'on déteſtoit avec raiſon. L'Empereur les créa tous deux Céſars en partant pour une expédition contre les Perſes; il emmena Numérien avec lui, & fit paſſer Carinus dans les Gaules pour les défendre contre les incurſions des peuples du Nord. Carus fit trembler tout l'Orient, ſoumit la Méſopotamie & pouſſa ſes conquêtes juſqu'à Ctéſiphonte. Il vouloit aller plus avant, lorſqu'il fut arrêté par un coup de foudre qui le tua dans ſa tente; ce qui étoit une faveur ſignalée des Dieux dans l'eſprit

des Anciens. Numérien, son digne fils, fut si touché de sa mort, qu'il manqua de perdre les yeux à force de le pleurer; cette indisposition l'obligeant de se faire porter dans une litiere, parce qu'il ne pouvoit souffrir ni le vent, ni le soleil, Aper, son beau-pere, insensible à sa situation, & dévoré de la soif de régner, l'assassina secrétement. Cependant l'armée qui ne voyoit plus le Prince, en demandoit toujours des nouvelles: le perfide Aper répondoit que son mal ne lui permettoit pas de se montrer: mais le corps du malheureux Numérien commençant à sentir mauvais, fit découvrir le crime de ce misérable. Les soldats s'en saisirent, & le menerent à Dioclétien, qu'ils reconnurent pour Empereur. Dioclétien, après lui avoir reproché son infame parricide, lui passa son épée au travers du corps. Carinus apprenant cette nouvelle élection, rassembla ses forces pour aller disputer l'Empire à son rival: il se donna plusieurs batailles en Dalmatie; Carinus se vit même sur le point de triompher de son ennemi; mais dans le tems qu'il poursuivoit les fuyards, il fut massacré par un des siens, dont il avoit corrompu la femme. Tel fut le sort de ce méchant Prince, qui auroit été un fléau public.

Dioclétien, parvenu au comble de ses desirs, gouverna toutefois malgré son ambition avec beaucoup de sagesse. Pour mettre sa vie plus à couvert des attentats de la Milice, & prévenir ses fréquentes révoltes, il s'associa Valere Maximien. Les deux Empereurs créerent ensuite d'un commun accord deux

Céſars, qui furent Maximin Galere & Conſtance Chlore. Ces quatre Princes firent la guerre avec le plus grand ſuccès aux Barbares & aux uſurpateurs qui vouloient ſe rendre maîtres dans leurs divers Gouvernemens. On dit que Dioclétien avoit conçu une inſupportable vanité; il ſe faiſoit baiſer les pieds par ceux qui l'approchoient, & l'on ajoute qu'il eut l'impiété de ſe faire adorer comme un Dieu. Mais c'eſt là viſiblement une calomnie des Chrétiens: Dioclétien marqua trop de bon ſens dans tout le cours de ſon regne pour s'ériger en Dieu. Il aimoit le faſte & le cérémonial des Cours de l'Orient; mais il n'y a pas là d'adoration. Ce Prince ſe dégoûta à la fin de ſa grandeur, quoiqu'il fût auſſi reſpecté qu'il le méritoit de ſon collegue & des deux Céſars. Il abdiqua donc après vingt ans d'un regne glorieux. Ses maximes honorent ſa mémoire; il diſoit ſouvent, *Qu'il n'y avoit rien de plus difficile que de bien régner; que les Miniſtres qu'emploie le Prince, ne ſont d'accord que pour le trahir; qu'ils lui cachent ou lui déguiſent la vérité, qui eſt la premiere choſe qu'il devroit ſavoir; que ſur leur rapport, qui eſt rarement de bonne foi, il ôte à ceux qui ont du mérite & de l'honneur, ce qu'il donne à des ignorans ou à des traîtres; que par ce moyen ils trompent & vendent le Souverain qui les entretient & les paie pour le conſeiller.* Maximien fut, dit-on, forcé par Galere de ſe dépoſer à l'exemple de Dioclétien. Par ces événemens, Galere & Conſtance Chlore furent Empereurs, & firent deux autres Céſars, ſavoir Sévere & Maxime.

Valere Maximien se dégoûta bientôt de la retraite, & cherchant à remuer, il passa dans les Gaules, où il forma une conspiration contre la vie de Constantin, son Gendre; mais sa propre fille ayant tout dévoilé à son mari, Maximien prit le parti de la fuite. Cependant on envoya à sa poursuite, & il fut atteint à Marseille, où il fut étranglé. Pour Dioclétien, il mourut paisiblement en dépit des malédictions des Chrétiens, qu'il avoit d'abord soufferts & protégés, mais qu'il fut obligé de punir pour leur insolence & leur esprit séditieux.

Les Gaules, l'Espagne & l'Angleterre étoient gouvernées par Constance-Chlore. Ce Prince, ami de l'équité, arrêta tant qu'il put les exactions de toute espece, & fit fleurir partout la justice. Constantin, son fils, qui fut ensuite le héros des Chrétiens, étoit alors auprès de Galere. On prétend que cet Empereur, jaloux de sa gloire naissante, l'exposoit sans cesse à de nouveaux dangers, & s'amusoit quelquefois à le faire combattre avec les bêtes farouches. Cependant Constantin s'échappa, & se rendit auprès de son pere qu'il trouva expirant, & qui mourut, sinon Chrétien, du moins fort bien disposé pour la Religion Chrétienne, qui est visiblement la meilleure, quoiqu'elle ait fait tant de mal au monde.

N'oublions pas, avant d'aller plus loin, que cette Religion essuya dans ce siecle la plus violente persécution. Elle compte entr'autres victimes illustres, Susanne, Dame Romaine, qui refusa d'épouser Maximien,

parce qu'il n'étoit pas Chrétien. Dix-sept mille adorateurs de Jésus furent misérablement massacrés en un seul jour; & les vils Egyptiens, toujours superstitieux & poltrons, trouverent assez de courage pour périr au nombre de cent-quarante-quatre-mille-sept-cents; en un mot jamais l'Egypte n'acquit tant de gloire. C'est bien dommage que toutes ces exécutions barbares manquent de vraisemblance; l'esprit Chrétien, toujours impérieux & turbulent, n'avoit certainement pas tant de patience dans un tems où il pouvoit résister. Bellarmin, qui le connoissoit & qui n'est pas suspect, dit nettement que les Chrétiens étoient en droit & dans l'obligation de faire périr leur premier Persécuteur Néron, s'ils eussent été les plus forts.

Constance Chlore, c'est à dire *le Pâle*, aimoit les lettres & les savans; il étoit libéral & magnifique dans l'occasion; mais pour l'ordinaire, il ne se faisoit servir qu'en vaisselle de terre, tant il avoit de mépris pour le luxe & l'ostentation. Cependant dans certaines fêtes, il employoit de la vaisselle d'argent: au reste c'étoit celle de ses amis qu'il empruntoit modestement. Cette simplicité, vraie ou fausse, seroit bien ridicule aujourd'hui: il faut à nos Princes des services d'or, & c'est entr'autres magnificences une partie necessaire de la majesté du trône. On prétend que Constance, pour pénétrer ses Courtisans, s'avisa de donner un Edit, par lequel les Chrétiens de sa maison étoient obligés de sacrifier aux Idoles, ou d'abdiquer leurs charges: quelques ambitieux sacrifierent, & d'autres

réſignerent généreuſement. Alors Conſtance chaſſa avec indignation les apoſtats, en leur diſant que, quiconque n'étoit pas fidele à Dieu, ne le pouvoit être à ſon Empereur; mais quant aux Chrétiens, il les careſſa avec bienveillance, en leur diſant hautement qu'ils étoient ſes *vrais amis*. Voilà une hiſtoire & des diſcours bien étranges. Au reſte il étoit tems que les Empereurs favoriſaſſent les Chrétiens; ils étoient les plus forts, & conſéquemment en droit de punir leurs ennemis, où même de convertir leurs maîtres malgré eux. On dit encore que Conſtance mit au lit de la mort la couronne ſur la tête de ſon fils Conſtantin, & témoigna qu'il étoit ravi de laiſſer après lui un grand Empereur, *qui eſſuyeroit les larmes des Chrétiens, en les vengeant de leurs ennemis*. Ce grand Empereur, que notre Religion adore, & que les gens de bien déteſtent, ſuccéda d'abord à l'appanage de ſon pere, & ſe vit bientôt le ſeul maître par le crime des Chrétiens.

Galere régnoit toujours en Orient. Maxence, ſon gendre, & fils de Valere Maximien, qui l'avoit négligé, n'écouta à la fin que ſon ambition, & ſe fit déclarer Empereur à Rome. Dès-lors les guerres civiles recommencerent. Maxence rejetta les images de Conſtantin, qui furent portées à Rome ſelon l'uſage à l'élevation d'un nouvel Empereur; il déſoloit le ſiege de l'Empire par ſa tyrannie & ſes débauches; en un mot il ſe fit tellement haïr qu'on réclama la protection de Conſtantin. Galere ſe mêla dans les querelles, & ne s'en tira pas heureuſement. On le

regarde comme le plus grand perſécuteur de l'Égliſe : il faiſoit, dit-on, violer les filles Chrétiennes, & brûler la Bible. La premiere accuſation paroîtra toujours ridicule à ceux qui connoiſſent les Romains & leur Légiſlation. Quant à la Bible, qu'on n'avoit garde d'abandonner aux Inquiſiteurs, parce qu'il ne faut pas *livrer les choſes ſaintes aux chiens*, j'accorde que Galere n'avoit peut-être pas beaucoup d'eſtime pour elle, & qu'il croyoit devoir pourſuivre le fanatiſme juſques dans la ſource qui lui ſervoit d'aliment. Mais quoique Galere fut un *chien* dans le langage inſolent des Chrétiens, la Bible ne défend pas de livrer la Bible, ni d'obéir au Prince qui veut s'en ſaiſir pour déſarmer des fanatiques ſéditieux. Quoiqu'il en ſoit, cet Empereur mourut, à ce qu'on aſſure, de la mort d'Antiochus, c'eſt-à-dire dans l'impénitence finale, avec la honte de voir la Religion Chrétienne, qu'il vouloit exterminer, briller & lui ſurvivre.

Revenons à Conſtantin, qui marche à Rome contre Maxence. Pendant qu'il l'aſſiégeoit, il vit dans le même lieu, où l'Auteur de l'Apocalypſe avoit vu la Nouvelle Jéruſalem, c'eſt-à-dire en l'air, une Croix lumineuſe avec une inſcription qui lui promettoit la victoire. L'authenticité de ce prodige lui fut confirmée par un ſonge ; il rêva encore à ſa Croix. Cette avanture, qui a ſervi de modele à celle de Clovis à la bataille de Tolbiac, décida tout-à-coup Conſtantin ſur la Religion qui lui convenoit ; il fit mettre ſur le *Labarum*, un étendard des Romains, l'i-

magé de ſa Croix lumineuſe, & ſe prépara à la gloire. En effet, Maxence, que le Dieu des Chrétiens avoit condamné, ne put tenir contre le talisman de Conſtantin; il fut défait en pluſieurs rencontres, & perdit enfin la vie au grand contentement des Sectateurs de Jeſus, qui cherchent & qui pleurent la mort de leurs ennemis. Conſtantin ſe déclara hautement dès-lors pour la Religion terrible qui l'avoit fait vaincre, & qu'il falloit favoriſer en bonne politique. La Croix fut donc affichée partout comme une Divinité tutélaire, & la ſainte Egliſe fut comblée d'hommes & de biens.

Cependant il lui reſtoit encore un grand ennemi. Licinius, que Galere avoit fait Empereur, n'aimoit pas les Chrétiens, & les perſécutoit. Conſtantin ſaiſit ce prétexte de s'agrandir & de plaire à Dieu. Il paſſa en Orient, où Licinius régnoit, gagna ſur lui pluſieurs victoires mémorables, & le força enfin dans Nicomédie. Notre Empereur très-Chrétien ne manqua pas enſuite de le faire aſſaſſiner; quoiqu'il fût ſon beau-frere.

An de J. C. 312.

Après ces exploits, Conſtantin, ſeul maître de l'Empire, fit monter avec lui la Religion Chrétienne ſur le trône de l'univers: c'eſt la derniere époque que je conſidere dans cet Ouvrage. Ce digne fils de Ste. Hélene, qui avoit été la maîtreſſe de Conſtantin, à ce que prétend Zoſime, continua à mériter le nom de Grand, que les Chrétiens lui donne-

rent d'une voix unanime, & voici sa méthode. Ce fut de faire massacrer Crispe son fils, Licinius son neveu & puis ses meilleurs amis. Pour pallier son crime, on a fait une histoire au sujet de l'infortuné Crispe. On a dit que l'Impératrice Fausta, sa belle-mere, trop sensible, à son mérite, lui fit des avances que sa vertu rejetta avec horreur. Cette femme furieuse, résolue de se venger, l'accusa auprès du grand Constantin de l'avoir voulu forcer, & le grand Constantin l'ayant cru sur sa parole, fit tuer son fils. On ajoute que la Douairiere Ste. Hélene découvrit quelque tems après cet horrible mystere, & fit voir clairement au grand Constantin que sa femme étoit un monstre de perfidie, & méritoit punition, sur quoi Fausta fut enfermée dans une étuve, où elle expira bientôt. C'est Constantin, qui a fait la célebre division de l'Empire d'Orient & de celui d'Occident. Le premier comprenoit la Hongrie, la Transilvanie, la Valachie, la Moldavie, la Thrace, la Macédoine, le Pont, l'Asie Mineure & l'Egypte. L'Empire d'Occident comprenoit l'Allemagne, la Dalmatie, l'Esclavonie, l'Italie, les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne & l'Afrique. Il y a des Auteurs qui prétendent que ce n'est que depuis ce partage que l'on a représenté l'Aigle Romaine à deux têtes.

Un événement célebre de l'histoire de ce regne, c'est la translation du siege de l'Empire Romain à Constantinople. C'est une ville que Constantin bâtit sur les ruines de l'ancienne Byzance, & à laquelle il donna son

nom. Il épuisa toutes les Provinces pour l'embellir; tout ce que l'Asie, l'Europe & l'Afrique avoient de plus précieux & de plus rare, y fut porté. La vanité de ce Prince dépouilla toutes les villes considérables de leurs richesses & de leurs ornemens pour les prodiguer dans celle-ci; & il n'oublia pas d'y élever des Temples superbes à la Religion Chrétienne.

Le grand nombre des Ecrivains admire ce Prince; quelques profanes ont rougi de le louer, & ont dévoilé librement ses crimes. La plus illustre scene de sa vie, suivant les Prêtres, c'est le rôle qu'il joua au premier Concile Général, qui se tint à Nicée. Il s'agissoit de juger la doctrine & la personne du Prêtre Arius, qui nioit la Divinité de Jesus. Cet homme prétendoit que l'Eglise avoit pensé jusqu'alors comme lui. Il est vrai que le langage des Peres n'est jamais déterminé; on y trouve le pour & le contre. Cependant les éloges excessifs qu'ils avoient donnés à Jesus, fournirent des armes à ceux qui vouloient en faire un Dieu; & cette opinion étoit bien plus belle. Constantin parut au Concile en robe de pourpre & le diadême en tête: comme il n'entendoit rien, non plus que les Peres du Synode, aux distinctions Platoniciennes & aux autres subtilités que les Grecs, toujours grands diseurs de rien, exposoient touchant le Verbe & sa génération, il les laissoit disputer pour admirer les restes vivans de la persécution, il baisoit dévotement la place des yeux, que l'on avoit arrachés aux Martyrs, leurs membres mutilés &c. Enfin

le Concile déclara solemnellement la divinité de Jésus; & l'on inventa un terme mystérieux pour désigner son rang dans la famille divine. Ce premier pas étoit le plus difficile ; dès qu'on eut établi deux Dieux, les dogmes les plus absurdes ne coûterent plus rien, & le S. Esprit fut reçu dans la suite sans essuyer beaucoup d'oppositions. Cependant il faut remarquer, pour ne pas être hérétique, que ces trois Dieux n'en font qu'un, parce que la distinction ne tombe pas sur la nature divine, mais sur les personnes. La sentence des Peres de Nicée trouva cependant beaucoup de contradicteurs ; d'autres Peres, pour le moins en aussi grand nombre, dégraderent Jesus. Les Chrétiens furent partagés pendant plus de trois-cents ans; & leurs disputes produisirent beaucoup de crimes & de scandales à la plus grande gloire de Dieu.

Constantin n'étoit encore que Catéchumene, c'est-a-dire prosélyte, il n'avoit pas reçu le baptême, cérémonie indispensable à l'initiation. Mais comme cette cérémonie rend une innocence parfaite aux plus grands scélérats, il différoit toujours pour pêcher à son aise. Les Chrétiens avoient sagement permis aux Catéchumenes illustres de remettre leur pénitence à la mort: par ce moyen on jouissoit de la vie présente en attendant la vie éternelle, qui ne coûtoit qu'une simple ablution. L'Empereur ne manqua donc pas de se faire baptiser en mourant par un Evêque Arien: il n'étoit pas grand Théologien; mais le système d'Arius lui paroissant le moins ridicule, il l'adopta sur la parole des deux tiers

des Chrétiens, quoiqu'il eut approuvé autrefois le Décret de Nicée. On vante beaucoup les vertus de ce mauvais Prince, sa Religion & sa pieté. Sa mere ayant trouvé miraculeusement la Croix de Jesus, il eut la dévotion de faire servir le fer des clous aux mords de son cheval, pour braver sans péril tous les dangers, ce qui n'étoit cependant pas bien respectueux, quoique le judicieux St. Ambroise ait trouvé que cela étoit prédit: *En ce tems*, dit un Prophete, *ce qui est sur le mords du cheval, sera saint au Seigneur.* Quoique Constantin fût cruel, parricide, fourbe & méchant, les Chrétiens en ont fait un Saint par reconnoissance. Il mourut à Nicomédie après un regne de plus de trente ans.

Je termine ici ce Tableau général de l'Histoire Ancienne. On y voit que les hommes ont toujours été frippons, sots & méchans. Nous ne valons pas mieux. Nous sommes à tous égards aussi dégoûtans & mépriſables que les *Yahouz* de Gulliver. Fasse le ciel que notre postérité connoisse la seule Religion que Dieu demande, & pratique la vertu!

Fin de la Seconde Partie.

TABLEAU PHILOSOPHIQUE,

De l'Hiſtoire du Genre Humain depuis l'origine du Monde, juſqu'à Conſtantin.

PARTIE III.

An de J. C. 312.

Après avoir parlé de l'homme & de ſes actions, parcourons ſuccinctement l'Hiſtoire de ſon eſprit & des arts qu'il a inventés. Sans me laiſſer prévenir par le ton déciſif de ceux qui l'admirent à cet égard, j'examinerai impartialement nos découvertes & leurs avantages. Que d'autres flattent lâchement cet Etre orgueilleux & pervers, qui s'imagine que l'univers a été fait excluſivement pour lui, & qu'il peut ſeul, par ſes rares lumieres & ſes reſſources, commander à la Nature. Pour moi, je trouve preſque partout qu'il eſt foible, inſolent & ridicule.

Le premier, le plus néceſſaire & le plus reſpectable des arts eſt l'Agriculture. La Geneſe dit que Dieu a mis l'homme au monde *pour cultiver la terre*; notre raiſon & nos be-

soins nous imposent nettement cette obligation; & la Genese a dit une sottise. L'Agriculture n'est pas un art pernicieusement inutile comme tant d'autres, elle seule fournit le vrai nécessaire à l'homme; c'est sa richesse réelle, tout le reste est de convention, & ne sert qu'à nourrir les vices. Nous méprisons aujourd'hui l'état & les travaux de l'agriculteur; les Anciens l'honoroient, & tous les bons Princes l'ont encouragé. Les Perses donnoient des récompenses aux Gouverneurs dont les Provinces étoient bien cultivées. Les grands Capitaines de la République cultivoient leurs terres de leurs propres mains; & souvent on alloit prendre à la charrue & des Consuls & des Dictateurs: *Gaudet tellus vomere laureato*, dit Pline, en parlant de ces beaux tems. Les Egyptiens furent d'excellens laboureurs; leur pays a passé pour le *grenier de l'Empire;* aussi n'y en eut-il jamais un qui fût plus peuplé; car l'agriculture est une source féconde de population. Les bonnes gens, qui voient dans la Bible ce nombre prodigieux d'habitans qui vivoient dans le petit coin de terre nommé la Palestine, concluent que ce désert stérile avoit plus de fécondité que la Sicile. Cela auroit été un grand miracle; mais par malheur, le principe & la conclusion n'ont pas de bon sens. Plusieurs hommes célebres ont écrit sur l'agriculture, comme, par exemple, Hiéron II. Roi de Siracuse, Attale Roi de Pergame, Magon, Général Carthaginois, Caton le Censeur &c.

Malgré l'importance de cet art, on ne l'a

pas pouſſé auſſi loin qu'il pouvoit l'être. Ce défaut dans la théorie & la pareſſe dans la pratique ont occaſionné ces diſettes affreuſes que les différens Etats ont eſſuyées tour à tour. La terre ne rend certainement pas & n'a jamais rendu tout ce qu'elle pourroit rendre pour ces deux raiſons. On s'applique beaucoup de nos jours à perfectionner l'agriculture: j'ignore ce que ce zele produira, mais je crains d'un autre côté qu'on ne gâte tout à force de rafinement.

La culture de la vigne, que Noé, Bacchus, ou toute autre ivrogne quelconque a inventée, n'étoit pas bien néceſſaire. Le vin a produit de grands maux, & cela devoit être; la nature ne nous indique par les boiſſons fortes; les bêtes qui n'en font pas uſage, ſe portent bien; mais on me répondra que ce ſont des bêtes. L'Italie ſe paſſa longtems de vin; elle reçut ce préſent des Grecs, auſſi bien que les arts & le luxe qui la corrompirent. Les anciens, qui cultivoient ſoigneuſement les vignes comme nous, en ſentoient les inconvéniens. Dans les premiers tems de Rome, il étoit défendu aux jeunes gens de condition libre de boire du vin avant l'âge de trente ans: quant aux femmes, il leur étoit interdit pour toute la vie. L'Eſprit de ces loix eſt ſenſible; ce qui n'empêcha cependant pas de célébrer toujours des bacchanales.

L'Entretien du bétail eſt une partie eſſentielle de l'agriculture; les Anciens évaluoient leurs richeſſes ſur le nombre de leurs beſtiaux; mais quand ou eut quitté la premiere ſimplicité, l'opulence fut toute autre

choſe.

chose. Le Roi Juif Ezéchias avoit *une infinité de troupeaux de brebis & de toutes sortes de grandes bêtes, & le seigneur lui avoit donné une abondance extraordinaire de biens.* Ulisse, dans Homere, & Latinus, dans Virgile, étoient fort riches en troupeaux. Cependant cette partie fut bientôt négligée; le luxe & la sensualité firent imaginer d'autres biens.

S'il y a quelque chose de louable dans les sociétés humaines, c'est sans contredit la vie rustique; elle inspire la tempérance, la sobriété, la justice & la sagesse. Par ce moyen, l'homme toujours occupé n'a pas le loisir d'être méchant & injuste. Virgile a célébré avec enthousiasme cette vie innocente; les meilleurs Ecrivains, tant Poëtes que Philosophes, en ont prouvé les avantages.

Mais que dire du Commerce. On le regarde comme le fondement de la société civile, & comme le lien qui unit nécessairement les hommes. Il fait jouir des productions de tous les climats; il fait circuler partout l'abondance & le luxe; partout on vit agréablement avec de l'argent, & l'industrie supplée à la stérilité d'un pays pour y rassembler le nécessaire & même les délices. Chaque individu peut se vanter que tout l'univers s'occupe de ses besoins & même de ses plaisirs. Mais il faut donner quelque chose par échange, du travail ou de l'argent, à moins qu'on ne soit né avec une fortune qui mette en état de vivre agréablement dans l'indolence.

Le commerce est certainement aussi ancien que l'agriculture. Caïn, qui étoit laboureur,

fourniſſoit ſans doute des grains & des fruits au berger Abel qui lui vendoit du laitage & des peaux de bêtes mortes. Le forgeron Tubalcaïn, ne pouvant manger du fer, faiſoit des échanges pour vivre. Juſques-là le commerce étoit très-limité; il ſe faiſoit entre voiſins & ſon objet étoit indiſpenſable. Il s'étendit bientôt. Les premiers marchands célebres furent les Phéniciens, qui, à force d'art & d'induſtrie, ſe rendirent les maîtres du commerce: leur ville de Tyr fut comme le centre de ſa circulation. Cette ville opulente ayant été ruinée par Alexandre, Carthage, une de ſes colonies, en profita, & cette ſuperbe Carthage lutta longtems contre la fortune des Romains par les reſſources immenſes & les tréſors que le commerce lui procuroit. La fondation d'Alexandrie par le conquérant de l'Aſie, cauſa de grandes révolutions dans ce genre: la ſituation de cette place étoit la plus heureuſe qu'on pût trouver pour en faire le point de communication entre l'Orient & l'Occident. Alexandrie commerçoit librement avec l'Aſie par la Mer Rouge, & avec l'Afrique & l'Europe par la Méditerranée: quant au commerce intérieur, Alexandrie avoit la commodité du Nil, & quantité de canaux. Cette ville fut tres-fameuſe & trés-riche ſous les Ptolomées; d'autres places, comme Corinthe & Marſeille, acquirent auſſi un peu de cette célébrité, que procure le commerce: mais ce n'eſt pas là qu'il faut chercher la vertu.

Les articles du commerce des Anciens étoient, l'or, l'argent, le fer, le cuivre,

l'étain, le plomb, les perles, diamans & autres pierreries, la pourpre, les toiles, l'ivoire, l'ébene, le bois de cedre, la myrrhe, les cannes odoriférantes, les parfums, les eſclaves, les chevaux, le bétail, les grains, le vin &c. Il n'eſt pas néceſſaire de s'étendre ſur tout cela, qui a produit quelques avantages & encore plus de vices. Paſſons à ce qu'on nomme les Arts Libéraux.

On honore de ce titre les Arts qui tiennent davantage à l'eſprit, comme l'Architecture, la Sculpture, la Peinture & la Muſique. On remarquera en paſſant que les grands hommes en tout genre ſe ſont preſque toujours trouvés raſſemblés dans une époque particuliere. Du tems des Appelles, des Praxiteles, des Liſippes & autres, on voyoit des Philoſophes, des Orateurs, des Poëtes, des Généraux, des Politiques &c. de la même force. La gloire du Siecle d'Auguſte n'eſt ignorée de perſonne; on parle toujours du renouvellement des Lettres ſous les Médicis après une profonde barbarie de neuf à dix ſiecles. Enfin les François citent fiérement leur ſiecle de Louis XIV. que M. de Voltaire a ſi bien loué.

La Grece encouragea extrémement les Arts; on prodiguoit aux grands Artiſtes des honneurs preſqu'auſſi exceſſifs qu'aux grands Légiſlateurs & aux grands Capitaines. La plupart des Princes, qui ont eu de l'ambition, & qui ont voulu vivre, comme on dit, après leur mort, n'ont pas manqué de les favoriſer, pour être peints en beau aux yeux de la poſtérité.

Mais pour revenir aux Arts Libéraux, on doit sentir que l'Architecture est fort ancienne. Si les hommes dans quelques pays n'ont eu d'abord d'autre retraite que celle des lions & des ours, ou le creux d'un chêne, cette grossiere simplicité les a bientôt revoltés: la dignité de la nature humaine exigeoit des distinctions, & le premier Architecte fit des cabanes. A ces cabanes couvertes de branchages succéderent des bâtimens plus solides en bois, puis des maisons de pierre. On connut ensuite l'ordre & la proportion, & l'on fit des palais magnifiques & bien ordonnés. Il ne faut que peu de chose à l'homme, même pour être à son aise; mais il cherche moins à être heureux qu'à le paroître, de-là toutes les extravagances & les excès coupables du luxe. Nous voyons dans les tems fabuleux une grande ville bâtie par Caïn, & une tour merveilleuse bâtie par les hommes pour éviter un nouveau déluge. Babilone & Ninive offroient des monumens rares qui ne subsistent plus que dans les livres. Les Egyptiens vantent ces masses pesantes, qu'on nomme Piramides, qui immortalisent l'audace des Rois & la lâcheté des esclaves. Les Grecs perfectionnerent l'Architecture, comme les François prétendent avoir perfectionné les arts & les découvertes des Modernes. C'est à ces Grecs que nous devons les trois ordres d'Architecture. On entend ici par *ordre*, divers ornemens, mesures & proportions des colomnes & pilastres des grands édifices. On peut consulter les connoisseurs & les artistes sur le prix & l'importance des différens or-

dres que la force de l'esprit humain a inventés. Entr'autres bâtimens célebres qui faisoient l'ornement de la Grece, on compte d'abord le fameux Temple de Diane à Ephese, qui passoit pour une des sept merveilles du monde; Erostrate le brûla pour rendre son nom immortel, mais malgré cela on déteste sa mémoire. Si un grand Héros l'eut brûlé à la tête de cent-mille soldats, après avoir battu l'armée des Grecs, il se seroit couvert de gloire. Le Temple d'Appollon à Milet, & celui de Cérès & de Proserpine à Eleusis sont aussi très-fameux. On cite encore celui de Jupiter Olymphien à Athenes, & le port du Pyrée. Le tombeau de Mausole en Carie a consacré la grande douleur de sa femme Artemise; mais c'est toujours le peuple qui paie. La ville, qu'Alexandre fit bâtir en Egypte, & qui porte son nom, annonçoit par sa magnificence la grande ame de ce héros, qui ne travailloit que pour sa gloire, & jamais pour le bien de l'humanité. Le Phare d'Alexandrie fut un monument plus utile.

Le bel art de l'architecture pénétra bientôt en Italie, & y fit des prodiges. Sans parler du tombeau de Porsenna près de Clurium, ni des ouvrages de Tarquin l'ancien, on vit sous les Empereurs le Panthéon, le Thermes, le Colisée, les Aquéducs, les grands chemins, & d'autres monumens du luxe, pour la plupart inutiles, mais superbes. La fameuse Maison dorée, bâtie par Néron & où éclatoient de toutes parts, l'or, les perles & les pierreries, ne fut pas le moindre cri-

me de ce monstre, qui se jouoit impunément de la vie & de la fortune des citoyens: *Non in aliâ re damnôsior quam in ædificando*, dit Suétone.

La Sculpture fut aussi cultivée avec le plus grand succès; son origine est fort ancienne, puisque, comme le disent de pieux Ecrivains, Dieu fut dès l'origine du monde le statuaire des animaux, & de l'homme, son plus parfait ouvrage. Nous trouvons ensuite l'arche d'alliance, qu'il dessine lui-même, & qu'il fit exécuter miraculeusement par des Juifs, qui manquant des arts les plus nécessaires, excellerent cependant dans un art magnifique, dont ils n'avoient gueres besoin. Les nations profanes représenterent aussi leurs Dieux & leurs foiblesses, les héros & d'autres sujets: on peut supposer qu'ils réussirent un peu mieux que la race d'Abraham. Les Egyptiens, chez qui la sculpture a pris naissance, ont fait des masses informes, qu'on n'a jamais pu voir sans dégoût. Les Grecs ont tout perfectionné: on citera toujours avec éloge Phydias, Polyclete, Myron, Lysippe, Praxitele, Scopas &c. Tous ces grands maîtres accréditerent le goût dominant de leur siecle, où l'on aimoit les nudités. Les Déesses & les simples Matrones inspiroient la volupté & la licence sous le ciseau des statuaires; & de nos jours on a traité de Barbares les hommes sages qui ont préché la modestie à cet égard. L'avanture de la Venus de Cnide prouve le danger de ces représentations: mais il nous faut de belles statues, & cet art dangereux fait la Gloire des beaux siecles.

La Peinture fut très-imparfaite dans sa naissance; les Egyptiens se vantent de l'avoir inventée; mais leurs barbouillages grossiers ne méritent pas qu'on en parle. C'est aux Grecs que l'on doit avec les bonnes regles de cet art, une foule de chef-d'œuvres qui ont fait l'admiration de l'antiquité, & que l'on admire encore par tradition. Il est à remarquer qu'Homere parle toujours de statues, de bas-reliefs & d'autres ouvrages dans ce genre, sans dire un mot des tableaux, d'où l'on a conclu que la peinture étoit postérieure à l'art du statuaire. Le secret de peindre à l'huile est moderne; on ne peignoit autrefois qu'à fresque & en détrempe. Mais sans entrer dans ces détails, citons sommairement les grands Peintres de la Grece. On compte Zeuxis, Parrhasius, Timante, Appelle, Protogene. Zeuxis s'étant enrichi par son talent, ne voulut plus vendre ses tableaux; il les donnoit gratuitement, parce qu'il disoit qu'ils étoient *impayables*; trait de modestie qui sied bien aux grands hommes: cependant Parrhasius osa lui disputer le prix. Zeuxis avoit peint des raisins avec tant de vérité, que les oiseaux accoururent pour les béqueter: à cette vue, il demanda fiérement aux Juges que son ouvrage fut conservé, & qu'on examinât celui de son rival. Parrhasius produisit donc le sien, qui sembloit couvert d'un rideau léger: *Tirez ce rideau*, s'écria Zeuxis, *& voyons*. Mais ce rideau enchanté étoit la peinture même. Zeuxis convint généreusement qu'il étoit vaincu: *Je n'ai*, dit-il, *trompé que des oiseaux; mais Parrhasius m'a trom-*

pé moi-même. Timanthe se rendit célebre par un tableau d'Iphigénie, où il jetta un voile sur le visage d'Agamemnon pour laisser sentir aux spectateurs quel devoit être le désespoir de ce pere infortuné, dont la superstition immoloit la fille par la main d'un Prêtre. Appelle passe pour le plus grand peintre de la Grece. Il exposoit librement ses tableaux à la censure publique. Celui d'Antigone est un des plus fameux; comme ce Prince étoit borgne, le Peintre Flatteur le mit de profil pour cacher ce défaut: on dit qu'Appelle fut l'inventeur du profil. Il étoit le peintre d'Alexandre, qui ne vouloit que de l'exquis en tout genre, & il fut servi à son gré. Il voyoit dans le Temple d'Ephese un de ses tableaux, & l'on trembloit à la vue de ce génie malfaisant qui désola l'Asie. Le chef-d'œuvre d'Appelle étoit une Venus, qu'il avoit représentée sortant de la mer avec toutes les graces & la séduction de cette Déesse de la volupté. Protogene s'occupa d'abord avec peu de gloire; il barbouilloit des navires. Il se distingua bientôt par des morceaux justement admirés. Son tableau le plus fameux fut l'*Jalyse*, qui étoit un grand chasseur, fils ou petit-fils du soleil, & fondateur de Rhodes. On admiroit surtout l'écume qui sortoit de la gueule du chien, il avoit fait plusieurs tentatives pour le représenter avec tout le naturel, dont il étoit capable; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, il jetta de dépit l'éponge, dont il s'étoit servi pour effacer, & le hazard produisit un chef-d'œuvre.

On peut comparer la ſculpture des modernes avec celle des Anciens, parce qu'il nous reſte des monumens pour le parallele: mais il n'en eſt pas de même de la peinture; nous pouvons ſeulement préſumer qu'à cet égard comme en tout autre les Anciens valoient mieux que nous.

Le meilleur uſage de ces Arts de pur agrément, ſeroit de conſerver la vertu des grands hommes, je parle des bienfaiteurs de l'humanité: mais ils ont preſque toujours été proſtitués à des hommes puiſſans, injuſtes & féroces, dignes d'une exécration éternelle. Le petit nombre de ſages & d'honnêtes gens, que ces deux arts ont immortaliſés, offre une leçon ſalutaire, que tout le monde ne goûte pas. Des morceaux licencieux, des portraits de tyrans, des images affreuſes des calamités publiques, voilà ce que l'on admire & que l'on recherche. Plus d'un monſtre a pris le goût de faire le mal dans ſa peinture. Il eſt bon d'obſerver que les premiers Artiſtes furent plus ſimples, plus décens & plus juſtes dans leurs compoſitions, que tous ces grands maîtres, que la Grece corrompue a produits; le mal n'a fait qu'empirer.

Quant à la Muſique, tout le monde ſait que la Muſique des Anciens étoit plus étendue qu'aujourd'hui, c'eſt à dire qu'elle renfermoit pluſieurs objets, qui de notre tems lui paroiſſent étrangers. Outre le chant & les inſtrumens, elle comprenoit encore l'Art Poëtique, l'Art du geſte pour former les pas & les attitudes &c. Si nous en croyons les Livres, la Muſique des Anciens opéroit des

prodiges; elle servoit à exciter ou à réprimer les passions, à adoucir les mœurs, à civiliser les nations sauvages. Les plus sages Législateurs l'ont fortement recommandée; & les Grecs la regardoient comme une partie essentielle de l'éducation publique ou particuliere. David chassoit le Diable de Saül avec sa harpe, & Orphée faisoit danser des pierres; mais sans nous arrêter à des fables, personne n'ignore plusieurs autres miracles autentiques qu'elle a produits. Les premiers Musiciens ne connurent qu'une harmonie grave, simple & décente: mais la Grece la corrompit comme les autres Arts; elle imagina la poësie dythirambique, que l'on chantoit dans les fêtes libertines de Bacchus, de Venus & d'autres Divinités pareilles. Plutarque se plaignoit que la Musique de son tems, n'inspiroit que la molesse & le désordre; & le mal étoit déjà bien plus ancien que lui.

Parlons d'un autre Art déteſtable, que l'on a perfectionné avec tant de fureur; il s'agit de la guerre. Les Anciens s'appliquoient avec un soin extrême à former de grands Généraux: ces gens-là devoient avoir leurs vertus propres, comme les chefs des brigands ont les leurs. Il leur falloit beaucoup de prudence pour faire à coup sûr tout le mal possible à l'humanité, beaucoup de jugement pour en saisir l'occasion, & beaucoup d'adresse & de ruse pour mettre à profit les moindres circonstances. Un sage Général consultoit les Dieux solemnellement avant d'en venir aux mains; cette cérémonie animoit la superstition du soldat; qui croyoit

que le ciel béniſſoit ſes fureurs: ſouvent, il ne laiſſoit pas de paſſer outre, malgré les préſages les plus ſiniſtres. Un Conſul Romain, irrité que les poulets ſacrés ne vouluſſent pas manger, les jetta dans la mer en diſant: *Qu'ils boivent donc, puisqu'ils ne veulent pas manger.* Alexandre fit lire ſes victoires dans les entrailles d'une victime. En un mot il s'agiſſoit de perſuader aux ſoldats qu'ils en alloient aſſaſſiner d'autres avec l'agrément & la protection des Dieux. Si les rites de la ſuperſtition ne ſecondoient pas le Général, quelquefois il les profanoit avec une noble audace qui en inſpiroit à ſon armée.

Il faut dans la guerre des récompenſes & des punitions. Les Carthaginois puniſſoient ordinairement de mort les Généraux malheureux; il falloit abſolument vaincre ou être proſcrit. Les Gaulois n'étoient gueres moins barbares. Mais les Grecs étoient plus humains: cependant ils puniſſoient du dernier ſupplice quiconque dans une affaire jettoit ſon bouclier pour prendre la fuite, celui qui quittoit ſon poſte & les déſerteurs. La diſcipline de Sparte étoit encore plus ſévere là-deſſus, parce qu'elle dévouoit les poltrons & les déſerteurs à l'ignominie. Les Romains varioient les châtimens ſuivant les cas ou les circonſtances: quelquefois un mot de mépris de la part du Général étoit une punition ſuffiſante; quelquefois on refuſoit une part au butin &c. En un mot, les châtimens ordinaires étoient des humiliations. La baſtonade, le pain d'orge, où même la mort, étoient des peines plus rares, que les ſoldats,

accoutumés à une discipline rigoureuse, ne méritoient pas souvent.

Quant aux récompenses, les Grecs élevoient des statues à tous les héros qui s'étoient signalés par quelque action d'éclat. Les Athéniens exposoient pendant trois jours à la vénération du public les ossemens de ceux qui étoient morts à la guerre; on les parsemoit de fleurs, & on faisoit brûler à leur honneur de l'encens & des parfums; on prononçoit des oraisons funebres qui excitoient la valeur des vivans par un éloge magnifique des morts; & leurs familles étoient nourries aux dépens de la République. Les Romains avoient aussi de grands motifs pour vaincre ou mourir: tous les soldats partageoient également les dépouilles des vaincus par le droit sacré de la guerre. Souvent on les recompensoit par des distinctions, par des couronnes, comme l'*Obsidionale*, la *Civique*, la *Murale*, la *Navale* &c. Les Généraux ne manquoient pas de louer excessivement devant toute l'armée ceux qui avoient bien fait. Pour ces Généraux, il triomphoient en barbares: on distinguoit le grand & le petit Triomphe: on immoloit dans ces solemnités des victimes humaines, & même des Rois, pour mettre le comble à la gloire du Triomphateur.

Quittons cet horrible sujet pour passer a quelque chose de plus digne de l'homme, je parle des arts & des sciences qui tiennent purement à l'esprit, & qui tendent à l'éclairer par les lumieres de la raison. On a comparé les Savans aux étoiles qui sont répandues dans

l'univers pour dissiper les ténebres de l'ignorance: mais dans ce nombre, il y a bien des étoiles obscures, & encore peut-être plus de mal faisantes.

Commençons par la Grammaire, qui est l'art de bien parler & de bien écrire. C'est un grand don de la Providence, de pouvoir communiquer ses pensées, par la parole, & d'être en état d'exprimer ses paroles par certaines figures fixes. On croit généralement que le Phénicien Cadmus, apporta aux Grecs leurs premieres lettres. Platon peut passer pour le premier Grammairien, ou bien Aristote; car ces deux hommes divins parloient de tout. Mais le sévere Aristarque est celui qui s'est le plus distingué dans ce genre. Il eut la confiance de Ptolomée Philométor, qui le fit gouverneur de son fils. Sa principale étude fut celle de la Critique, par où les anciens Grammairiens, brilloient principalement; il falloit pour cela une vaste érudition & beaucoup de bonsens, dont la plupart des Critiques modernes ne sont pas prodigieusement pourvus. Aristarque tranchoit du maître, & quelquefois il avoit tort; son nom fut redoutable, & on le donne encore de nos jours aux censeurs intraitables.

Suétone cite vingt Grammairiens Latins, parmi lesquels on distingue Marcus Pomponius, qui osa critiquer un mot d'un Discours de Tibere. Rome avoit eu avant lui Griphon; jules-César & Cicéron étoient ses disciples.

Après les Grammairiens, l'ordre nous conduit aux Philologues. Ce sont des savans,

qui ont beaucoup de patience & de tems à perdre, qui corrigent, éclairciſſent, développent & publient les Ecrits des anciens Auteurs. Sur cette ſimple notion, on ſent qu'un Philologue doit avoir au moins une teinture ſuffiſante de toutes les ſciences. Eratoſthene fut le premier Philologue: il étoit Bibliothécaire d'Alexandrie ſous Ptolomée Philadelphe. Cet homme ſavoit un peu de tout, & ne ſavoit rien à fond, comme il arrive pour l'ordinaire à ceux qui ont la manie d'être univerſels. Varron eſt un nom illuſtre qu'on reſpecte encore: il aſſuroit qu'il avoit compoſé plus de cinq-cents volumes ſur différens ſujets. Son Traité de la *Vie Ruſtique* eſt peut-être ce qu'il a fait de mieux. Varron paſſoit pour le plus docte des Romains. Le Grec Lucien, de ſculpteur devint homme de lettres. On eſtime toujours ſes *Dialogues*, qui ſont pleins de fineſſe, d'enjouement, de naïveté. Il a eu pluſieurs mauvais imitateurs, parmi leſquels il ne faut pas confondre l'ingénieux Lord Littleton chez nous, ni Fontenelle en France, qui a pourtant tant d'eſprit. Lucien ſe mocquoit de tout, des Grands, des Savans, de la Religion Chrétienne & de la Religion des Payens. Un tel caractere méritoit une punition exemplaire: auſſi a-t-on écrit qu'il avoit été déchiré par les chiens pour ſes blaſphemes contre J. C. Mais Lucien n'a pas été déchiré, & ſon calomniateur eſt un ſot.

Athénée, Philologue Egyptien, a fait le *Dipnoſophiſte*, qui eſt rempli de recherches ſavantes ſur les Antiquités Grecques. On n'a

que des fragmens des premiers Livres du *Dipnosophiste*; & nos pédans regrettent beaucoup le reste.

Donat, maître du Docteur Jérome, étoit Professeur de Rhétorique à Rome. Il se piquoit aussi d'être Grammairien, & tout le monde sait que l'illustre S. Grégoire faisoit exprès des soléciſmes pour ne pas soumettre J. C. à Donat.

Mais venons aux Rhéteurs, qui vouloient être éloquens, & enseigner l'éloquence par regles. Corax & Tisias ont les premiers prescrit de pareilles regles. Cependant Aristote passe pour le Prince des Rhéteurs: nous regardons encore son ouvrage comme le code d'un Législateur; & à dire vrai, il étoit plus propre à traiter de la Rhétorique qu'à raisonner sur le principe des choses ou la nature de l'ame. Le jeune Hermagene étoit un savant consommé dès l'âge de quinze ans, & il enseignoit déjà la Rhétorique. Son ouvrage sur cette matiere a ses partisans. Son esprit & sa Gloire passerent comme une ombre; il devint stupide à vingt-quatre ans, & le fut toute sa vie. Le célebre Longin doit être cité ici avec distinction. Son *Traité du Sublime* n'est pas un ouvrage sublime, mais il est bon, & on n'a pas tort de l'estimer, quoiqu'il admire des choses que je ne trouve pas du tout admirables entr'autres un certain mot de la Genese. Sa mort ne fit pas honneur à l'Empereur Aurélien.

Les Sophistes & les Rhéteurs Grecs firent d'abord plusieurs tentatives pour s'établir à Rome: le Sénat, qui craignoit ces bavards,

parce qu'ils enſeignent plus à parler qu'à agir, les éloigna plus d'une fois par des Edits ſolemnels. Peu à peu, les Romains s'étant étendus, firent connoiſſance avec les Grecs, & cultiverent leurs arts. Dès-lors ces hommes, qui n'avoient plus que cela pour faire du bruit dans le monde, inonderent la ville de Rome, & donnerent des leçons dans leur langue, tandis que les vainqueurs des nations négligoient la leur, comme nous négligeons la nôtre pour le Latin. A la fin on ſentit l'abus de cette méthode, & Gallus enſeigna la Rhétorique en Latin. Cicéron a laiſſé des Traités ſur cette partie, qui ſont dignes de cet éloquent Romain.

Quintilien tint Ecole de Rhétorique à Rome, ſous l'Empereur Galba & il fut le premier penſionné pour cela. Après vingt ans d'inſtructions publiques, il ſe retira & donna un *Traité ſur les cauſes de la corruption de l'Eloquence*, dont on regrette la perte. Ses *Inſtitutions Oratoires*, que nous poſſédons, ſont une Rhétorique complette, que l'on vante tous les jours, & qui me paroit trop prolixe, quoique d'ailleurs pleine de bonnes choſes.

Après les Rhéteurs, viennent les Sophiſtes, le titre fut d'abord trés-honorable; il devint enſuite un opprobre par les vices des Sophiſtes & leur miſérables études. On avoit d'abord donné le nom de Sophiſtes à ceux qui joignoient des mœurs pures à un eſprit orné de connoiſſances importantes. On leur rendoit les plus grands honneurs: quand ils alloient dans une ville, on ſortoit à leur ren-

con-

contre, & leur entrée étoit une espece de triomphe. Rome éleva une statue au Sophiste Proérese avec cette Inscription pompeuse *Regina rerum Roma Regi Eloquentiæ.*

Parmi les plus célebres Sophistes, on peut compter Anaxagore & Damon, de qui Périclès tire d'excellentes instructions littéraires & politiques. Ce Périclès fut encore Disciple de la fameuse Aspasie de Milet. Cette femme étonnante faisoit deux métiers, celui de Sophiste & de Courtisanne. Elle donnoit ses leçons publiques avec tant de modestie & de décence, que les femmes les plus réservées ne se faisoient pas le moindre scrupule d'y aller: le divin Socrate, qui étoit avare de louanges, se glorifioit de devoir son éloquence aux lumieres de la belle Aspasie, & lui attribuoit d'avoir formé les plus grands Orateurs de son siecle. Enfin Périclès l'épousa, cependant la calomnie & la haine ne l'épargnoient point. On l'accusa d'impiété, & elle se vit réduite à se justifier judiciairement; comme la cabale étoit puissante, Périclès eut besoin de tout son crédit & de toute son éloquence pour la sauver.

Le Sophiste Gorgias brilla beaucoup à Athenes: il alla ensuite étaler son art aux yeux de toute la Grece dans les Jeux Olympiques & Pythiques. L'enthousiasme de ses admirateurs fut si grand qu'on lui érigea à Delphes une statue d'or. Ce Gorgias fut le premier qui osa se vanter dans une nombreuse assemblée qu'il répondroit sur le champ à tout ce qu'on pourroit lui proposer; ce qui n'est pas bien difficile, ni bien rare parmi les grands

parleurs. Cependant ce Gorgias eut pour Disciple un homme estimable; ce fut Isocrate. Le Sophiste Protagore s'enrichit à son métier. Un autre, qui fit grande fortune par le même moyen, c'est Prodicus qui couroit la Grece pour exposer & vendre son éloquence: il avoit tant d'avidité, qu'il fournissoit des Discours à tout prix, depuis deux oboles jusqu'à cinquante dragmes. Accusé d'avoir corrompu la jeunesse, les Athéniens le condamnerent à mort.

La profession de Sophistes devint méprisable dès le tems de Socrate. Ce Philosophe les décria comme ils le méritoient. C'étoient des ignorans effrontés comme plusieurs Docteurs modernes.

La Poésie, ce langage des Dieux & souvent des Démons, a sans doute son mérite; mais il me semble qu'il y a beaucoup de charlatanerie, & qu'elle prête un faux éclat à des pensées qui sont très-communes: je ne me persuaderai jamais que les premiers Auteurs aient fait des vers; ils faisoient de la prose harmonieuse: ensuite on a voulu rafiner, & on a fait des tours de force. Au reste, je vais dire quelque chose des grands Poëtes, que l'on est convenu d'admirer. Leur Prince est le vieil Homere, qui alloit chanter ses rapsodies dans les villages & les hameaux. Il y a deux Poëmes fameux qui portent son nom, savoir l'*Iliade* & l'*Odissée*. Dans le premier, Homere chante les fureurs d'Achille, qui se fâche pour une femme & abandonne les Grecs armés pour ravoir une femme. Tout est grand, tout est sublime dans ce

chef-d'œuvre, à ce que dit Pope. L'Autre Poëme d'Homere eſt l'*Odiſſée*, où il chante d'un autre ton les avantures du très-ſage Uliſſe, petit Roi d'Itaque, après la ruine des Troyens.

Héſiode eſt un ancien faiſeur d'Almanach, peut-être auſſi vieux, ou plus vieux qu'Homere. Nous avons de lui le Poëme *des Ouvrages & des Jours*, la *Théogonie*, ou Généalogie des Dieux, & *le Bouclier d'Hercule*. Cet Auteur eſt du bon vieux tems.

Un Poëte étonnant, c'eſt Tyrtée. Il excelloit à animer les ſoldats au carnage. Les Spartiates, ayant eſſuyé pluſieurs disgraces dans la guerre de Meſſene, & commençant à perdre cœur, conſulterent l'Oracle de Delphes, qui leur ordonna de demander aux Athéniens un homme qui pût leur donner de bons avis. On leur envoya pour rire un pauvre Poëte, mais à peine les Spartiates eurent-ils entendu ſes nobles accens, qu'ils maſſacrerent avec le plus grand ſuccès l'armée de Meſſene, & remporterent une victoire déciſive. Tyrtée fut recompenſé du droit de Bourgeoiſie à Lacédémone. Il reſte quelques petits fragmens de ſon génie, qui prouvent qu'il ne manquoit pas de force, & qu'il ſentoit ce qu'il vouloit inſpirer.

Le plus ancien des Poëtes Tragiques eſt Theſpis. Son art, comme on le ſent bien, étoit alors extrémement groſſier. Il barbouilloit de lie le viſage des farceurs, & les promenoit dans les campagnes ſur un tombereau, qui leur ſervoit de théatre. Eſchyle, qui vint enſuite, fit beaucoup mieux; il s'atta-

cha à donner de la nobleſſe à la Tragédie, & à y mettre de la vérité. Il porta ſon attention juſques ſur les habits de ſes Acteurs, qu'il rendit héroïques. Eſchyle eſt quelquefois ſublime & ſouvent outré. Sophocle étoit grand, ſublime & élevé: il eut pour rival le tendre Euripide, dont la Poéſie étoit touchante & remplie d'excellentes maximes morales. Athenes ſe partagea ſur ces deux Tragiques, qui avoient chacun leurs partiſans. Quoiqu'il en ſoit, ils porterent leur art à un ſi haut point de perfection, qu'il ne fit plus que décliner depuis.

La Comédie fut auſſi cultivée chez les Grecs avec le plus grand ſuccès: on diſtingue la Comédie Ancienne, qui fut proſcrite pour la licence cynique qu'elle s'arrogeoit: un vil bouffon, le miſérable Ariſtophane, joua en plein Théâtre le plus ſage des Grecs, & excita la cabale qui le perdit. Cette audace cynique fut réprimée, & l'on vit paroître la Comédie Moyenne, & enfin la Comédie Nouvelle, que Ménandre inventa & mit en honneur. Il n'épargna pas le vice, ni le ridicule; mais ſa ſatyre eſt fine & délicate; ſans jamais ſe permettre d'odieuſes perſonnalités, il corrige les hommes avec tous les égards qu'impoſe la probité.

La Grece donna naiſſance à des Poëtes, qu'on a nommés *jambiques*, parce qu'ils inventerent les vers Iambiques: ce fut Archiloque qui imagina ce genre, & le porta tout d'un coup à ſa plus grande perfection. Son génie mâle & nerveux exprimoit tout avec une rare énergie, & on lui donnoit une louan-

ge, que bien peu d'Auteurs méritent, c'étoit que ſes plus longues Pieces étoient les plus belles. Mais cet homme étoit méchant, & ſes ſucceſſeurs le furent encore plus.

Pindare, le Chef des Poëtes Lyriques, avoit cette noble folie & enthouſiaſme, qu'il faut pour l'Ode. Horace juge qu'il faut être bien téméraire pour vouloir l'imiter, & que c'eſt voler avec des aîles de cire pour ſe précipiter enſuite dans la mer.

N'oublions pas ici la tendre Sapho, qui inventa le vers Saphique: elle avoit beaucoup de génie & de tempéramment. Ses mœurs ne furent rien moins qu'exemplaires, & ſa paſſion pour Phaon lui cauſa bien des chagrains.

On eſtime Simonide, Poëte délicat, naturel & agréable: il vendoit, dit-on, baſſement ſes ouvrages, & il avoit un prix fixe pour cela. Un Grec, qui avoit été vainqueur à la courſe, le chargea de le louer. Simonide, mécontent de la ſomme qu'il lui offroit, répondit qu'il lui étoit impoſſible d'entreprendre un pareil ſujet, parce qu'il s'agiſſoit d'une courſe de mules, qui n'offre pas des idées nobles. Dans cet embarras, le Grec ne trouva pas de meilleur expédient que celui de doubler le ſalaire du Poëte, qui trouva dès-lors dans ſon ſujet toute la dignité néceſſaire: dans ſa mauvaiſe humeur il n'avoit conſidéré que la naiſſance des mules par des ânesſes; l'argent lui fit ſentir enſuite qu'elles étoient les *nobles filles des courſiers rapides*.

Le doux Anacréon eſt l'Auteur favori des cœurs tendres & ſenſibles: les amoureux empruntent encore tous les jours ſon ſtile, &

ne font rien qui vaille. Cependant nous sommes inondés d'Odes prétendues Anacréontiques.

On ignore l'inventeur de la triste Elégie. Les Poëtes ne pleuroient d'abord que les morts; ils pleurerent ensuite les amans malheureux. Mimnermus, Philetas & Callimaque illustrerent ce genre parmi les Grecs.

Les premiers Poëtes Latins s'essayerent dans la Comédie, la Tragédie & la Satyre. On compte entre les principaux Livius Andronicus, Nævius, Panevius & Plaute: mais il n'y a que ce dernier qui mérite quelque attention. Il nous reste dix-neuf Comédies de Plaute: Varron estimoit tellement le stile de ce Poëte, qu'il disoit que si les Muses vouloient parler Latin, elles emprunteroient son langage: Cicéron le propose pour modele à ceux qui veulent être de bons plaisans. Horace, au contraire n'aimoit pas cet Auteur, & tâche de prouver la justice de sa censure. On lui reproche d'avoir été trop licencieux, & souvent trop basslement bouffon.

L'élégant Térence a été préféré par ceux qui veulent que *la Comédie fasse rire l'esprit.* Scipion & Lælius, qui vivoient familiérement avec lui, passoient chez quelques-uns pour les peres de ses Comédies. Nous avons six Comédies de Térence, où les connoisseurs trouvent la naïveté de la nature, une élégance ingénieuse, une noble simplicité de stile, en un mot cette urbanité Romaine, qui étoit le ton des honnêtes gens.

On attribue au Chevalier Romain Lucile

l'invention de la Satyre: il fronda les hommes puiſſans de ſon ſiecle & leurs vices avec une généreuſe liberté, & ne reſpecta que la vertu ſeule & ceux qui la pratiquoient:

Primores populi arripuit, populumque, tributim,
Scilicet uni æquus virtuti atque ejus amicis.
Horat.

Lucile écrivit grand nombre de Satyres, dont il ne nous reſte que quelques fragmens. Il étoit trop fécond, & ſa fureur pour multiplier les volumes, lui a fait dire bien des choſes médiocres.

Le beau ſiecle de la Littérature Romaine eſt celui d'Auguſte, on cite d'abord Lucrece, qui a fait un beau Poëme de la Nature. Cet homme hardi embraſſa hautement le Syſtême d'Epicure, nia les Dieux & leur Providence. Au reſte il devint fou & ſe tua dans un âge peu avancé. Le délicieux Catulle fut chéri des voluptueux Romains. Il eut l'audace de décocher deux Satyres contre Céſar, où il le traitoit avec un grand mépris; en voici une:

Nil nimium, Cæſar ſtudeo tibi velle placere
Nec ſcire utrum ſis ater an albus homo.

Céſar, qui ſavoit pardonner ou diſſimuler, obligea ſeulement Catulle de ſe rétracter, & ſoupa avec lui le ſoir même. On admire l'aimable ſimplicité, les graces naïves & le ſtile naturel de ce Poëte: mais il eſt trop ſouvent déshonnête.

Labérius, Chevalier Romain, se distingua par de petites Farces, qu'on appelloit *Mimes*. On sait que César le força de monter sur le théâtre pour jouer une de ses pièces, ce qui étoit un affront insigne pour un Chevalier Romain. Labérius obéit à la fin, & prononça un Prologue touchant, où l'on voit le caractere d'une ame Romaine, qui avoit le malheur d'avoir un maître.

Mais venons à Virgile le Prince des Poëtes Latins. C'étoit un payſan, chaſſé de ſa cabane pour faire place aux ſoldats, qui avoient bien ſervi l'ambition d'Auguſte. Il vint à Rome après ſa disgrace pour chercher des protecteurs: Mécene & Pollion le firent remettre en poſſeſſion de ſon petit champ. Cette circonſtance contribua à développer ſon génié, & il commença par publier ſes *Bucoliques*, où il loue délicatement Auguſte. Mécene l'engagea après à donner des *Géorgiques*, dont les Latins modernes, grands connoiſſeurs, préferent le ſtile à celui de tous ſes autres ouvrages. Mais la plus fameuſe production de Virgile eſt ſon *Enéide*: elle lui coûta près de douze ans de travail. Il y débite avec toute les graces poſſibles de beaux menſonges à la gloire des Romains, & ſurtout de l'uſurpateur Auguſte, qui avoit eu la rare vertu de lui rendre ſon champ. Il lui fit la lecture du ſixieme Livre en préſence d'Octavie ſa ſœur, & quand il en fut à l'éloge de Marcellus, fils d'Octavie, qu'Auguſte avoit deſtiné pour être ſon ſucceſſeur, ils fondirent tous deux en larmes. On ajoute même qu'Octavie s'évanouit à ces mots: *Tu Mar-*

cellus eris, & qu'elle fit préſent à Virgile de dix grands ſeſterces pour chaque vers de cet éloge. Cet homme célebre mourut à Brunduſium, âgé de 52 ans: il avoit fait lui-même ſon épitaphe, qui fut miſe ſur ſon tombeau près de Naples:

Mantua me genuit, Calabri rapuere, nunc tenet Parthenope: Cecini paſcua, rura, duces.

Horace Flaccus eut une bonne éducation, quoiqu'il ne fût que le fils d'un petit Affranchi: ſon pere voulut même lui ſervir de gouverneur, & le conduiſoit chez ſes maîtres. Horace conſerva tendrement toute ſa vie le ſouvenir des ſoins de ce bon pere, qui s'appliquoit à le former à la vertu, tandis qu'il apprenoit les Lettres dans les Ecoles. Il ſe trouva à la bataille de Philippe dans l'armée de Brutus, & il avoua humblement que n'étant pas né pour ſe battre, il avoit jetté ſon bouclier. Virgile, ſon ami, le préſente à Mécene, qui lui donne ſa plus intime confiance; de ſorte qu'Horace, après avoir pris les armes pour la liberté, s'engagea enſuite à flatter ſans reſtriction l'uſurpateur: il refuſa cependant la charge de Sécrétaire du Cabinet, parce qu'il aimoit le repos & les Muſes. Auguſte y gagna; peut-être que ſon Panégyriſte éternel, n'auroit pas eu le tems de le louer avec tant d'ardeur, s'il eût occupé une place qui demandoit d'autres ſoins. Il fut toujours dans la plus haute faveur à la cour, & l'ami de cœur du fameux Mécene, qui a tant

d'obligation aux Poëtes. Horace a fait des Odes, des Satyres, des Epitres & l'Art Poétique. Pour les Odes, on y trouve le pompeux verbiage qui caractérise ce genre. Les Satyres & les Epitres renferment un grand sens, & c'est ce que j'y aime. Pour l'Art Poétique, quoique l'Auteur soit très-judicieux, sa lecture ne formera jamais un homme de génie. Les Critiques & autres Pédans de notre siecle ne manquent pas d'y puiser de belles sentences & c'est tout l'usage qu'ils en font.

On rencontre dans Horace diverses maximes morales, qui sembleroient prouver qu'il étoit un Philosophe austere: mais les hommes sont presque toujours inconséquens, & surtout les Poëtes. Il aimoit les plaisirs tranquilles & l'indolence d'Epicure. Il a lâché dans sa bonne humeur quelques saillies, qu'on ne voit qu'avec peine, ce qui contraste assez mal avec les nobles sentimens qui éclatent dans la plupart de ses ouvrages.

Ovide fut encore plus répréhensible & moins décent. Il fut tellement possédé du Démon de la Poësie, qu'il négligea tout pour faire des vers. Pour peu qu'on ait de tempérament, ce mol exercice suffit pour le mettre en feu: aussi Ovide reçut-il bien des chagrins de son cœur. Il écrivoit avec une prodigieuse facilité, sans prendre la peine de revoir ses ouvrages. Auguste, qui n'étoit rien moins que chaste, punit cependant l'esprit licencieux du galant Ovide. Il le relégua à Tomes, sur le Pont-Euxin; le malheureux Poëte s'y désespere, implore la clémence de

César, & écrivit des Elégies touchantes sur sa triste destinée, sans toutefois pouvoir la changer. Il mourut dans son exil. Ovide avoit beaucoup écrit, & il ne nous reste qu'une petite partie de ses vers. Quintilien le caractérise en ces termes: *Lascivus quidem in Heroïcis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii sui, laudandus tamen in partibus.* Après tout, ses *Métamorphoses* sont un ouvrage admirable, & utile pour la connoissance de la Mithologie & des anciens Auteurs: c'étoit son ouvrage favori, & le suffrage du public a consacré le sien.

Le naïf Phedre étoit digne de travailler d'après Esope, qu'il s'étoit proposé pour modele: il a publié cinq Livres de Fables, qui sont pleines d'élégance, de naturel & de vérité: d'ailleurs les maximes saines qu'il offre dans tous ses Apologues, lui méritent une place parmi les Sages qui ont préché la morale & la vertu. Il y a toute apparence qu'un si bon ouvrage ne fut pas bien répandu: quoiqu'il ait écrit dans le beau siecle de la Littérature Romaine, Martial & Arienus sont les seuls qui en aient parlé longtems après. Phedre a également resté inconnu jusqu'à la fin du 16e. Siecle, qu'un Savant le trouva, & fit part de ce trésor au public. On le prit d'abord pour une production supposée, mais tout le monde s'accorde aujourd'hui en faveur de son autenticité. Quant à l'histoire de ce sage Ecrivain, elle est ensevelie dans de profondes ténebres: on sait seulement qu'il vivoit sous Tibere.

L'obscur Perse mérite ici quelque atten-

tion : il étoit Chevalier Romain, honnête homme, d'un commerce aimable & dans un ſiecle de corruption il eut des mœurs. Ses Satyres ſont l'ouvrage d'une ame héroïque, qui dit hautement la vérité ſans crainte & ſans eſpérance ; il tombe librement ſur les Auteurs qui ne lui plaiſent pas. Néron même, qui ſe piquoit de génie, & qu'il étoit dangereux de blâmer, n'échappe pas à ſa critique. On ſuppoſe qu'il parloit de ce méchant Poëte couronné dans ce vers mordant :

Auriculas aſini quis non habet?

Perſe eſt recommandable pour la morale pure & le grand fond de raiſon, qui diſtinguent ſes Satyres. On lui reproche amérement d'être obſcur : mais il avoit peut-être de grands motifs pour ne pas être plus clair. Il mourut avec toute ſa ſageſſe à l'âge de 28 ans ſous l'Empire de Néron.

Juvenal, Satyrique plein de force & de bile, a blamé avec trop de licence la licence effrénée de ſon âge : il y a des gens qui le prennent pour un fougueux déclamateur ; pour moi j'admire ſon éloquence. Mais je le blâme d'avoir démaſqué le vice avec des couleurs qui l'inſpirent. Aureſte, il peut ſe faire que ſes ſaletés n'en fuſſent pas pour lors, & que les honnêtes gens déteſtaſſent la corruption des mœurs, ſans en déteſter une peinture au naturel. Ce n'eſt pas abſolument la même choſe aujourd'hui.

Lucain, neveu de Séneque, a fait une

Gazette pompeuſe de la guerre de Céſar avec Pompée. Cette Gazette porte le titre de *Pharſale*. Un fameux Poëte François, qui a beaucoup d'enflure, préféroit l'enflure de Lucain au ſage enthouſiaſme de Virgile: preſque perſonne n'eſt de ſon avis. Lucain étoit jeune, comme on le voit dans ſon ouvrage: il a cependant mille beaux traits véritablement ſublimes, & j'aime beaucoup celui-ci qu'on a violemment cenſuré:

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Lucain, zélé partiſan de la liberté, conſpira contre Néron avec Piſon, & le monſtre le fit périr à l'âge de 26 ans.

Martial, Ecrivain Epigrammatique, prouve par ſon ſtile combien le goût du vrai beau en Littérature, avoit déjà dégénéré de ſon tems. Il ſe ſoutint ſous des regnes orageux, & fut même aimé par des Princes, dont l'amitié étoit déshonnorante. Ses Epigrammes ſont en général un médiocre ouvrage: manquant de génie, il couroit après l'eſprit & ſouvent ſans ſuccès: mais on voit qu'il étoit libertin, & mort à tous les ſentimens de l'honneteté. Il s'eſt fait ſon procès à lui même dans ce vers:

Sunt bona, ſunt quædam mediocria, ſunt mala multa.

Après avoir parlé de la Poéſie & des Poëtes, paſſons aux Hiſtoriens. On a appellé l'Hiſtoire *le témoin des tems, le flambeau de la*

vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événemens &c. Cicéron, qui la caractérise ainsi, marque moins ce qu'elle est que ce qu'elle doit être. Je crois bien que l'Histoire est vraie & très-respectable à la Chine, mais dans nos climats, elle n'a presque jamais été qu'une fable courante. Dans les premiers tems, on conservoit les événemens en les gravant sur la pierre & l'airain, ou par le secours des inscriptions, des Régistres publics, des Hymnes, des Cantiques ou des chansons religieuses & militaires. L'Histoire s'est montrée ensuite avec plus d'éclat mais elle fut toujours également suspecte.

Les Grecs nomment Hérodote à la tête de leurs Historiens. Il commence par Cyrus, qu'il donne pour le premier Roi de Perse, & finit à la fameuse bataille de Mycale sous le regne de Xerxés. Dans cet intervalle, il y a quatre Rois, dont l'histoire comprend 120 ans. Il ne se borne pas aux Perses & aux Grecs, qui font son principal objet: les fables magnifiques des Egyptiens occupent son second Livre. Hérodote, par amour pour la gloire, attendit une assemblée de toute la Grece aux Jeux Olympiques, pour y faire une lecture publique de son ouvrage, & recueillir les applaudissemens qu'il croyoit mériter. Il eut un succès qui surpassa ses espérances: les Grecs admirerent son stile doux & facile, & décidérent qu'il avoit écrit sous la dictée des Muses: voilà pourquoi les neuf Livres de cette Histoire porterent le nom des neuf Muses. Hérodote, quoique grand menteur, est regardé comme le Pere de l'Histoi-

re: cependant on oublia son mérite, & il fut exilé injustement à Thurium, ville de la Grande Grece, où il mourut.

Thucydide est le second Historien célebre de la Grece. Descendant d'une famille illustre, il servit quelque tems dans les guerres de sa patrie; mais l'attrait de l'étude le fixa bientôt uniquement. Les Grecs, qui avoient défendu avec tant de gloire leur liberté, contre toute la puissance des Perses, se déchirerent ensuite eux-mêmes. Thucydide, prévoyant que la trop fameuse guerre du Péloponese seroit longue, & auroit d'importantes suites, se prépara à en faire l'histoire. Comme il étoit dans le camp des Athéniens, il fut témoin oculaire de la plupart des événemens qui se passerent jusqu'au tems qu'il fut exilé. Sa disgrace vint de ce qu'il n'avoit pas secouru Amphipolis, que les Spartiates assiégeoient: il n'avoit pu le faire, & cependant il fut puni.

Thucydide, se voyant libre par son malheur, se mit à décrire une guerre sanglante & cruelle, à laquelle il ne prenoit plus de part. Il recueillit de toutes parts des Mémoires, & en acheta à grands frais; enfin son Histoire fut conduite jusqu'à la 21e. année de la guerre. Théopompe & Xénophon la continuerent pour les six autres années qui restoient. Cet Ecrivain est plein de feu & d'énergie: il y a plusieurs modernes qui lui donnent la prééminence sur Hérodote pour le mérite de la composition.

Le célebre Xénophon marcha sur les traces de ces deux grands Historiens, & les égala:

à ſon génie pour les Lettres, il joignoit la qualité de bon Capitaine. Il ſervit Cyrus le Jeune dans ſon expédition pour détrôner Artaxerxès ſon frere : mais cet ambitieux échoua, & perdit la vie dans le moment déciſif. Dix-mille Grecs, qui s'étoient attachés à ſa fortune, retournerent dans leur patrie à travers mille dangers de toute eſpece : Xénophon les commanda vers la fin de cette célebre retraite, dont il a fait l'hiſtoire. On lui ſuſcita quelques chagrins à ſon retour, ce qui ne l'empêcha pas de ſervir enſuite chez différens peuples. A la fin, il ſe retira dans une campagne aux environs d'Elide, où il ſe livra à de profondes études. Nous avons d'abord de lui la Cyropédie, qui eſt l'Hiſtoire du fondateur de l'Empire des Perſes ; il compoſa enſuite celle du jeune Cyrus & de ſa fameuſe entrepriſe. Enfin il travailla à l'Hiſtoire Grecque, qu'il reprit au tems où Thucydide l'avoit laiſſée : elle contient à peu près 48 ans, depuis le retour d'Alcibiade dans la Grece juſqu'à la bataille de Mantinée. Xénophon donna auſſi pluſieurs autres Ouvrages ſur des ſujets hiſtoriques. Cicéron, qui eſt bon juge, étoit un ſi grand admirateur de ſon ſtile, qu'il lui ſembloit que les Muſes euſſent parlé par ſa bouche. C'eſt un Ecrivain preſque immitable pour la douce ſimplicité de ſa diction, & Quintilien lui applique ce qu'on diſoit de Périclés, que *la Déeſſe de la Perſuaſion réſidoit ſur ſes levres.*

Polybe tient un rang diſtingué parmi ces bons Ecrivains. Il apprit l'art de la guerre ſous le fameux Philopemen, & l'art de la Po-

Politique ſous ſon pere, qui gouverna la République des Achéens avec beaucoup de gloire. Polybe fut du nombre des mille Achéens, que les Romains tranſporterent à Rome pour achever de diſſiper la célebre Ligue, que l'on avoit formée contr'eux. Il s'occupa à s'inſtruire pendant ſon ſéjour à Rome, & y obtint l'eſtime & l'amitié de pluſieurs perſonnages illuſtres. Paul Emile ſurtout diſcerna ſon mérite, le logea dans ſa maiſon, & lui remit l'éducation de ſes deux fils. Il ſuivit Scipion dans toutes ſes guerres, & revint dans ſon pays après la mort de ce Héros. Ses principaux ouvrages étoient une vie de Philopemen, un Traité de Tactique, une Hiſtoire de la guerre de Numance; & une Hiſtoire générale. Mais il ne nous reſte qu'une très-petite partie de ces richeſſes, & on regrette avec raiſon ce qui s'eſt perdu.

Diodore de Sicile vivoit du tems de Jules Céſar & d'Auguſte. Sa *Bibliotheque Hiſtorique* renferme en effet les annales de preſque tous les peuples du monde. Egyptiens. Aſſyriens, Medes, Perſes, Grecs & Romains, Carthaginois &c; en un mot chaque nation ſe trouvoit dans ſon Receuil, dont nous n'avons que quinze Livres avec quelques fragmens: il s'en eſt perdu vingt-cinq. Cette Hiſtoire lui coûta trente ans de travail aſſidu, comme il le marque lui-même dans ſon Préambule. Il n'y faut pas chercher les graces du ſtile; ſa diction eſt ſimple ſans toutefois être baſſe: quant au fond, on ſe plaint qu'il n'eſt pas toujours exact, ni impartial.

Les *Antiquités Romaines* de Denis d'Hali-

carnaſſe ne ſont pas des recherches pedantesques à la maniere des Philologues. C'eſt à la lettre une Hiſtoire Romaine, qu'il commence *ab ovo Trojano*, & qu'il termine à la premiere Guerre Punique incluſivement. De vingt Livres, dont elle étoit compoſée, il n'en reſte que les onze premiers. Denis d'Halicarnaſſe eſt inſtruit, judicieux, profond, mais peu orné & languiſſant.

Les Juifs ont donné un ſeul Ecrivain paſſable; c'eſt Joſeph, qui étoit de race Sacerdotale. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ſon génie perça de ſi bonne heure, qu'à l'âge de quatorze ans, les autres Prêtres mêmes le conſultoient ſur la Loi, qui avoit conſéquemment beſoin d'éclairciſſement; ce qui eſt aſſez mal pour la parole de Dieu. Il fit la guerre & puis une Hiſtoire, qu'on admire prodigieuſement, & il eſt facile d'en conçevoir la raiſon. Joſeph, aprés s'être battu contre les Romains, ſe déclara en quelque ſorte pour eux au mépris de ſa nation & de ſa Religion, qu'il eſtimoit peut-être médiocrement. Quand on voit un homme rapporter des miracles qu'il doit tenir pour démontrés ſous peine de blaſpheme, & ajouter cependant qu'on en croira ce qu'on voudra; il ſemble qu'un tel homme n'eſt pas trop ferme dans ſa foi. Joſeph fut le flatteur déclaré de Veſpaſien, ce qui lui procura une vie douce, que les Juifs traitoient de déſertion. Quant à ſon mérite littéraire, il n'eſt pas tout-à-fait mépriſable. Il releve tant qu'il peut l'illuſtre peuple Juif, qu'on ne peut gueres louer ſans être Juif ou quelque choſe d'approchant.

Mais venons à un profane que je reſpecterai toujours malgré ſa bonhommie & ſa ſuperſtition. Plutarque avoit reçu le jour chez les épais Béotiens, de même que Pindare & Epaminondas, quoique ce terroir fût ingrat pour l'eſprit & l'imagination. Plutarque voyagea beaucoup, vraiſemblablement pour s'inſtruire ſelon la méthode des anciens ſages. Sa patrie honora ſes talens & ſa probité de la charge d'Archonte, qu'il remplit dignement à Chéronée. Outre les *Vies des Hommes illuſtres*, Plutarque compoſa pluſieurs Traités de Morale, où l'on trouve mille faits curieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, & de bonnes maximes d'uſage; mais cela eſt gâté par une philoſophie puérile. L'ouvrage de Plutarque, qui a fait ſa réputation, c'eſt celui des *Vies des Hommes illuſtres Grecs & Latins:* il ne flatte point les hommes, il les juge ſur les choſes & non pas ſur les apparences, ſur les faits & non pas ſur le bruit public. Il donne des éloges aux actions qui en méritent, & il flétrit ſans acception de perſonnes le vice & le crime. Il peint l'homme au naturel, & jamais Moraliſte ou faiſeur de caracteres ne l'a mieux ſaiſi. Il écrit avec force, mais ſans ornement: de fréquentes comparaiſons animent ſes peintures; tout eſt clair & frappant.

Arrien eſt eſtimé. Son mérite l'éleva à Rome juſqu'au Conſulat, & on l'appelloit un nouveau Xénophon. Il étoit Diſciple de l'Eſclave Epictete, qui dans l'abjection de ſon état, avoit l'ame d'un grand homme. Arrien fit un Ouvrage ſur les *Entretiens d'E-*

pictete, distribué en huit Livres, dont il ne s'en est conservé que quatre. Son Histoire d'Alexandre annonce un écrivain, qui est maître de son sujet.

Appien écrivit l'Histoire Romaine en plusieurs Livres. Nous n'avons aujourd'hui que les Guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Espagne, d'Annibal, quelque chose sur celle d'Illyrie, cinq Livres sur les Guerres civiles & quelques fragmens. Cet Auteur paroît s'attacher principalement à la vérité de l'Histoire: on remarque qu'il copie quelquefois ses prédécesseurs.

Dion Cassius fut aimé & honoré de plusieurs Empereurs, dont l'estime étoit assez peu de chose, si l'on en excepte Pertinax & Alexandre. Il fut Consul sous ce dernier, après quoi il se retira à Nicée, sa patrie. Il composa une Histoire Romaine complette en huit Décades; mais ce qui nous en reste, est peu considérable. Son stile est noble & conforme à ses sujets. Photius assure qu'il a imité Thucydide, mais qu'il est bien plus clair. Il a flétri hautement quelques noms respectés, comme Ciceron, Brutus, Cassius, Séneque.

Voilà la plupart des Historiens Grecs; il nous reste à parler des Latins. Ce furent des Poëtes, qui commencerent à traiter l'Histoire avec ordre. Nævius donna un Poëme sur la premiere Guerre Punique, & Ennius versifia les Annales de Rome. Fabius Pictor est le plus ancien des Historiens en prose. Caton le Censeur fit en 7 Livres une Histoire, qui avoit pour titre *Origines*. Mais Salluste est le

premier, qui travailla dans ce genre avec un ſuccès marqué : auſſi l'a-t'on appellé *le premier des Hiſtoriens Romains. Nec opponere Thucydidi Salluſtium vereor*, dit Quintilien; mais cela eſt un peu fort. Ce qui caractériſe ſinguliérement Salluſte, c'eſt l'étonnante conciſion de ſon ſtile. Il écrivoit comme il penſoit, avec force : il eſt plein de métaphores vives & hardies; ſes deſcriptions, ſes harangues & ſes portraits ſont au deſſus de tout éloge. Il tonne contre le luxe & la corruption des mœurs de ſon ſiecle, & on ſeroit tenté de le croire un Philoſophe auſtere : cependant il rendoit un hommage public à des vertus qu'il n'avoit pas; ſes débauches le firent même chaſſer du Sénat. Sans compter les guerres de Catilina & de Jugurtha, il avoit fait une Hiſtoire générale de pluſieurs années, dont nous poſſédons quelques fragmens dignes de leur Auteur : *Ab ungue leonem.*

Tite-Live n'eſt preſque connu que par ſon ouvrage immortel. Ce que nous en ſavons, c'eſt qu'il étoit de Padoue, & qu'il avoit écrit quelques Traités philoſophiques. Nous n'avons pas ſeulement la quatrieme partie de ſon Hiſtoire Romaine. Quintilien égale ſans balancer Tite-Live à Hérodote pour le ſtile & le mérite de la narration. Il écrivoit admirablement ſans contredit, mais ſa crédulité revolte; il recueille tous les petits prodiges, les petits préſages, les petites miſeres de la ſuperſtition avec un reſpect qui déſole un Lecteur ſenſé.

Céſar étoit grand Capitaine & grand Litté-

rateur. Il plaida d'abord avec un grand succès dans le barreau, mais il lui falloit une autre gloire. Son génie étoit auſſi ardent que ſon courage; il l'avoit cultivé avec ſoin, & il excelloit à parler purement & avec élégance. De pluſieurs Ouvrages, qui ſortirent de ſa plume, nous n'avons plus que ſept Livres de la Guerre des Gaules & trois autres de la Guerre Civile. Il ne ſe propoſoit pas de donner une Hiſtoire complette: ſes *Commentaires* ne ſont à proprement dire qu'un Journal bien fait. Il écrivoit, pour ainſi dire, au milieu de l'action, de ſorte qu'il n'avoit pas de loiſir de penſer aux ornemens. Quoique cet Ouvrage ſoit fort négligé, il ſera cependant toujours célebre, & il le mérite. S'il n'avoit écouté que ſon Génie pour les Lettres, & loué la vertu, on ne rappelleroit aujourd'hui ſa mémoire qu'avec vénération, au lieu qu'il eſt dévoué à une ignominie éternelle pour avoir renverſé ſa patrie.

On vit paroître ſous Tibere le lâche Patercule, qui déshonora ſa naiſſance par ſon caractere flatteur & rampant. Le commencement de ſon Hiſtoire ne ſubſiſte plus. On trouve encore quelques lambeaux ſur l'Hiſtoire Grecque, & ſon Hiſtoire Romaine depuis la ruine du Royaume de Macédoine juſqu'à la ſeizieme année du regne de Tibere. Son ſtile, ou plutôt ſa diction, eſt paſſable: mais il loue baſſement Tibere; la plus grande inſulte qu'on puiſſe faire à la vertu, c'eſt d'encenſer le crime. Cet Ecrivain ſans pudeur, que l'on n'imite que trop, a trahi la

vérité avec tant d'audace, qu'on ne peut le lire sans indignation. Il nous donne Séjan même, Ministre & complice de Tibere, pour un honnête homme; il lui prodigue des éloges, qui feroient rougir le mortel qui les mériteroit le mieux. Voilà en général le caractere des Auteurs: ils consacrent le mal que font les hommes en place.

Mais Tacite a dit généreusement la vérité: il fait voir que Séjan étoit fourbe, vil, flatteur, d'un caractere pervers, digne en un mot de servir de surnom à tous les mauvais Ministres. Tacite étoit considéré à Rome: il fut Consul sous le regne de Nerva; il épousa la fille du fameux Agricola, qui fit la conquête de l'Angleterre. Tacite est encore plus illustre par son mérite littéraire que par ses dignités. Il fit une *Description de l'Allemagne*, écrite avec cette force qui le caractérisoit: mais on soupçonne qu'il ne connoissoit pas assez les Germains, & qu'il en fait souvent un portrait trop avantageux pour humilier les Romains par ce contraste. La *Vie d'Agricola*, son beau-pere, est un morceau achevé, où l'on trouve d'excellentes maximes pour les principaux états. Mais son plus fameux Ouvrage est l'Histoire, qui porte le titre d'*Annales;* il y avoit décrit les regnes de Tibere, de Caligula, de Claude & de Néron. Nous avons encore l'Histoire de Tibere & de Néron, quelque chose sur Claude, mais le reste n'est plus. L'Empereur Tacite se faisoit honneur de descendre de cet homme célebre; il ordonna que ses ouvrages fussent répandus dans toutes les Bi-

bliotheques, & qu'on en fit tous les ans dix copies aux frais du public, pour les mieux conserver dans toute leur intégrité : toutes ces précautions n'ont pas empêché qu'il ne s'en soit perdu une grande partie. Tacite se pique d'avoir écrit avec bonne foi, & de n'avoir en vue que de dire la vérité. Il creuse avec une rare sagacité jusqu'au fond du cœur humain, il saisit les moindres nuances des passions, les petits ressorts des grands desseins, le manege sourd des Cours, & le véritable objet de leurs démarches. Aussi a-t'il été appellé le *Breviaire des Politiques*. Jamais Historien ne pensa si profondément : mais peut-être qu'à force de vouloir expliquer tout, son imagination lui a fait quelquefois faire des systêmes. Quant au stile, il est trop obscur & enveloppé. Il vouloit être bref & dire beaucoup en peu de mots : il a parfaitement réussi à cet égard : sa phrase est une sentence continuelle, qui renferme un grand sens. En un mot il fait penser, & lors même qu'on ne l'entend gueres, les efforts qu'on fait pour l'entendre ne sont pas inutiles.

Quinte-Curce nous a laissé une *Histoire d'Alexandre*, dont il manque les deux premiers Livres, auxquels Freinshemius a supplé tant bien que mal. Quinte-Curce est un Ecrivain, qui ne marche que sur des fleurs, & cela ennuie à la longue. Il veut toujours briller, & on voit presque partout que ses décorations étouffent le sens. Ses harangues sentent le Déclamateur plutôt que la véritable éloquence. En écartant toutefois cette

parure affectée, on trouve que Quinte-Curce penſe & raiſonne aſſez bien, ſurtout lorſqu'il n'a pas la fureur de donner un trait d'imagination pour un bon argument.

Suétone, Hiſtorien des premiers Céſars, avoit écrit d'ailleurs un grand nombre d'ouvrages, qui ne ſubſiſtent plus. Il ne nous reſte que ſes *Vies des douze Céſars*, & une partie de ſon *Traité des illuſtres Grammairiens & Rhéteurs*. Suétone eſt moins politique que Tacite; il ne penſe pas avec autant de force: les affaires du gouvernement l'occupent moins que la vie privée des Empereurs, dont il fait l'hiſtoire: il entre là-deſſus dans de grands détails, qui ſont quelquefois minucieux. Quant à ſa diction, elle eſt fort ſimple, c'eſt le ſtile d'un Journal exact, où il s'agit plus du fond que de la forme. Il a cependant des tableaux libertins, qui doivent dégoûter les honnêtes gens: il pouvoit peindre les vices & la débauche des Empereurs avec plus de pudeur & de décence.

Florus eſt Auteur d'un *Abrégé de l'Hiſtoire Romaine* depuis la fondation de Rome juſqu'au regne d'Auguſte. C'eſt un paſſable rédacteur; mais il eſt un peu trop fleuri & agréable. L'Hiſtoire ne doit pas être écrite comme un Poëme.

Juſtin a donné auſſi un Abrégé d'Hiſtoire Romaine, fait ſur l'ouvrage de Trogue Pompée, plus ancien que lui. On l'accuſe d'avoir occaſionné par ſa foible miniature la perte d'un excellent original; car on ne connoit que le nom de Trogue Pompée, qui vivoit dans le beau ſiecle d'Auguſte.

L'ordre nous conduit à parler maintenant des Orateurs tant Grecs que Romains. L'art de l'éloquence a fait comme tous les autres un peu de bien & beaucoup de mal. Pour un Harangueur, qui prêche la vertu, qui inſpire des deſſeins juſtes & honnêtes, qui fournit des vues utiles pour l'avantage du genre humain, il y en a cent, qui ne ſervent que leur ambition particuliere, qui flattent & condamnent ſans raiſon, qui ſoufflent le feu de la diſcorde entre les hommes, qui échauffent & éterniſent les haines nationales, au mépris de l'humanité, qui n'a qu'un intérêt commun. On diſtingue trois genres dans l'éloquence des Orateurs, le *Sublime*, le *Tempéré* & le *Simple*. On atteint rarement au vrai Sublime, & ſouvent les Orateurs Sublimes ne donnent que du phæbus & du galimathias.

Examinons les Ecrivains qui ſe ſont diſtingués dans la dangereuſe carriere de l'éloquence. Périclès fut comme ſon fondateur à Athenes; ſes Harangues firent autant de bruit que ſon ambition: mais tout celà eſt perdu.

Lyſias a excellé dans le genre ſimple & naturel. Cicéron le loue pour la clarté, la délicateſſe & la préciſion: il s'attachoit preſque uniquement à prouver, comme nos Orateurs Anglois, qui cependant ne réuſſiſſent pas ſi bien que lui.

Iſocrate, fils d'un faiſeur de lyres & de trompettes, obtint de ſon pere une excellente éducation. Il tint école d'éloquence à Athenes, & il forma un grand nombre de célébres Orateurs. Il faiſoit le métier de

Sophiſte dans un tems où il étoit encore honorable, & il amaſſa beaucoup d'argent qu'il aimoit : une paſſion ſi baſſe ne l'empêcha pas d'être vivement touché du ſort de ſa patrie, que Philippe humilia à la bataille de Chéronée, & on ajoute à ſa gloire qu'il en mourut de douleur, a l'âge de près de cent ans. En conſidérant Iſocrate comme Orateur, ou Profeſſeur d'éloquence, on remarque que ſon ſtile étoit coulant, orné, plein de délicateſſe; Cicéron le loue extrémement pour avoir introduit le premier dans la Langue Grecque, le nombre, la meſure & l'harmonie, qu'on ne connoiſſoit gueres auparavant. Cet homme célebre étoit d'une timidité puérile ; à peine oſoit-il parler en public : s'il avoit conſidéré les hommes comme autant de têtes de choux, ſuivant le conſeil que Socrate donna à Alcibiade, il n'auroit pas eu la ſimplicité d'en avoir peur.

Eſchine fut un des plus illuſtres Orateurs d'Athenes ; mais Démoſthene, ſon rival & ſon ennemi, le ſurpaſſa. Cicéron trouve dans ce dernier toutes les grandes parties de l'Orateur : il eſt ſublime, naturel & facile ; ſa diction eſt conciſe & d'une juſteſſe que rien n'égale : mais Eſchine eſt plus prolixe, & moins nerveux. Démoſthene n'atteignit à la perfection de ſon art qu'à force de travail ; il triompha de tous les obſtacles qui ſembloient lui fermer la carriere de l'éloquence. Il haranguoit les Athéniens, dans le tems que l'ambitieux Philippe attaquoit leur liberté & celle de toute la Grece. Il fit tous ſes efforts pour les porter à des réſolutions vigoureu-

ſes; on l'écoutoit avec plaiſir, on convenoit qu'il avoit raiſon, & on reſtoit dans la fatale indolence, qui favoriſa toutes les entrepriſes du Roi de Macédoine. Démoſthene devint l'ennemi d'Eſchine & le fit exiler. Eſchine, ſi violemment perſécuté, fut toujours aſſez généreux pour rendre juſtice aux talens de Démoſthene; cette bonne foi eſt aſſez rare.

L'éloquence dégénéra bientôt. De nouveaux Orateurs crurent ſuppléer au génie par l'eſprit. Démétrius de Phalere cauſa cette révolution: ſon rang & ſon exemple accréditerent le faux genre qu'il vouloit introduire; car les arts de l'eſprit ſont ſouvent une affaire de mode comme toute autre choſe. Depuis cette époque, l'éloquence perdit cet air de grandeur, de nobleſſe & d'énergie, qui caractériſe Démoſthenes & Eſchine. Les Harangues furent fleuries, élégantes, jolies & rien de plus; le tonnerre de Démoſthenes ne fut plus qu'un feu d'artifice.

L'éloquence des Latins n'a peut-être pas égalé celle des Grecs; mais toutefois elle eſt infiniment ſupérieure à celle des modernes. Un des premiers Orateurs Latins eſt Caton, qui avoit fait plus de cent-cinquante Harangues, qu'on ne liſoit point. Son ſtile étoit auſſi ſauvage que ſon Caractere; mais il offroit un ſens plein de force & d'énergie.

Les deux Gracques n'étoient gueres plus fleuris. Il eſt vrai que les Romains n'avoient pas alors de bons modeles: un grand fond de raiſon naturelle caractériſoit les Diſcours publics; on ne penſoit pas aux ornemens. On trouve dans Cicéron quelques traits d'un Dis-

cours, que le jeune Gracchus prononça après la mort violente de son frere: *Quò me miser conferam? Quò me vertam? In Capitoliumne? A fratris sanguine redundat. An domum? Matremne ut miseram, lamentantemque videam & abjectam?* Rien de plus touchant que cette plainte.

Antoine alla puiser à la source de la véritable éloquence; il s'instruisit avec soin des regles de l'art, & les employa dans l'occasion avec une adresse extrême. Comme la Rhétorique est fertile en sophismes, qui font souvent perdre de vue la vérité, pour accréditer le mensonge, pour changer le noir en blanc & le blanc en noir; Antoine, qui étoit plus éloquent qu'honnête homme, donna un jour un grand scandale. Ayant entrepris de justifier publiquement un certain Norbannus, homme séditieux, que l'on poursuivoit comme tel, les Juges le trouverent innocent après le plaidoyer de son subtil Avocat. Norbannus, évidemment coupable, fut solemnellement absous, & Antoine avouoit que sa cause étoit très-mauvaise, quoiqu'il l'eût gagnée. On peut concevoir par là combien un homme éloquent est dangereux dans une République, lorsqu'il manque de probité: je le regarde comme un empoisonneur.

Crassus ne fut pas inférieur à Antoine: ses Discours étoient graves & pleins de dignité; il connoissoit cependant la délicatesse, & quelquefois même il plaisantoit assez finement, mais avec toute la décence qui convient à l'Art Oratoire.

Cotta s'étoit fait comme un genre propre:

peu capable d'employer les grands mouvemens de l'éloquence à cause de la foiblesse de sa poitrine, il captivoit par un autre artifice la bienveillance des Juges: il leur faisoit une violence douce à laquelle on ne résistoit pas.

Sulpicius, au contraire, étoit véhément & rapide: il entraînoit ses auditeurs par ses discours & son action. Il s'étoit formé sur Crassus, qu'il ne valoit cependant pas.

Mais l'Orateur par excellence est Cicéron: on en cite encore d'autres, ses contemporains, comme Hortensius, César, Brutus &c, qui malgré leur mérite, ne peuvent soutenir avec lui la comparaison. Il fut élevé sous les yeux de Crassus, qui lui traçoit le plan de ses études, & lui ouvroit toutes les grandes sources de l'éloquence. Après avoir suivi les meilleurs maîtres qui fussent pour lors à Rome, il alla dans la Grece pour se perfectionner dans cette ancienne patrie des Arts. Il avoit de grandes obligaitons à la nature, qui avoit tout fait pour lui: cependant il sentoit qu'il faut la seconder par un travail assidu, & qu'on ne peut parvenir au grand, si l'on n'est animé d'une passion qui tienne de l'entousiasme. La gloire de l'éloquent Hortensius piqua son génie, & il n'épargna rien pour parvenir à la même réputation: bientôt ses vues s'étendirent, & il laissa son rival bien loin derriere lui. Il connoissoit tous les stiles, & il les employa tous avec le succès le plus marqué. Il s'appliqua à réunir deux choses qui vont rarement ensemble, la force & les graces. En un mot

Cicéron fut à Rome ce que Démosthenes avoit été à Athenes, & ces deux grands hommes passeront toujours pour les Princes des Orateurs.

Après Cicéron, l'éloquence ne fit plus que dégénérer, comme il étoit arrivé en Grece après Démosthenes. Séneque en fut le premier corrupteur: quoique né avec un grand génie, il le gâta à force de rafinement. Il pensoit fortement; mais ses pensées étoient affoiblies par sa phrase, où il mettoit trop de recherche. Sa manie pour les antitheses, pour les pointes, pour le brillant, étoit extrême, & on croit lire un Recueil d'Epigrammes; ce qui fatigue. Séneque étoit stoïcien, & l'on trouve dans ses ouvrages un grand mépris du monde: cependant il ne le mépriſoit pas tant dans la pratique, ou du moins, il en tiroit parti pour vivre dans le luxe & l'abondance, ce qui ne l'empêchoit pas d'écrire contre le luxe. Il étoit excessivement riche, & on l'a accusé de n'avoir pas été scrupuleux dans l'acquisition de ses richesses. En un mot, on a dit de lui, *qu'il ne valoit pas sa Philosophie.*

Pline le jeune, neveu de Pline le Naturaliste, qui l'adopta pour son fils, fut formé par le célebre Quintilien dont il fut le meilleur Disciple & le plus reconnoissant. Pline commanda d'abord une Légion en Syrie, après quoi il revint à Rome, où il se livra entiérement aux affaires publiques. Il plaida sa premiere cause au barreau dès l'âge de 19 ans, mais avec un succès si décidé, que ses rivaux & ses amis comprirent dès-lors à quel-

le gloire il étoit deſtiné. Nous n'avons de lui que ſon Panégyrique de Trajan & ſes épitres. Quoique Trajan fût un grand Prince, digne de tous les prix de la vertu; quoique Pline ne le flatte pas dans tout le bien qu'il en dit, cependant ſon Panégyrique eſt ennuyeux : rien de plus difficile que de louer, même le mérite; il ſemble qu'il doit ſe ſuffire à lui-même, & que l'éloge l'affoiblit au lieu de l'élever. D'ailleurs Pline écrit dans le goût de Séneque : beaucoup de beautés délicates & peu de ſublime. Ses Epitres ſont excellentes pour la morale & la probité qui y brillent. Il y parle en homme de bien, qui connoit tous les devoirs de la vertu, & qui ſait les inſpirer avec force.

Après ce coup d'œil général ſur les arts de l'eſprit, & ſur les hommes célebres qui les ont cultivés, conſidérons ce qu'on appelle les Sciences de raiſonnement, & commençons par la Philoſophie.

La Philoſophie comprend la connoiſſance de la Nature, tant Phyſique que Morale. Le titre de Philoſophe eſt fort ancien: les premiers raiſonneurs s'honorerent du titre de *Sages*; Pythagore fut, dit-on, plus modeſte, & ſe qualifia ſimplement d'*Amateur de la Sageſſe*. Toutes les Nations ont eu leurs Philoſophes, réels ou ſoi-diſans. Les Prêtres d'Egypte, les Mages de Perſe, les Bracmanes de l'Inde, les Lettrés de la Chine, les Druïdes des Gaulois &c ; tous ces gens-là ont philoſophé comme ils ſavoient: mais à l'exception de la Morale, la plupart de leurs idées ſont peu d'honneur à l'eſprit humain.

On

On a vu des hommes audacieux enfanter des chimeres puériles, & les ériger enſuite en dogmes religieux par orgueil & par intérêt. Voilà la coupable origine des anciennes ſuperſtitions, qui ont défiguré la Loi de la Nature, qui eſt ſi claire, ſi ſimple, qui parle avec tant de force & d'uniformité à tous les hommes.

Mais ſans fouiller dans cette boue, parcourons l'hiſtoire des Philoſophes paiſibles, qui ont raiſonné ou déraiſonné de leur chef, ſans prendre les Dieux à partie pour autoriſer leurs notions.

Thalès de Milet brilla dans la Grece au commencement de la 35e. Olympiade. L'avidité de s'inſtruire lui fit entreprendre pluſieurs voyages; il conſulta les Prêtres de Memphis qui lui apprirent, dit-on, l'Aſtronomie, la Géométrie & la Philoſophie. Le Roi Amaſis goûta ſon eſprit, & voulut le fixer dans ſa Cour; mais Thalès ignoroit l'art des cours: comme il ne ſavoit pas flatter, il déplut bientôt. Il revint dans ſa patrie avec ſes petites connoiſſances, qui étoient beaucoup pour le ſiecle où il vivoit. Les Grecs l'admirerent, & il fut mis au nombre des Sept Sages, dont ils ſe vantoient. Il fonda la Secte Ionique; on prétend qu'il ſavoit prédire les Eclipſes, & qu'il obſervoit continuellement les aſtres. Un jour qu'il ſe livroit à cette occupation, il tomba dans un foſſé par inadvertance; une bonne femme, qui étoit préſente, lui dit alors en ricanant: *Comment pourriez-vous ſavoir ce qui ſe fait dans le ciel, puiſque vous ne voyez pas ce qui eſt à*

vos pieds? Thalès n'aimoit pas le mariage, & on lui attribue à ce sujet un sophisme qui ne me plaît pas. Comme sa mere le pressoit de prendre une femme, il répondit *qu'il n'étoit pas encore tems;* & quand il fut dans le déclin de l'âge, il dit *qu'il n'étoit plus tems.* Ce Philosophe *Mysogune* tenoit que l'Eau étoit le principe de toutes choses.

Anaxagore est un des meilleurs Philosophes de l'Antiquité. Il étoit riche & d'une famille illustre: mais il négligea tout pour se consacrer uniquement à la contemplation de la Nature. Il éleva la jeunesse de Périclès, & la prépara au grand rôle qu'il fit ensuite parmi ses concitoyens. Anaxagore avoit sans doute tort de dire que le soleil étoit aussi grand que le Pélopponese: mais il n'y a pas là d'Athéisme. Cependant de vils jaloux de Périclès accuserent son maître d'être Athée, pour l'envelopper lui-même dans sa disgrace. Anaxagore s'efforca en vain de confondre la calomnie, il fut obligé de se sauver, & on le condamna par contumace. Il vécut tranquille & honoré à Lampsaque, qu'il avoit choisi pour son azile, & il emporta en mourant les regrets de tous les gens de bien, aprés s'être acquis par son mérite & par ses mœurs une si grande vénération, qu'on lui érigea même un autel.

Le Sage par excellence, Socrate, prit une autre route que ses prédécesseurs, qui s'étoient principalement appliqués à l'étude de la Physique. Il choisit la Morale pour l'objet de ses réflexions; il fit beaucoup de bien dans Athenes, démasqua les Sophistes,

qui enſeignoient la ſageſſe pour de l'argent, & oppoſa à la corruption des mœurs des leçons ſalutaires & la ſatyre du vice. Les petits talens, qu'il avoit offenſés, ſe réunirent contre lui pour le perdre: on l'accuſa de méconnoître les Dieux, parce qu'il mépriſoit des hommes mépriſables, & de corrompre la jeuneſſe, parce qu'il avoit décrié leur charlatanerie. Un mauvais bouffon, qui a encore ſes admirateurs, c'eſt-à-dire, Ariſtophane, joua ce grand homme ſur le théâtre, & lui imputa des baſſeſſes & des blaſphemes, dont il étoit infiniment plus capable que lui. Enfin le ſage Aréopage, entraîné par les ennemis de Socrate, le déclara Athée & ennemi des Dieux; il fut condamné à boire la cigue pour expier le crime de n'avoir reconnu qu'un Dieu, & d'avoir flétri des coquins. Il mourut avec la fermeté d'un vrai Sage; il pouvoit ſe ſauver, & il ne le voulut pas. Il n'y a pas de mort, qui faſſe plus d'honneur à la nature humaine que celle-là: quelle grandeur d'ame, quelle douceur, quelle dignité cet homme unique ne montre-t'il pas dans un moment, que les plus intrépides ne regardent qu'avec effroi! Socrate laiſſa pluſieurs Diſciples, qui ſe partagerent d'opinions, & fonderent différentes Sectes.

Ariſtippe, Chef des Cyrénaïques, étoit venu s'établir à Athenes pour entendre Socrate, dont la réputation étoit répandue dans toute la Grece. Il y a apparence qu'il prit cependant une autre route que ſon maître; car on lui reproche une Philoſophie libertine & voluptueuſe; il aimoit à la fureur la bonne

chere & les femmes, & il se prêtoit à tout, pourvu qu'il y eut du plaisir à gagner.

Platon, fondateur de l'Académie, est le plus célebre Disciple de Socrate, après la mort duquel, il alla à Memphis philosopher avec les Prêtres Egyptiens, c'est peut-être dans leur commerce qu'il prit le goût de ce galimathias métaphysique sur le *Logos* & les émanations de la Divinité, dont les anciens Docteurs de l'Eglise Chrétienne se sont servis avec tant de succès. Il visita ensuite les Pythagoriciens de la grande Grece. Enfin il revint à Athenes, chargé de sciences ou de réveries étrangeres, qu'il arrangea à sa maniere. Platon enseigne, comme Socrate, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'Ame & le dogme sacré des peines & des récompenses après la mort. Il tenoit des Pythagoriciens la doctrine de la Métempsycose, qu'il expliquoit cependant d'une maniere qui lui étoit propre. Il écrivit sur la Morale & la Politique des ouvrages qui sont estimés pour les maximes sages & honnêtes qu'ils renferment, quoiqu'il y ait certaines idées bizarres ou blâmables. Le stile de ses Dialogues est noble & pompeux, quelquefois obscur & empoulé. On a loué & critiqué ce Philosophe avec une égale fureur: je crois, pour moi, qu'on en peut dire beaucoup de bien & de mal.

Avant d'aller plus loin, il faut dire un mot de Pythagore, fondateur de la Secte, qui fournit à Platon l'idée de sa Métempsicose. Pythagore courut différens pays pour s'instruire, savoir l'Egypte, la Chaldée & l'Asie

Mineure; après ſes voyages, il revint à Samos, ſa patrie, que le Tyran Polycrate opprimoit alors, ce qui engagea le Philoſophe à ſe retirer à Crotone dans la grande Grece, où il ouvrit une école de Philoſophie. Il éprouvoit ſes Diſciples par un rigoureux ſilence, quelquefois de pluſieurs années. On lui attribue bien des idées & des actions extravagantes: au reſte ſa morale étoit pure, & il fit beaucoup de bien à cet égard. Ses Diſciples avoient tant de vénération pour lui, qu'ils croyoient ſans le moindre ſcrupule tout ce qu'il avançoit ; & leur mot étoit, *Magiſter dixit.* Il y a apparence que ſon fameux ſyſtême de la Métempſycoſe n'étoit pas de ſon invention, mais qu'il le tenoit des Bracmanes. On trouve cela bien fou, mais du moins c'eſt une erreur reſpectable, ſi toutefois il y a des erreurs reſpectables : les partiſans de cette doctrine ont toujours été plus doux, plus humains & plus honnêtes gens que nous.

L'Ecole de Platon produiſit différentes Sectes, comme les Péripatéticiens, les Stoïciens, les Pyrrhoniens &c. Les Péripatéticiens croyoient le témoignage des ſens ſur tout; les Stoïciens exigeoient pour les croire qu'ils fuſſent ſains & en bon état; les Pyrrhoniens nioient tout. Arcéſilas, Diſciple de Pyrrhon, ſoutint ſa Philoſophie avec tout le zele poſſible. Il crut prouver qu'il n'y avoit point d'évidence, ni dans les ſens, ni dans le témoignage de la raiſon. Arcéſilas étoit ſubtil & éloquent; d'ailleurs comme il avoit le malheur de parler de bonne foi, il

ne faut pas s'étonner qu'il ait fait des proſélites. Il étoit généreux & bienfaiſant ſans oſtentation, il cachoit avec autant de ſoin les faveurs qu'il accordoit, que d'autres en prennent pour les étaler.

Carnéade de la même Secte, fit trembler les Dogmatiques : il n'étoit pas auſſi outré qu'Arcéſilas; mais il avoit autant de vertu.

Ariſtote, fondateur des Péripatéticiens ; avoit été Diſciple de Platon: il ſe forma dans la ſuite une doctrine à part. Philippe le donna pour Précepteur à ſon fils Alexandre, & il me ſemble qu'un pareil éleve ne lui a pas fait honneur. Ariſtote revint enſuite à Athenes pendant la guerre de Perſe ; & il enſeigna dans le Licée : comme il donnoit ordinairement ſes leçons, en ſe promenant, on a appellé pour cela ſes Diſciples *Péripatéticiens*. Ariſtote fut encore accuſé d'impiété ainſi qu'Anaxagore & Socrate ; dans cette extrémité, il prit la fuite, parce que les hommes n'entendent gueres raiſon ſur cette matiere. On a dit que ce Philoſophe s'étoit précipité dans la mer, parce qu'il ne pouvoit comprendre le flux & le reflux. Mais il n'y avoit pas là de quoi ſe noyer: ſes Ecrits ſont pleins de choſes, qu'il ne devoit pas comprendre davantage. Otez la Métaphyſique & la Phyſique d'Ariſtote qui ſont pitoyables, ſes autres ouvrages ſont ceux d'un grand homme, qui pouvoit encore aller plus loin qu'il n'a été.

On regarde toujours Diogene comme un homme bizarre, ridicule & impudent ; on n'oſe déshonnorer le titre de Philoſophe juſ-

qu'au point de le lui accorder. Cependant cet homme bizarre, ridicule & impudent a des traits admirables dans sa vie. On dit qu'il fut chassé de Synope comme faux monnoyeur; cette accusation n'est gueres vraisemblable: Comment supposer qu'un homme assez avide pour faire cet infame métier, donne ensuite des exemples du désintéressement le plus héroïque? Je crois plutôt que les Sophistes, qu'il mépriſoit, l'ont noirci de gaieté de cœur suivant l'usage. Quoiqu'il en soit, il vint à Athenes, & se présenta pour Disciple à Antisthene: celui-ci, qui n'en vouloit plus prendre, le repoussa brutalement avec son bâton. Diogene, sans se rebuter, s'écria: *frappez, frappez, vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'écarter tant que vous parlerez.* Il afficha dès-lors la sauvage simplicité des Cyniques dans son extérieur, dans son équipage & dans ses manieres. Il se refusoit absolument toute espece de superflu, & il alla jusqu'à casser son écuelle, parce qu'il vit un jour un enfant qui bûvoit dans le creux de sa main. Il faisoit la guerre à tout le monde sans le moindre ménagement: *De quoi te servent tes mains?* disoit-il à un homme qui se faisoit chauffer par un esclave; *ne faudra-t'il pas encore qu'il te mouche?* On ne peut justifier les Cyniques, ni Diogene, sur les fautes contre la pudeur, qu'ils traitoient de foiblesse: ils se livroient sans honte à mille infamies. D'un autre côté, ils ne prenoient pas la méthode convenable pour ramener leurs concitoyens à la vertu & à la simplicité de la nature. Ils les ai-

griſſoient, par des injures, au lieu de les toucher par la douceur. En un mot, on les a appellés *Cyniques*, parce qu'ils étoient auſſi abboyeurs & impudens que des chiens. Pour revenir à Diogene, la fin de ſa vie prouve qu'il étoit au fond un homme eſtimable. Ayant été pris par des Pirates dans un voyage ſur mer, il fut vendu pour eſclave à un Corinthien, nommé Xéniade, qui le chargea d'élever ſes deux fils, & de conduire toute ſa maiſon. Diogene s'en acquitta avec tant d'honneur, que Xéniade ne ſe laſſoit pas de répéter ; *qu'il avoit reçu chez lui un bon Génie.* Il ſemble qu'il mourut dans cette maiſon, & on l'honora d'un monument ſuperbe.

Epicure, dout le nom eſt toujours ſi célebre, enſeigna ſa Philoſophie dans un Jardin, qu'il avoit à Athenes. Sa réputation & ſon mérite lui attirerent des Diſciples de toutes les parties de la Grece & même de l'Egypte ; & leurs ſucceſſeurs ont toujours conſervé le plus profond reſpect pour les principes d'Epicure, qui n'ont jamais ſouffert d'altération. On rapporte qu'il compoſa plus de 300 volumes, ce qui eſt un peu conſidérable ; mais il n'en reſte aucun. Toutefois ſa Philoſophie eſt tres connue. Il eſt certain qu'il rejettoit les Dieux & la Providence, ce qui ne l'empêchoit pas d'en parler en termes magnifiques ; il faiſoit même des Livres de dévotion, parce qu'il craignoit l'Aréopage. On a beaucoup crié contre ſa morale, parcequ'il a mis le bien de l'homme dans la volupté. Mais il s'agit de ſavoir préciſément ce qu'il entendoit par volupté : il eſt ſûr qu'il vivoit fort fru-

galement & avec beaucoup de modeſtie; il eſt ſûr qu'il y a pluſieurs bons Ecrivains qui l'ont diſculpé à ce ſujet: il eſt ſûr enfin qu'il a propoſé des maximes de la plus ſaine & même de la plus ſévere Morale. Malgré tout cela ſa réputation ſera toujours équivoque. Epicure mourut déchiré par les douleurs d'une retention d'urine, qui firent éclater ſa fermeté: il avoit près de 72 ans.

Je le répete, la plupart des anciens Philoſophes ſont très reſpectables pour la bonne morale, qui regne dans leur doctrine ou dans leurs ouvrages: en fait de Métaphyſique, ils n'ont fait que balbutier comme des enfans, & nous n'en ſavons gueres davantage. A l'égard de leurs connoiſſances Phyſiques, elles étoient fort bornées; ils manquoient des inſtrumens néceſſaires pour faire de bonnes obſervations, & ce n'eſt pas leur faute. Le hazard ſeul a mis les modernes ſur la voie des expériences; les Anciens auroient peut-être été plus loin que nous s'ils euſſent été placés dans les mêmes circonſtances. Cependant nos Docteurs les traitent d'hommes vains, pétris d'orgueil & d'ambition, qui ne s'érigeoient en maîtres que par amour de la gloire ou par intérêt: ils n'avoient pas, dit-on, de véritable vertu, & ne pouvoient en avoir parce qu'ils ignoroient l'importante doctrine du péché originel, & qu'ils n'imploroient pas la grace de J. C. ſans laquelle on ne peut faire que des *péchés pompeux*. Tout cela eſt bel & bon: cependant les Anciens valoient mieux que nous.

La Philoſophie ancienne contenoit la Dia-

lectique qui traite des opérations de l'esprit humain, la Physique, qui observe les corps & tâche d'en expliquer les mouvemens, la Métaphysique qui parle tant bien que mal de Dieu & de la nature des Esprits, enfin la Morale, qui traite des devoirs de l'homme.

La Dialectique ou la Logique, cet art des Sophistes, qui a enfanté tant de disputes oisives, que le simple bon sens n'auroit jamais imaginées, offre des regles subtiles, qu'Aristote inventa ou mania avec une extrême adresse. On le regarde toujours comme un grand maître en Dialectique, & il s'est couronné de gloire chez les pédans par la découverte du Sillogisme, qui est, disent-ils, le plus grand effort de l'esprit humain. Zénon, fondateur de la Logique, n'avoit pas été si loin. Les anciens Philosophes disputoient beaucoup sur l'origine des idées, question préliminaire que les Logiciens agitoient sans y comprendre pas plus que nous. Les idées viennent-elles des sens, comme le croyoit Aristote, ou indépendamment des sens, comme d'autres le soutenoient ? C'est ce qui n'est pas encore bien éclairci. La nature de l'esprit & de ses opérations est un abyme qu'on ne peut sonder; chaque raisonneur fait son système, mais le sage doute, & c'est le seul parti qu'il faut prendre. Remarquons cependant que cet axiome des Péripatéticiens, *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, est d'une vérité incontestable, en tant qu'on l'oppose à la chimere des idées innées.

La Métaphysique des Anciens discutoit

trois questions : il s'agissoit de savoir si la Divinité existe; quelle est sa nature, & s'il faut croire à une Providence. Il est certain que tous les peuples ont reconnu un Dieu, c'est-à-dire un maître de la nature, arbitre des événemens, & objet naturel du culte des hommes. Les Athées furent toujours en petit nombre, & leur doctrine désolante a toujours été en horreur comme elle le mérite. Mais en convenant de l'existence d'un Etre Suprême, on n'a pu s'accorder sur sa nature, parce qu'elle est impénétrable : il n'y a pas d'extravagances qu'on n'ait débitées là-dessus, & c'est la honte de l'esprit humain. Quant à la Providence, on l'a niée hautement, & des Sages respectables l'ont défendue d'une maniere péremptoire. Malgré l'existence du mal moral & physique, qui fait tant de peine à notre raison; que l'homme rentre dans son cœur; il y sentira la Divinité qui le console, qui le soutient, & qui lui fait entendre qu'il ne sera pas toujours malheureux : n'interrogeons pas orgueilleusement sa sagesse éternelle sur la cause de notre misere. Dieu est bon; il n'agit pas sans desseins; adorons les en attendant que nous puissions les comprendre.

Les réveries des anciens raisonneurs sur l'essence de Dieu, sur notre ame & ses espérances, ne méritent pas qu'on en parle : qu'on en juge par celles de nos Docteurs modernes, qui après des disputes de tant de siecles, auroient pu percer la nuit de la Métaphysique, si notre foible raison n'étoit pas condamnée, pour ainsi dire, à s'y perdre.

Ce qu'il y a de certain & de démontré c'eſt qu'il exiſte une Cauſe ſuprême de toutes choſes, que nôtre ame ne périt pas à la mort, & que le reſte eſt inexplicable.

Les Grecs s'occuperent longtems avec paſſion de l'étude de la Phyſique, où ils ne firent cependant pas de grands progrès. Si toutefois on regarde les Syſtêmes pour quelque choſe, & qu'on en veuille faire cas, les Philoſophes Grecs ne ſont pas au deſſous de nous ſur ce point. Ils ont rêvé & radoté comme nous; il n'y a même gueres d'hypotheſe moderne, qui ne ſoit renouvellée des Grecs. Mais quant à la Phyſique utile, qui marche à la lueur du flambeau de l'expérience, qui ſe borne à des recherches intéreſſantes & praticables, on ne peut nier que nous ne ſoyons fort ſupérieurs aux Anciens dans cet article. Ils avoient cependant pour le moins autant d'eſprit & de zele que nous, ce qui n'empêchoit pas que le Sanctuaire de la bonne Phyſique ne leur fût fermé, parce qu'ils n'obſervoient rien, ou peu de choſe. Nous avons la gloire d'avoir trouvé par hazard des téleſcopes, des microſcopes, différens verres, une machine pneumatique &c. Nous avons été loin avec ces ſecours qui manquoient à nos peres, qu'il ne faut pas mépriſer pour cela. La Médecine des Anciens, qu'on peut rapporter à cet article, étoit trés-célebre: des Dieux mêmes l'avoient inventée & exercée. Les Egyptiens en attribuoient la découverte à leur fameux Hermès; & l'on dit que les Egyptiens étoient de grands Médecins, ce qui n'eſt pas étonnant. La Médecine étoit

entre les mains des Prêtres, qui savent tout faire valoir, ou payer d'imposture. Cependant les Grecs prétendent avoir prévenu les Egyptiens dans l'art de guérir: pour les Romains, bien loin de réclamer cette prérogative, & d'en être jaloux, ils chassèrent plus d'une fois les Médecins comme des empoisonneurs. Le nom d'Hippocrate est immortel. Ce Héros de la Médecine la pratiqua, & l'enseigna avec un prodigieux succès: ses écrits sont comme le Code de l'Art, & tous ses successeurs ont respecté ses ordonnances, même en innovant: ils ont fait des systêmes, & prouvé qu'Hippocrate avoit été de leur avis, ce qui est facile, car le texte des anciens Livres se prête à tout. Hippocrate n'étoit pas un homme ordinaire; il avoit fait des études solides, il étoit éloquent, & il avoit tiré à peu près tout le parti possible de son art.

Il s'est formé différentes Sectes en Médecine, comme dans toutes les Sciences systêmatiques. Le fameux Gallien, qui parut 600 aprés Hyppocrate, tâcha de faire revivre ses principes, qu'on avoit négligés jusqu'alors: il les étendit, & son école a subsisté longtems avec éclat. Nous avons encore des Galénistes, fort attachés à la méthode de leur maître, & qui sont aussi raisonnables que les autres Sectes.

J'ai remarqué en passant que la Médecine avoit essuyé plus d'un affront à Rome. Caton ne l'aimoit pas; il fit tous ses efforts pour la rendre ridicule, & les Praticiens odieux. Il s'éleva fortement contre leurs funestes expé-

périences qui se font aux dépens de la vie de hommes, de sorte qu'ils sont les seuls qu puissent tuer impunément. Il faut cependan convenir que les Empiriques sont encore plu malfaisans que les Médecins.

La derniere partie de la Philosophie, savoir le Morale, est peut-être la seule scienc de l'homme, ou du moins la plus importante Les Anciens nous ont infiniment surpassé : cet égard, parce que leur cœur étoit plu droit & leur raison plus saine. Socrate es regardé comme le fondateur de la Morale prise pour une science, qui a ses principes & ses démonstrations. Cicéron peint magnifiquement son entreprise: Socrate fut, dit-il, le premier qui fit descendre la Philosophie d ciel dans les villes, qui l'introduisit dans le maisons, & la familiarisa dans les familles Les anciens Moralistes ne se sont pas contentés de tracer clairement & avec l'éloquenc convenable les regles de la vie humaine; il ont agité une impertinente question, savoi celle du *Souverain Bien*, tant il est vrai qu les plus nobles travaux des hommes ont toujours un côté foible & ridicule. Ce qu'il y a de plus absurde, c'est que toutes les Sectes pensoient au fond la même chose là-dessus, & ne différoient que dans le langage. Epicure met, dit-on, le Souverain bien dans le plaisir, & le Souverain Mal dans la douleur. Cette doctrine nous paroît encore scandaleuse, & cependant Epicure s'est assez expliqué en assurant qu'on ne peut vivre agréablement, dèsque l'on manque de sagesse, d'honneteté & de justice. Il est vrai qu'on voyoit pour ins-

cription sur la porte de son Jardin: *Ici le Souverain Bien consiste dans la Volupté.* Toutefois ce voluptueux vivoit de pain & d'eau; la dépense de sa table n'alloit pas à un sou par jour. Déchiré par les douleurs d'une colique violente, il goûtoit son Souverain Bien, la vertu, sa Volupté favorite; & jamais sa conduite ne trahit ces sentimens. Au reste quelques fussent les principes d'Epicure, on peut dire que la Volupté est le Souverain Bien: malheur à ceux qui cherchent la volupté dans la débauche ou dans le crime! La véritable volupté est la jouïssance de la vertu, en attendant sa récompense.

Zénon, chef des Stoïciens disoit que le *souverain bien consistoit dans la vertu*, c'est ce qu'il appelloit *vivre suivant la nature*: nos plus illustres saints n'ont jamais eu de principe qui fût plus *selon Dieu* que le principe de ce Philosophe Payen & damné: tous les biens physiques & moraux n'étoient pas des biens pour Zénon: toutes les disgraces de l'humanité n'étoient point des malheurs: le sage disoit-il, doit être toujours heureux, parce qu'il est insensible, sans passions, sans défauts, sans inquiétudes: cette doctrine auroit fait d'aussi mauvais Citoyens que celle de nos *Christicoles* dont les travaux ne tendent qu'à briser tous les liens de l'humanité pour ne s'occuper que de leur gloire éternelle: heureusement pour les hommes les Stoïciens n'étoient pas conséquens comme ces derniers; ils étoient sensibles, bons patriotes & honnêtes gens: leurs écrits font aimer la vertu.

Pour les autres Sciences humaines, les an-

ciens n'ont fait pour ainſi dire que les indiquer: Ariſtée, Euclide & Archimede firent à la vérité des progrès dans la Géométrie & dans les Mathématiques; mais ce n'eſt que bien longtems après eux qu'elles ſe ſont perfectionnées. Méton, Pythéas & Ptolomée laiſſerent auſſi l'Aſtronomie au berceau: il s'enſuit néceſſairement que la Marine des Anciens devoit être très imparfaite; il y a cependant quelque lieu de croire que les Phéniciens & les Carthaginois ont fait des voyages de longs cours; mais on ſeroit peut être en droit de conteſter les monumens qui ont pû laiſſer des traces de ces grands voyages; & ſi quelques téméraires ont tenté des entrepriſes périlleuſes, ſans le ſecours de la Bouſſole; il n'en eſt pas moins vrai que le grand Art de la Navigation n'auroit jamais été ni cultivé ni perfectionné ſans cette étonnante découverte.

Concluons par mettre ſous les yeux du lecteur l'enſemble de ce tableau: que voyons-nous lorſque nous en avons rapproché tous les traits? une mer d'infortunes & d'erreurs ſur laquelle ont ſurnagé quelques vérités utiles. L'ignorance & la méchanceté ſans ceſſe armées contre la Philoſophie: preſque toutes les religions ſervant de maſque ou d'inſtrument à la politique; les hommes toujours malheureux quand ils n'ont pas été libres; quelques ſavans jouiſſant en paix du fruit de leurs veilles; mais la plûpart d'entr'eux victimes de leurs travaux: la terre en proie à la fureur des conquérans: les contrées les plus fertiles & les plus peuplées changées tout-a-coup en de vaſtes déſerts par cette eſpèce

pece de monſtres que la crainte a fait nommer des héros : Quelques bons Rois ; une liſte énorme de tyrans : les peuples toujours trompés par leurs maîtres, toujours les inſtrumens aveugles des caprices de leurs chefs : des hommes enchainés par leurs ſemblables & baiſant les fers dont il ſont accablés : Les grands occupés ſans ceſſe à perſuader aux petits avec le grand mot de *Patrie*, que la gloire, l'honneur, la félicité conſiſtent à ſervir les paſſions de ceux qui gouvernent : une foule innombrable d'eſclaves conduits par des bourreaux déguiſés : le moment de la vie preſque rempli par les maux & par les ſouffrances. Triſte humanité ! qu'auroit-il manqué à tes infortunes ? Une religion qui pût les raſſembler toutes & les prolonger juſques dans l'abime impénétrable des tems : une religion née chez un peuple de Barbares, d'Eſclaves & de Brigands : je la vois s'accroître par le meurtre, le parricide, l'inceſte, l'adultere, l'impoſture, l'injuſtice & l'épouvante ; tandis que des hommes moins féroces embraſſent & ſuivent de plus douces erreurs ; & adorent l'être ſuprême ſous toutes les formes de la nature dont ils animent & embéliſſent le tableau : je la vois un bandeau ſur les yeux raſſembler au hazard chez tous les peuples de la terre les myſtérieuſes rêveries dont elle va compoſer un dogme digne de ſa morale ; & bientôt devenue plus forte, de tout ce que peut le merveilleux ſur l'imagination des foibles mortels, je la vois priver l'homme de l'uſage de ſes facultés phyſiques & intellectueles, diſputer à la nature ſes droits les

plus doux, attenter à la création, mentir à l'être suprême, chercher jusqu'aux extrémités du monde les hommes les plus sauvages pour leur apprendre le malheur ; porter le trouble, les factions, la méfiance, la cruauté, chez les peuples les plus doux & les plus raisonnables: je la vois, dans son délire, vouloir asservir les esprits un glaive à la main, prétendre régner seule d'un pôle à l'autre, inventer des tortures échappées à l'imagination des Bourreaux, armer les sujets contre leurs maîtres & les maîtres contre les sujets, le fils contre le Pere, le frere contre le frere & parvenir enfin jusqu'à nous à travers les flots de sang dont elle a inondé la terre: O religion sainte! est-ce là ton image? Ou plutôt ne viens-je pas de peindre le fantôme hideux que Rome a vu s'élever sur les débris de ses Temples & qui a si longtems usurpé ton nom. Ames sensibles gémissez sur les erreurs de vos Peres & ne les imitez pas si vous voulez connoître le prix de la vertu. La Philosophie ne vous égarera point: elle a pour objet le seul bonheur qui soit à la portée des hommes; elle sait leur faire chérir leurs devoirs, leur patrie & l'humanité; & il n'y a point d'autre sagesse: la Philosophie seule n'abuse point des termes & ne cherche pas à vous tromper : elle seule enfin vous conduira à la vertu par la route du plaisir.

FIN.